
3 1761 06839898 1

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

TOME SEPTIÈME.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

PISSOT, Pere & Fils, Quai des Auguſtins.

Veuve DESAINT, rue du Foin.

DELALAIN l'aîné, rue S. Jacques.

NYON l'aîné, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

MOUTARD, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

DEMONVILLE, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, rue Chriſtine.



La Flûte lui tint lieu de Lyre chez Admete.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.



PRÉFACE
GÉNÉRALE
DE LA TRAGÉDIE
ET DES SIX COMÉDIES
DE CE RECUEIL.

J'ÉTOIS déjà engagé dans une carrière très-pénible, qui m'a occupé pendant quarante-trois ans, & me tenoit fort éloigné du Parnaſſe, lorſqu'un jour par je ne ſais quel haſard il me vint dans l'eſprit un ſujet de Tragédie que je ne cherchois nullement. Je me flatte que je n'y aurois fait aucune attention, s'il ne ſe fût préſenté

dans un moment parfaitement vuide, & ſi d'ailleurs ſa nouveauté ne lui avoit pas fait un mérite particulier qui a bien ſon prix. Je ſuis toujours étonné que cette idée qui me vint, ſoit aſſez ſingulière pour avoir échappé à tant de bons eſprits qui depuis ſi long-temps ont fureté dans tous les coins & recoins du Dramatique. Le Lecteur en jugera quand il aura vu Idalie.

Pour mieux voir ce que c'étoit que ce ſujet d'Idalie, quoiqu'au fond cela ne me fût d'aucune importance, je me permis de jetter ſur le papier à mes heures perdues une eſquiſſe de la Pièce. On entend bien que ce ne pouvoit être qu'en Proſe. Je pris une Egypte, un Ptolomée, &c. pour le lieu de la

Scène, pour le Roi, &c. parce qu'ils furent les premiers noms qui voulurent bien s'offrir; & je ne perdis point mon temps à aller rechercher ſi l'Hiſtoire ne me contrediroit pas en quelque choſe. Tout étoit en l'air.

Je goûtois alors une douceur qu'apparemment les Auteurs qui ſe deſtinent au Public n'ont jamais ſentie. Je n'avois point toujours devant les yeux ce formidable, cet impitoyable, ce barbare Public. Je ne me demandois point ſans ceſſe avec une cruelle inquiétude : *Entendra-t-on bien ceci ? goûtera-t-on cela ? ne ſerai-je point trop long, trop court, &c. ?* Je n'écrivois que pour moi ſeul; & en ce cas-là un Auteur eſt à ſon aiſe & aiſément

content. L'Ouvrage ne se fit qu'à diverses reprises, mais assez promptement, à les mettre bout à bout. Je ne crois pas l'avoir montré alors à plus de trois ou quatre personnes à qui je me fiois : après quoi il fut condamné à demeurer absolument renfermé. Je craindrois de n'être pas cru, si je disois jusqu'où cela alla.

En 1719, car je commence enfin à avoir une date précise, M. l'Abbé Genest, de l'Académie Françoise, mourut. On trouva dans ses papiers une Comédie fort singulière, dont le sujet étoit tiré de Phlegon, Auteur ancien, ainsi que nous le rapporterons ci-après en entier dans la Préface de la Comédie de Macate. Phlegon racon-

toit l'hiſtoire d'une jeune morte qui revenoit toutes les nuits trouver un jeune homme dans ſa chambre. M. l'Abbé Geneſt avoit pris le fait comme vrai à la lettre ; & pour le rendre plus vraiſemblable, il l'avoit tranſporté dans le pays des Génies élémentaires : moyennant quoi, la morte, autant qu'il m'en ſouvient, étoit devenue une Sylphide. Tout étoit dans ce goût-là, comme de raiſon; tout en prenoit la teinture.

Madame la Ducheſſe du Maine, qui avoit honoré M. l'Abbé Geneſt d'une bonté particulière, voulut ſavoir ſi cette Pièce donnée au Public ſoutiendroit la réputation qu'avoient acquiſe à l'Auteur Zelonide, Pénélope, Joſeph, &c.

Qui pouvoit mieux en décider que S. A. S. ? je dis elle ſeule. Cependant elle eut l'exceſſive, &, pour tout dire, l'inutile modeſtie de m'en demander mon ſentiment. J'avoue qu'après y avoir bien penſé, je ne me prêtai point à tout ce merveilleux des Génies, ſoit que ce fût leur faute ou la mienne.

Mais le lendemain que j'eus rendu le Manuſcrit de M. l'Abbé Geneſt, il me vint une idée que je ne cherchois point, un moyen de traiter ſon ſujet en le dénaturant entièrement, c'eſt-à-dire en le remettant dans le train ordinaire des choſes, où il faut bien que ces ſortes d'hiſtoires-là rentrent, ſi on veut en conſerver quelque petit reſte. Il ſe préſenta donc ſubite-

ment à moi un plan de Comédie presque tout arrangé, presque coupé naturellement en ses cinq Actes, ne demandant que très-peu de temps pour l'exécution en prose, mais la demandant absolument & sans remise. J'obéis, tant le tout s'offrit vivement à moi; & en effet j'en fus quitte au bout de huit jours, que par bonheur j'eus alors entièrement libres. Je ne manquai pas d'être assez content de moi pour confier cette légère production à quelques personnes choisies. J'osai même la montrer à la Princesse qui en avoit été la première occasion, bien entendu que je lui fis valoir toutes les circonstances qui m'étoient favorables. Il est arrivé quelquefois qu'on m'a dit

avec aſſez d'apparence de ſincérité, que cette petite Pièce pourroit ſoutenir la repréſentation ; mais je puis aſſurer ſans vanité que je ne l'ai pas cru. D'ailleurs, ni mon occupation principale, ni mon âge déjà fort avancé, ne me permettoient pas de penſer au Théâtre.

Quelque temps après cependant, trop flatté peut-être du ſuccès, quoique très-peu éclatant, de la petite Comédie, je ne pus m'empêcher d'en faire une autre ſur un ſujet qui ſe préſenta encore à moi inopinément, & qui prit ſur moi autant d'empire que le premier pour ſe faire exécuter. Je n'y employai guères plus de temps.

Pour les quatre Pièces ſuivan-

tes, j'avoue que je les ai faites, parce que j'ai eu intention de les faire ; j'y avois pris goût : j'ai cherché des ſujets, ou en ai inventé, mais dans des heures perdues, & tout-à-fait à mon loiſir ; j'ai fait même les diſpoſitions à différentes repriſes, ſans me preſcrire d'avoir bientôt fini, & n'ai pris la plume que quand tout a été bien ordonné dans ma tête : mais il eſt vrai que j'ai du moins écrit avec une aſſez grande rapidité ; car ce n'étoit guères que ce temps-là que je comptois avoir donné à ces Ouvrages, auxquels je l'épargnois beaucoup.

Ils n'ont tous que leur première façon, mais abſolument la première. A peine y a-t-il eu quelques

mots, quelques phrafes changées par-ci par-là. Peut-être avec plus de temps & de nouveaux efforts n'aurois-je pas mieux fait; mais je me ferois rendu témoignage d'avoir fait de mon mieux, & je ne me fuis jamais livré au Public qu'avec une confiance bien nette fur ce point. Auffi ne deftinois-je ces Comédies qu'à être pofthumes tout au plus : mais je ne croyois pas avoir à les garder fous la clef auffi long-temps que j'ai déjà fait. Je me fuis ennuyé d'être fi parfaitement raifonnable, & la foibleffe naturelle d'Auteur a prévalu. Voudroit-on que la févère Philofophie dominât toujours ?

Elle fouffrira peut-être plus aifément qu'à l'occafion des Comé-

dies de ce petit Recueil je fasse quelques réflexions à sa manière, & à-peu-près dans son style, sur ce genre d'Ouvrage. Il s'agit de savoir quel est précisément le caractère de la Comédie; & pour m'expliquer encore mieux, & ne point dissimuler l'intérêt que j'ai à cette question, il s'agit de savoir si la Comédie peut faire pleurer, sans sortir de sa nature & sans blesser la raison : car on a quelquefois senti à la lecture de ces petites Pièces qu'elles produisoient un peu cet effet, ou du moins en avoient envie. Or, disoit-on, une Comédie qui fait pleurer est aussi ridicule qu'une Tragédie qui fait rire : c'est ce que je vais examiner, & avec impartialité, si je puis.

Une Pièce de Théâtre eſt une repréſentation de quelque événement, de quelque action de la vie humaine ; & cette repréſentation doit être telle qu'elle plaiſe.

A l'égard du ſujet que nous traitons, la vie humaine ne peut ſe partager qu'en deux branches, celle des Grands, & principalement des Rois, & celle des Particuliers.

Il n'y a que deux manières de plaire ; il faut ou attacher juſqu'à un certain point, ou émouvoir aſſez ſenſiblement. On attache par le grand, par le noble, par le rare, par l'imprévu : on émeut par le terrible ou l'affreux, par le pitoyable, par le tendre, par le plaiſant ou ridicule.

Si l'on veut imaginer deux

eſpèces de repréſentations ou ſpectacles, dont l'une ſoit plus noble que l'autre, il n'y aura pas lieu d'héſiter entre les actions des Rois & celles des Particuliers : les unes s'appelleront Tragédies, & les autres Comédies.

Le noble, qui ſera donc eſſentiel à la Tragédie, emportera néceſſairement qu'elle ſoit toute ſérieuſe, & en exclura abſolument le plaiſant & le ridicule, & même n'y ſouffrira pas le familier quoique ſérieux. Au contraire, le terrible, tel que le repas qu'Atrée donne à ſon frère, y ſera fort à ſa place, ou plutôt y tiendra une place qu'il ne peut avoir ailleurs.

A ces deux égards, la Comédie lui eſt parfaitement oppoſée ; elle

exclut le terrible, & demande le plaiſant.

Mais il y a d'autres choſes qu'elles peuvent également admettre toutes deux; le rare, le pitoyable, le tendre. Un cas ſingulier du haſard peut auſſi-bien arriver à un Payſan qu'à un Prince. Deux Amans d'une condition ordinaire n'en ont pas un amour moins vif, & n'en ſont pas moins à plaindre quand on les arrache l'un à l'autre. Seulement la Tragédie & la Comédie modifieront un peu différemment ces ſituations qui leur ſont communes à toutes deux; & ces modifications ſont du nombre de ces ſortes de choſes qui ſe font preſque ſans qu'on y penſe. Selon cet arrangement, les

deux extrêmes du Dramatique ſont le terrible & le plaiſant; & l'on voit bien tout ce qui occupera les places du milieu. Encore, pour comprendre abſolument tout, faudra-t-il étendre le plaiſant juſqu'au bouffon, juſqu'à celui de la Comédie Italienne, qui eſt aſſez ſouvent excellent. Qu'y a-t-il au monde de plus riſible qu'Arlequin faux Magicien, qui, pour faire peur à un homme qui viendra le conſulter, a appris des mots de grimoire épouvantables, & qui les prononçant enſuite en préſence de cet homme-là, vient par degrés à trembler, & finit par s'enfuir? Ces ſortes de traits ſont de l'eſpèce de ce qu'on appelle en Italien *Caricature*. Ils ſont extrêmement outrés,

pouſſés beaucoup au-delà du vrai; mais conduits avec un certain art, ils font leur effet. On pourroit dire qu'Œdipe, tel qu'il a été traité par les Anciens, eſt une *Caricature* du terrible, comme Arlequin Magicien en eſt une du plaiſant. La Caricature ſérieuſe a été trop forte pour nous, & nous l'avons adoucie.

Dans cette eſpèce d'*échelle* dramatique que nous formons ici, ſe trouvera immédiatement au-deſſous du terrible, le grand, l'important, qui attachera ſans cauſer beaucoup d'émotion : c'eſt-là le caractère de la fameuſe Scène de Pompée & de Sertorius, de la première Scène de la mort de Pompée, de la délibération d'Auguſte ſur l'abdication de l'Empire, &c.

Et en général perſonne n'a ſi bien fait voir que Corneille ce que peut le grand par lui-même, & ſans le ſecours ni de la terreur, ni de la pitié.

Enſuite vient dans notre échelle ce que nous avons dit être commun à la Tragédie & à la Comédie; & comme c'eſt-là l'objet principal de ce petit Diſcours, il ſera bon de conſidérer un peu de plus près toute cette matière.

Retranchons du Cid, non-ſeulement l'Infante, qui en eſt déjà retranchée avec beaucoup de juſtice, mais encore le Roi ſon père, & tout ce qui donne à cette Pièce un air de Cour : conſervons le fait eſſentiel, & mettons-le entre de ſimples Gentilshommes; en vérité

Chimène, obligée d'aller ſolliciter devant un Gouverneur de Province la mort de Rodrigue qu'elle adore, & qui n'a fait que ſon devoir, ne vous tirera-t-elle plus de larmes, ou vous en tirera-t-elle moins ? Je ne crois pas que perſonne puiſſe l'imaginer; il eſt trop viſible qu'il y a là un fond de ſentimens naturels qui ne tiennent nullement aux conditions, & que les Rois ou Reines interpoſés n'en augmentent point la force ni la vivacité.

Il n'en va pas de même d'Héraclius. Un uſurpateur de l'Empire ſe trouve dans le cruel embarras de ne ſavoir ſi celui qu'il a toujours cru ſon fils, n'eſt point l'héritier légitime du Trône uſurpé, & celui dont il a tout à craindre, & qu'il

feroit égorger s'il le connoiſſoit ſûrement. Ce fond-là ne peut ſe tranſporter chez des particuliers.

Héraclius eſt donc eſſentiellement une Tragédie, & le Cid n'en eſt pas eſſentiellement une. Je ne dis pas qu'il ne ſoit mieux d'être comme il eſt ; mais c'eſt l'effet d'une parure étrangère. Une belle perſonne en ſera plus belle d'être parée ; mais elle le ſera encore beaucoup en ſimple déshabillé. C'eſt tout ce que je prétends quant à préſent. Je ſuppoſe, quoique ſans aucun fondement, qu'il eût été impoſſible de mettre le Cid dans une Cour : en ce cas-là n'auroit-on oſé traiter un ſi beau ſujet ? Auroit-on eu le courage d'y renoncer, parce que ç'auroit été

une Comédie qui auroit fait verſer des larmes ? car c'en auroit toujours été une. Point de Rois ni de Princes, point d'intérêts d'Etat, point de Guerres ni de Traités de Paix entre des Nations.

Il eſt vrai que Rodrigue eût été en péril de mort, & il eſt fort établi que ce péril conſtitue la Tragédie. Je conviendrai de cette maxime, ſi l'on veut; mais que l'on donne donc un nom à ce Cid tel que je l'imagine. Sera-t-il Tragi-Comédie, Comédie héroïque ? Il ne m'importe, pourvu que ce ſoit une repréſentation très-digne des yeux du Public. Je ne veux que faire paſſer ici en revue les différentes eſpèces de Spectacles dramatiques, caractériſées comme il leur convient.

On connoît aſſez communément aujourd'hui la ſuite des couleurs du Priſme, rouge, jaune, vert, bleu, violet : notre échelle dramatique lui reſſemble, terrible, grand, pitoyable, tendre, plaiſant, ridicule : cela eſt dégradé par nuances, depuis la plus ſérieuſe des impreſſions que peut faire le Théâtre juſqu'à la plus réjouiſſante. Par cette comparaiſon de la ſuite des couleurs, on voit preſque à l'œil ce que nous n'avons expoſé juſqu'ici que par raiſonnement.

Il y aura donc des Pièces de Théâtre qui ne feront ni parfaitement Tragédies, ni parfaitement Comédies, mais qui tiendront de l'un ou de l'autre genre, & plus ou moins de l'un que de l'autre ;

comme un vert, qui eſt certainement un compoſé du jaune & du bleu, eſt différent d'un autre vert, parce qu'il entre plus ou moins de jaune ou de bleu dans ſa compoſition. On donnera à ces Pièces-là un nouveau nom, ſi l'on veut : mais ſi la Langue n'a que ces deux noms de Tragédie & de Comédie, certainement la Tragédie aura dans ſon partage le terrible & le grand, la Comédie le plaiſant & le ridicule ; & il reſtera entre les deux un eſpace qui doit être rempli, s'il le peut être. Or il le ſera, ſi d'un côté la Tragédie, & de l'autre la Comédie, peuvent employer le pitoyable & le tendre. Il ſe formera deux eſpèces mixtes, auxquelles on donnera, ſi l'on veut, des noms particuliers.

Il y en a déjà une toute formée : le terrible eſt rare dans nos Tragédies ; nous avons peu d'Œdipe, d'Atrée, de Rhadamiſte : c'eſt un genre preſque réſervé à M. de Crébillon. Corneille n'a guères eu en vue que le grand, où il a excellé. Racine n'y a eu guères non plus que le pitoyable & le tendre, qui lui ont parfaitement réuſſi ; & on ſe l'eſt beaucoup plus ſouvent propoſé pour modèle que Corneille. Ainſi, à conſidérer le nombre des Pièces que nous avons en différens genres, notre Théâtre tragique n'eſt pas abſolument dans le pur tragique, mais plutôt dans un tragique mixte, ou du moins penche beaucoup de ce côté-là.

Il ne faut pas même l'en blâmer

trop. On s'imagine naturellement que les Pièces Grecques & les nôtres ont été jugées au même Tribunal, à celui d'un Public assez égal dans les deux Nations; mais cela n'est pas tout-à-fait vrai. Dans le Tribunal d'Athènes, les femmes n'avoient pas de voix, ou n'en avoient que très-peu. Dans le Tribunal de Paris, c'est précisément le contraire. Ici il est donc question de plaire aux femmes, qui assurément aimeront mieux le pitoyable & le tendre, que le terrible & même le grand; & je ne crois pas au fond qu'elles aient grand tort.

Il ne nous reste plus qu'à examiner si le pitoyable & le tendre pourront s'unir avec le plaisant &

le ridicule, auſſi-bien qu'avec le terrible & le grand. Il eſt sûr qu'au premier coup-d'œil l'un de ces deux mélanges paroît beaucoup plus naturel & plus facile que l'autre. Quand j'aurai verſé des larmes pour Thyeſte, Amant malheureux, ſi l'on veut, je n'en ſerai que plus diſpoſé à frémir d'horreur à la vue des têtes de ſes deux enfans, dont Atrée lui a fait manger la chair. Les deux impreſſions que je recevrai feront toutes deux du même ton, l'une ſeulement plus foible que l'autre. Mais comment ce même ſujet qui me fera rire, me fera-t-il auſſi pleurer ? Le paſſage bruſque d'une impreſſion à une autre toute oppoſée, ne ſera-t-il pas fort déſagréable ? Com-

ment m'intéresserai-je tendrement un moment après m'être diverti d'un ridicule bien attrapé ? J'avoue que tout cela demande un peu d'éclaircissement.

Il me souvient d'avoir vu une Scène Italienne entre Lelio & Arlequin, où j'étois attendri à tout ce que disoit Lelio, & je riois à toutes les reprises d'Arlequin, sans que cette singulière alternative manquât jamais. J'en fus encore plus étonné que diverti, & je remarquai bien ce phénomène théâtral, qui me parut unique. Cela s'appelle faire un mélange *per intima*, par les plus petites parties, comme disent les Chymistes. Je ne proposerois pas que l'on en fît autant dans les Comédies dont il s'agit;

le cas n'arriveroit que trop rarement, & feroit même toujours un peu dangereux : mais il fera toujours poſſible de tenir le plaiſant & le tendre en gros pelotons aſſez ſéparés, & même, ſi l'on veut, on y pourra ſouvent ménager des nuances intermédiaires.

Je crois bien que le plaiſant ne pourra pas aller juſqu'au bouffon. Celui-ci ſera l'extrême de la Comédie, le plus bas degré de l'échelle, oppoſé au terrible qui eſt à l'autre bout, & notre Comédie mixte ne peut être qu'une eſpèce moyenne : mais le plaiſant, dont on retranchera le bouffon, aura bien encore aſſez d'étendue, puiſqu'il lui reſtera tout le ridicule des mœurs & des caractères, & même

d'une infinité de ſituations & d'événemens.

D'un autre côté, le pitoyable & le tendre auront tout leur jeu ſans aucune contrainte ; car il eſt bien sûr qu'une mère, par exemple, qui voudra faire la jeune, n'empêchera pas que ſa fille ne ſoit auſſi paſſionnée pour ſon Amant qu'une Princeſſe. Si Ariane n'étoit qu'une ſimple Demoiſelle enlevée, & enſuite abandonnée, le ſujet ne perdroit rien de ſa beauté eſſentielle.

D'ailleurs, le pitoyable & le tendre ſont ce qui cauſe les plus fortes impreſſions du Théâtre, & en même temps celles qu'on aime le mieux reſſentir. Ainſi notre Comédie placée au milieu du drama-

tique, y prendra juſtement tout ce qu'il a de plus touchant & de plus agréable dans le ſérieux, & tout ce qu'il a de plus piquant & de plus fin dans le plaiſant.

Cette Comédie n'auroit pas tous les avantages de tous les genres du dramatique, j'en conviens; mais elle en aura peut-être autant qu'un autre, c'eſt ce qu'il faut eſſayer : quand elle en auroit moins, ce ſera toujours un genre nouveau. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe lui conteſter cette nouveauté : nous avons vu dans un grand nombre de Comédies des Scènes qui ſont préciſément du ton que notre genre demande, le Miſanthrope en eſt preſque tout entier; mais dans d'autres Pièces de

Molière il ſe trouve auſſi du bouffon, que nous n'admettrions pas, du moins en ſuivant la rigueur de notre ſyſtême exactement renfermé dans les bornes que nous avons marquées. Les agréables Pièces de MM. Deſtouches, de la Chauſſée & Greſſet, ſi juſtement applaudies du Public, ne permettent pas non plus que ce ſyſtême ſoit traité d'invention nouvelle.

Il auroit d'autant plus d'utilité, qu'il rendroit la repréſentation plus conforme à la vie ordinaire. Je me crois diſpenſé de m'appliquer ce que font des Empereurs; ils ſont trop hauts pour moi : je ne daigne pas m'appliquer ce que font des Saltimbanques; ils ſont trop bas, & les uns & les autres ne font que

dans des cas extraordinaires, où je ne me trouve jamais : la conséquence se tire d'elle-même.

Ce que j'appelle ici *la vie ordinaire*, comprend aussi celle des Empereurs & des Rois dans tous les temps où ils ne sont qu'hommes. Ne pourroit-on pas nous montrer Auguste mourant assiégé de toutes parts d'intrigues & de cabales ; bassement dorloté par l'artificieuse Livie, comme le Malade imaginaire par sa femme ; importuné par des Aruspices, qui viennent de la part des bêtes sacrifiées lui promettre encore de longs jours ; excédé par un Ambassadeur Parthe, qui au milieu de l'opération pénible d'une Médecine, vient lui rapporter les En-

ſeignes de Craſſus, dont il ne ſe ſoucie plus du tout, &c. ? Cette Comédie s'appelleroit *la mort d'Auguſte*, & malgré ce ſuperbe titre, ſeroit toujours Comédie, & même, ſi l'on vouloit, très-comique.

Il me vient dans l'eſprit, que pour la contre-partie on pourroit faire auſſi une Tragédie intitulée : *Le Docteur Abailard.* Aſſurément ſon aventure a été bien aſſez tragique ; mais par malheur il ſe mêle toujours à cette idée je ne ſais quoi d'un peu riſible, qui s'oppoſe à la compaſſion. Ce que je propoſerois ici, du moins en ce qu'il a d'eſſentiel, ſe trouve plus heureuſement exécuté dans des Pièces Angloiſes que je con-

nois, graces à l'agréable traduction qui en a été faite, & ſur-tout, ce me ſemble, dans la *Belle Pénitente*, vraie Tragédie à mon gré, où il ne s'agit que du mariage d'un Noble Génois. L'habile Traducteur de cet Ouvrage l'a accompagné de réflexions qui rendroient les miennes inutiles. Toujours il me paroît certain que nous ſommes en droit d'examiner ſi, en fait de Théâtre, nous n'aurions pas quelquefois des habitudes, au lieu de règles; car les règles ne peuvent l'être qu'après avoir ſubi les rigueurs du tribunal de la raiſon. Peut-être ſommes-nous trop gênés, peut-être ſommes-nous trop libres; nous pouvons gagner, nous pouvons perdre, ou, pour mieux

dire, nous gagnerons toujours, quand même la gêne augmenteroit. Par bonheur nous ſommes dans un ſiècle où les vues commencent ſenſiblement à s'étendre de tous côtés : tout ce qui peut être penſé ne l'a pas été encore; l'immenſe avenir nous garde des événemens que nous ne croirions pas aujourd'hui, ſi quelqu'un pouvoit les prédire. Mais je ſens tout le tort que j'ai de m'égarer ſi loin, après être parti d'un ſujet aſſez léger & aſſez mince; & j'y reviens, pour n'en plus ſortir & le finir entièrement.

Des ſix Comédies, il y en a quatre, Macate, le Tyran, Abdolonime & le Teſtament, qui ſont hiſtoriques, ou à-peu-près. Je dis

à-peu-près, car assurément Macate n'est qu'un conte, & le Tyran n'est fondé que sur un mot de Plutarque, qui rapporte le tour d'adresse qu'imagina un fripon pour tirer de l'argent de quelque Tyran Grec; & je ne crois pas que cela ait eu d'exécution. Je ne me souviens pas en quel endroit Plutarque en parle, & n'ai pas cru que ce fût la peine de le chercher dans de gros volumes. Henriette & Lysianasse sont de pure invention.

Henriette est la seule de ces Comédies dont le sujet soit François. La premiere, & qui a en quelque sorte donné naissance à toutes les autres, m'avoit mis en Pays Grec: je m'y tins assez long-temps; je fis un écart, & y revins à la fin. Un

temps a été que la Scène de la plupart de nos Comédies étoit en Eſpagne ; c'eſt qu'alors nous empruntions beaucoup des Auteurs Eſpagnols. Peut-être par cette même raiſon viendrons-nous à tranſporter ſouvent auſſi cette Scène en Angleterre : mais il n'y a guères d'apparence que des Comédies Angloiſes nous en prenions tout le comique.

Il eſt aſſez à la mode aujourd'hui, en fait de Théâtre, d'appeller *beautés de détail* des eſpèces de lieux communs, des morceaux qui ſont ordinairement d'une certaine étendue, qui roulent ſur quelque matière plus générale que le reſte, ſans ceſſer cependant d'y appartenir ; qui ſont plus arrondis, plus travaillés,

travaillés, plus ſaillans, plus poëtiques même : cela s'oppoſe, du moins tacitement, *à la beauté du tout enſemble*, dont tout le monde ſait quel eſt le caractere, & quelles ſont les parties qui la compoſent. Les beautés de détail ne naiſſent point néceſſairement du fond de la Pièce : l'intérêt préſent & actuel du moment ne les y amenoit point ; ſeulement elles ont été invitées, le plus adroitement qu'on a pu, à s'y rendre, puiſqu'elles ſont en quelque ſorte iſolées : elles ne demandent pas, comme la beauté du tout enſemble, une longue attention, un examen délicat de différens rapports, un certain coup-d'œil univerſel qui n'eſt pas donné à tout le monde. Le Parterre, dont il eſt au-

jourd'hui ſi important de faire agir les mains, les mettra en jeu pour une impreſſion ſubite qu'il aura reçue, & non pas en vertu d'un raiſonnement médité qu'il n'auroit pas le loiſir de faire. C'eſt donc un artifice aſſez innocent, que d'employer les beautés de détail, même malgré la ſcrupuleuſe exactitude : du moins eſt-ce un artifice qu'on ne feroit pas honteux d'avouer comme quelques autres. Voici un bien long article, pour aboutir ſeulement à dire que ces Comédies n'ont point de beautés de détail, parce que je ne les ai pas faites pour la repréſentation ; il n'eſt pourtant pas bien sûr que j'y en euſſe mis, quand je l'aurois voulu.

IDALIE,

TRAGÉDIE.

NOMS DES PERSONNAGES.

PTOLOMÉE, Roi d'Egypte.

AGATHOCLE, premier Miniſtre de Ptolomée.

IDALIE, Noble Sicilienne.

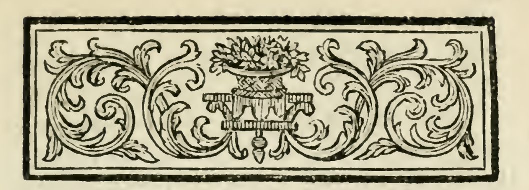
ATTIDE, Confidente d'Idalie.

THÉAGÈNE, Frère d'Idalie.

EUMÈNE, Confident de Ptolomée.

ALCIME, Confident d'Agathocle.

La Scène eſt à Alexandrie.



IDALIE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

PTOLOMÉE.

Ne me réſiſte plus, Eumène ; je veux qu'il ſoit enfin décidé qui eſt Roi, d'Agathocle ou de moi. Je ne puis ſouffrir un Miniſtre inſolent, qui, après avoir régné en Egypte ſous le nom du feu Roi mon père, prétend encore y régner ſous le mien. Mon père ſe laiſſa entièrement gouverner à lui pendant

une vieilleſſe naturellement foible, & encore affoiblie par les indignes plaiſirs où Agathocle le plongeoit. Il eſpère tirer de ma jeuneſſe & de mon peu d'expérience les mêmes avantages; il m'a offert les mêmes plaiſirs, il m'a tendu les mêmes pièges : graces aux Dieux, je les ai évités; mais il me reſte à punir de cet art honteux celui qui s'en eſt ſi long-temps ſervi; il me reſte à venger l'opprobre éternel qu'il a jetté ſur la mémoire de mon père, les uſurpations qu'il a déjà faites ſur moi, & même celles qu'il voudroit faire encore.

EUMÈNE.

Seigneur, vous me permettez une entière liberté de parler. Juſqu'à préſent Agathocle eſt plus Roi que vous. Pendant plus de dix ans qu'il a régné au lieu de Philopator, qui languiſſoit dans l'oiſiveté & dans les délices, il n'a fait qu'affermir ſon autorité & préparer la ruine de la vôtre. Toutes les Villes importantes ſont dans ſa dépendance, tous les poſtes ſont remplis par ſes créatures; vos domeſtiques même, ceux qui approchent le plus près de votre perſonne, ſont à lui, & lui rendent

compte de vos discours, de vos actions, de vos pensées qu'ils tâchent de pénétrer : vous êtes de toutes parts assiégé par Agathocle, ou plutôt vous êtes son captif. Je suis le seul de toute votre Cour qui aie osé m'attacher à vous ; & quelque sincère que soit mon zèle, quelques preuves que je vous en aie données, je vous avoue, Seigneur, que vous avez encore hasardé en m'honorant de votre confiance ; & c'est une grace que je ne puis reconnoître que par mon sang. Dans l'état où vous êtes, ne vous flattez pas, Seigneur, de détruire facilement la puissance d'Agathocle. Il y faudra du temps, & une conduite très-délicate. Jusques-là, dissimulez que vous êtes Roi, & soyez vous-même un des Courtisans de votre Ministre. Les conjonctures présentes sont même entièrement contraires à votre dessein : vous venez d'apprendre que la Syrie vous déclare la guerre ; Agathocle est un Chef expérimenté, il a remporté des victoires, & s'est acquis un grand pouvoir sur les Troupes ; enfin, il a tout pour lui.

PTOLOMÉE.

Et n'ai-je pas pour moi tout ce qu'il a fait d'odieux, tous les crimes qu'il a commis ?

EUMÈNE.

Seigneur, il n'en a point commis qu'il n'ait eu l'art de les colorer. Malgré son insatiable ambition, malgré sa barbarie naturelle, il s'est ménagé sur les crimes, & quelquefois même il a fait servir à de grands intérêts des apparences de vertu. C'est ce soin qu'il a pris d'éluder la haine publique, qui me le rendroit suspect des plus coupables desseins. Peut-être, dans le fond de son cœur, en veut-il à votre Trône.

PTOLOMÉE.

A mon Trône ! Ah ! Eumène, je le défendrai bien : je sens au fond de mon cœur je ne sais quoi qui m'en répond.

EUMÈNE.

Seigneur, à ce noble mouvement je reconnois le courage naissant d'un jeune Héros, qui n'a pu être étouffé par tous les indignes moyens qu'on y a employés. Mais n'écoutez point trop ce courage, amoureux des difficultés

même : n'éclatez pas maintenant contre Agathocle : évitez une rupture que peut-être il cherche lui-même pour s'en faire un droit de mettre le comble à ses usurpations. Souffrirez-vous, Seigneur, que je pousse jusqu'au bout la fidélité de mes conseils ? Je sais qu'ils vont vous déplaire & vous frapper par l'endroit le plus sensible de votre cœur ? mais . . .

PTOLOMÉE.

N'achève pas, Eumène, je t'entends ; n'espère rien. Quoi ! Agathocle aura l'insolence d'être ouvertement mon rival, & moi j'aurai la foiblesse de renoncer à ce que j'aime, de peur de l'irriter en traversant son amour ? Oses-tu bien me donner ce lâche conseil ?

EUMÈNE.

Si vous ne le suivez pas, Seigneur, je tremble des maux que je prévois. Cette funeste rivalité va vous conduire à éclater contre Agathocle.

PTOLOMÉE.

Et bien, j'éclaterai. Peut-être, car enfin je ne me connois pas encore, & s'il y a en moi quelque vertu, la pernicieuse éducation qu'on m'a donnée

me la cache à moi-même ; peut-être n'eussé-je pas eu toute la vigueur nécessaire pour secouer le joug de mon Ministre, & les Dieux me prêtent le secours d'un intérêt d'amour pour animer mon courage. Profitons de ce secours, & perdons Agathocle, du moins comme mon rival.

EUMÈNE.

Ah! Seigneur, en est il temps, & le pouvez-vous ?

PTOLOMÉE.

Eumène, tu me désespères ; tu me tiens dans un état plus violent que ne fait Agathocle lui-même. Que ne me laisses-tu sortir d'esclavage ? Ne te flatte pas que je puisse encore soutenir longtemps la cruelle contrainte où je suis. La présence seule d'Agathocle m'inspire une indignation & une horreur, que je ne puis renfermer en moi-même qu'avec de trop pénibles efforts : je me sens toujours prêt à m'échapper.

EUMÈNE.

Il vient : Seigneur, au nom des Dieux, contraignez-vous.

SCÈNE II.

PTOLOMÉE, AGATHOCLE, EUMÈNE.

AGATHOCLE.

SEIGNEUR, vous n'avez pas oublié que le feu Roi destinoit Agathoclée, ma sœur, à l'honneur de vous épouser. Il vouloit par-là récompenser les services du plus zélé de tous ses Sujets, &, s'il étoit possible, se l'attacher encore davantage. Mais je crois que je ne dois plus porter mes pensées si haut ; & je viens vous demander si je ne puis pas disposer de ma sœur.

PTOLOMÉE.

Oui, Agathocle, vous le pouvez : j'ai d'autres vues, & vous ne les ignorez pas, vous qui êtes mon rival auprès d'Idalie. L'audace est grande à un Sujet; mais vous avez du mérite & des services. Je veux bien vous pardonner votre amour, & croire que c'est une passion involontaire: mais je vous avertis de ne pas ajouter d'autres fautes à

celle-là, & de vous souvenir toujours que c'est votre Roi qui est votre rival.

AGATHOCLE.

Je ne l'ai jamais oublié, Seigneur; & si l'amour que je sens étoit volontaire, j'ose dire que, loin qu'il pût être traité de crime, le plus grand service que j'eusse jamais rendu à mon Roi, ce seroit d'être son rival. Je n'ai ni combattu, ni caché une passion qui s'accorde avec le zèle que j'ai toujours eu pour vos intérêts. Idalie est une étrangère qu'un naufrage a jettée dans Alexandrie avec son frère; elle ne se donne pas elle-même une naissance assez éclatante pour pouvoir prétendre à un Roi: elle n'a pour elle que sa beauté; & j'ose vous la demander, Seigneur, non-seulement pour l'intérêt de mon amour, mais encore pour celui de votre gloire.

PTOLOMÉE.

Reposez-vous sur moi du soin de ma gloire. Qu'il vous suffise cependant que je ne vous défends pas de voir Idalie. Du reste...

AGATHOCLE.

Seigneur, vous ne faites rien pour

moi, ſi, par un effort digne de vous, vous ne renoncez entièrement à elle. Que puis-je eſpérer, tandis qu'elle pourra ſe flatter de devenir Reine ? Je ne crois point vous demander trop, quand, pour prix de tous mes ſervices, je ne vous demande que d'épargner une tache à votre nom.

PTOLOMÉE.

C'en eſt aſſez : allez ; Idalie paroît.

SCÈNE III.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMÈNE, ATTIDE.

IDALIE.

SEIGNEUR, je viens vous demander une grace, que j'aurois peut-être dû vous demander plutôt. Au nom des Dieux, ſouffrez que je retourne dans la Sicile. Un naufrage nous a jettés ici, mon frère & moi ; & malgré toutes les bontés que vous nous avez marquées, malgré les faveurs dont vous nous comblez tous les jours, nous ſommes tous deux infortunés. Théagène, que

j'aime avec toute la tendresse dont une sœur est capable, a pris pour Agathoclée une malheureuse passion qui ne peut jamais avoir d'espérance. Et moi, que fais-je ici ? Je vous inspire, Seigneur, à ce que vous me dites sans cesse, un amour auquel je ne puis répondre : j'en inspire autant à Agathocle : j'ai le déplaisir mortel de rendre malheureux un Prince à qui je dois tout ; peut-être je détache malgré moi de son service un Ministre qui lui est nécessaire : je n'apporte que des chagrins, que du trouble & de la division dans les lieux qui ont été mon asyle contre une mort prochaine ; je souffre sans cesse de voir ce que j'y fais souffrir. Seigneur, encore un coup, permettez que la funeste cause de tant de maux s'éloigne de ces lieux.

PTOLOMÉE.

Cruelle, pourquoi prendre pour prétexte de votre départ des maux qu'il ne tient qu'à vous de faire cesser ? Rendez à ces lieux la paix que vous en avez bannie, & demeurez-y à jamais pour les orner. Qu'allez-vous chercher en Sicile ?

IDALIE.

Une retraite où je sois inconnue à tous les hommes. Je n'ai point été élevée dans l'éclat ni dans la pompe d'une Cour; je ne connois que les bois. Plus étrangère encore dans votre Cour que je ne suis en Egypte, ici tout m'est inconnu, tout parle une langue qui m'est nouvelle. J'y découvre souvent des sentimens auxquels je n'étois point accoutumée; il me semble que la vertu habite plus volontiers ces bois que je regrette.

PTOLOMÉE.

A la manière dont vous parlez de ces bois, ingrate, vous y avez laissé ce que vous aimez.

IDALIE.

Non, Seigneur; non, je vous le proteste : croyez-en une personne qui a appris dans la solitude à être sincère.

PTOLOMÉE.

Si votre cœur n'est pas prévenu, pourquoi le trouvé-je toujours insensible ?

IDALIE.

Seigneur, si on aimoit par choix, mon cœur seroit à vous : & quel plus

digne choix pourrois - je jamais faire ? Mais rien n'eſt ſi indépendant de nous que notre propre cœur. Ne pouvant vous aimer, je me reproche qu'un Prince auſſi aimable m'aime inutilement : quand vous m'accuſez de vos peines, je m'en accuſe encore plus moi-même ; la reconnoiſſance de ce que je vous dois, mais une reconnoiſſance vive & qui ſera éternelle, s'élève ſans ceſſe contre moi : enfin, toute inſenſible que je ſuis, j'ai pour vous, ſi je l'oſe dire, la plus tendre pitié que vous puiſſiez ſouhaiter ; je ne crois pas que l'amour même puiſſe faire une impreſſion plus touchante, ni qui pénètre plus un cœur.

PTOLOMÉE.

Eh bien, je n'en demande pas davantage ; ces ſentimens deviendront amour, du moins ſont-ils aſſez éloignés de l'ingratitude. Belle Idalie, acceptez mon Trône.

IDALIE.

Ah ! Seigneur, je n'en ſuis pas digne par ma naiſſance ; elle n'eſt pas aſſez élevée : je ne le ſuis pas non plus par mes ſentimens ; ils ne ſont pas tels que

vous le voudriez : il faudroit que vous trouvassiez en moi le plus violent & le plus délicat amour du monde póur être payé d'un mariage inégal ; & sans cela, de quel repentir seriez-vous tourmenté ? Comment pourrois-je vivre moi-même, chargée d'une reconnoissance dont je ne m'acquitterois qu'imparfaitement ?

PTOLOMÉE.

Non, je ne puis vous croire ; vous aimez. Puisque vous n'avez pas de haine pour moi, ce mépris d'un Trône n'est point naturel : ces raisons délicates, dont vous vous servez, ont trop d'art ; d'ailleurs, je sens dans vos discours, dans votre mélancolie éternelle, je ne sais quel caractère de tendresse aisé à reconnoître pour ceux qui aiment. Je n'en puis douter, vous avez fait quelque choix que vous n'osez découvrir ; il y a quelqu'un que vous avez honte de me préférer : les soins d'Agathocle vous auroient-ils touchée ?

IDALIE.

Seigneur, que me dites-vous ? Je vous préférerois Agathocle ? Mais à

quoi bon tous ces difcours ? Suis-je digne que vous examiniez tant ce qui me regarde ? Rendez-moi ma folitude, & rendez-vous à vous-même le repos : je vous en conjure à genoux, Seigneur ; foyez touché de mes larmes. Ne croyez point que j'aille en Sicile retrouver un Amant ; je vous promets d'y paffer mes jours dans une retraite éternelle : Idalie fe punira de n'avoir pu vous aimer, en n'aimant jamais perfonne ; & trop glorieufe de vous avoir plu, elle ne s'expofera feulement pas à plaire à d'autres. Accordez moi, Seigneur, ce que je vous demande : votre bonheur & le mien dépendent d'un mot de votre bouche.

PTOLOMÉE.

Madame, je mourrai en vous perdant, & je donnerois ma Couronne pour vous retenir ici : mais je ne fais point tyrannifer perfonne, & moins encore ce que j'aime uniquement. Je ne compte pour rien tout ce que je fouffrirai, ni ma mort même ; il s'agit de faire ce que vous voulez. Vous êtes ici maîtreffe abfolue ; & vous l'êtes au point que fi vous aimez Agathocle, fi

vous voulez l'épouſer, vous le pouvez auſſi. Je vous demande ſeulement une grace : ne me dites point préſentement le parti que vous prenez; je ne me ſens point en état de l'apprendre : ayez égard à ma foibleſſe, & différez mon arrêt de quelques momens ; je viendrai tantôt le recevoir. Hélas ! je ne prévois que trop qu'en prenant votre réſolution, vous ne vous ſouviendrez point que je vous adore, & qu'il ne tient qu'à vous de régner ici.

SCÈNE IV.

IDALIE, ATTIDE.

IDALIE.

O TOURMENS plus cruels que la mort, funeſtes combats qui déchirez mon cœur, affreuſe contrainte ! ne finirez-vous jamais ?

ATTIDE.

Madame, je vois que l'entretien du Roi vous laiſſe dans une douleur mortelle : je voudrois en pouvoir pénétrer le ſujet pour la partager avec vous ;

mais vous vous obstinez à me cacher la cause de ces larmes dont je suis sans cesse témoin : aurez-vous toujours cette cruauté ?

IDALIE.

Attide, mon funeste secret est d'une telle importance, que je ne puis trop le renfermer en moi-même.

ATTIDE.

Mais, Madame, aurois-je le malheur que vous soupçonnassiez ma foi ?

IDALIE.

Non, ma chère Attide, non. Théagène, qui m'est si cher, & qui sans doute ne m'est pas suspect, ne sait pas mon secret, non plus que toi ; il ne sait pas même, comme toi, que j'aie un secret que je cache. Je suis sûre que tu ne voudrois pas parler, que tu ne parlerois pas : mais nous ne sommes pas ici dans notre solitude ; nous sommes dans des lieux pleins d'artifice & de pénétration. On te tendroit des piéges que tu n'appercevrois pas ; on t'arracheroit un mot qui ne signifieroit rien, & qui seroit pourtant entendu ; ton silence même le seroit : je crains à chaque

moment de me trahir moi-même. Pardonne-moi le myſtère dont j'uſe avec toi, ma chère Attide; je t'en conjure, & que ton attachement pour moi n'en diminue pas. Quand nous ſerons en Sicile, je te dirai tout, & ne me juſtifierai que trop bien. Ah ! que n'y ſommes-nous déjà !

ATTIDE.

Je ne puis m'empêcher de vous le dire, Madame; vous y avez laiſſé quelqu'un que vous aimez. Cet empreſſement d'y retourner, la conduite que je vous vois tenir, tout me le perſuade.

IDALIE.

Attide, je ne te dirai rien; & ce cruel ſilence me coûte au-delà de ce que tu peux penſer. Crois-tu que dans le trouble qui m'agite ſans ceſſe, dans les douleurs qui me déchirent, il ne me fût pas bien doux de t'ouvrir mon cœur ? Je ſuis réduite à me refuſer ce ſoulagement, le ſeul qui me pût reſter. J'ai une conduite à tenir, la plus délicate & la plus difficile qui ait jamais été: j'aurois beſoin de tes lumièmières & de tes conſeils; il faut que j'y renonce. Livrée à moi ſeul, je ne

délibère qu'avec moi, & je me défie des résolutions que j'exécute avec le plus de fermeté. Dans ce moment même je vais me renfermer pour me rassasier de mes larmes. Plains-moi, ma chère Attide; tu ne me saurois trop plaindre. Accorde-moi ta pitié sans en savoir le sujet; tu conviendras quelque jour que je ne l'avois que trop méritée.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHOCLE, ALCIME.

ALCIME.

SEIGNEUR, je ſuis ſurpris que vous ayiez vous-méme demandé au Roi, qu'il déclarât qu'il ne vouloit plus épouſer Agathoclée. Si, avec tout le pouvoir que vous avez, vous aviez inſiſté ſur ce projet du feu Roi, apparemment vous en auriez obtenu l'exécution. Pouvez-vous être indifférent à l'élévation & à l'éclat qui vous en revenoient?

AGATHOCLE.

Je te parle ſans déguiſement, Alcime: ce n'eſt pas à moi à rechercher l'alliance du Roi; ce ſeroit à lui à rechercher la mienne.

ALCIME.

Mais, Seigneur, ſi vous euſſiez pu

obliger le Roi à épouſer Agathoclée, Idalie ne pouvoit plus être qu'à vous.

AGATHOCLE.

Ne vois-tu pas que le Roi, charmé d'Idalie au point qu'il l'eſt, ne pouvoit ſonger à épouſer ma ſœur, quoiqu'il n'osât me le déclarer de lui-même ? J'ai voulu lui marquer pour ſon alliance une indifférence qui convient à l'état où je ſuis; & que j'ai en effet. Il y a plus, je ſuis même bien-aiſe de n'être pas beau-frère du Roi : il peut arriver des temps où je ſerois fâché de tenir tant à lui, & où les liens du ſang ſeroient un obſtacle à certaines entrepriſes hardies; du moins ils y mettroient, à l'égard des Peuples, je ne ſais quoi d'odieux qu'il eſt bon de s'épargner. Enfin, j'ai imaginé que, pour l'intérêt de mon amour, il m'étoit utile de pouvoir diſpoſer autrement d'Agathoclée. Je viens de dire à Théagène que je la lui ferois épouſer, pourvu qu'il déterminât Idalie en ma faveur. Tu ſais avec quelle tendreſſe Idalie aime ce frère; il la réſoudra à le rendre heureux en m'épouſant, puiſqu'enfin elle n'aime pas le Roi, & que nous n'aurons

n'aurons pas à combattre l'obſtacle invincible d'une paſſion qu'elle auroit pour lui.

ALCIME.

Etes-vous bien sûr, Seigneur, qu'Idalie n'aime pas le Roi ?

AGATHOCLE.

Oui, Alcime ; & ne crois pas que je m'en fie à ce qui paroît à nos yeux : je ne ſuis pas ſi aiſé à perſuader. Je ne me fie qu'au témoignage de ceux qui environnent le Roi de plus près ; ils me rapportent tous les jours, qu'il ne ſort jamais d'avec elle que plongé dans la plus profonde triſteſſe. La joie d'un Amant aimé ne ſe diſſimule pas ; cependant je ne laiſſe pas de croire qu'Idalie voudroit être Reine : c'eſt un ſentiment trop naturel. Elle a demandé aujourd'hui la permiſſion de partir qu'elle n'avoit point encore demandée ; & cela m'a fait pénétrer le myſtère de ſa conduite. Je ſais préſentement à quoi m'en tenir, & je ſuis sûr du projet que j'ai formé.

ALCIME.

Cette permiſſion de partir qu'Idalie a demandée, vous ſavez qu'elle l'a

obtenue : pourrez-vous l'empêcher de s'en ſervir ?

AGATHOCLE.

N'en doute pas ; je l'en empêcherai. Je l'attends ici pour lui parler. Souviens-toi que je te prédis aujourd'hui qu'elle ne partira point, & que Théagène, en épouſant ma ſœur, me fera épouſer Idalie.

ALCIME.

Vous connoiſſez la fierté d'Agathoclée. Après avoir prétendu à l'hymen du Roi, jamais elle ne deſcendra à celui de Théagène.

AGATHOCLE.

Il faudra bien qu'elle m'obéiſſe : il s'agit de tout mon bonheur, Alcime ; & quand il en coûteroit quelque choſe à ma ſœur, ne me doit-elle pas tout ? Si elle a aſpiré au Trône, quel autre que moi l'a miſe en état d'y aſpirer ? Non, non ; qu'elle ne croie pas oppoſer à mes intérêts & à mes deſſeins une fierté qui n'a d'autre fondement que ma fortune & mon élévation.

ALCIME.

Quand Agathoclée conſentiroit à

épouſer Théagène, le Roi ſe laiſſeroit-il enlever Idalie qu'il adore? Que je crains, malgré toute votre autorité, les ſuites de votre amour ! que je crains qu'il n'irrite enfin le Roi contre vous !

AGATHOCLE.

Le Roi ! Va, je ne crains point ſa colère; j'y ai pourvu : je l'ai mis en état de ne pouvoir ſe révolter contre moi; & s'il ſe laſſoit quelque jour de me prêter ſon nom pour régner, je m'en paſſerois, Alcime, je m'en paſſerois.

ALCIME.

Cependant, Seigneur, vous convenez qu'il a pris tantôt avec vous un ton qu'il n'avoit encore jamais pris.

AGATHOCLE.

Il eſt vrai, l'amour lui a inſpiré cette hardieſſe d'un moment; mais pour l'en punir, je n'ai qu'à prendre un air mécontent, & le Roi fera tout pour obtenir ſa grace. Idalie paroît; va, laiſſe-nous.



SCÈNE II.

AGATHOCLE, IDALIE.

AGATHOCLE.

Madame, le Roi vous laiſſe aujourd'hui maîtreſſe ou de l'épouſer, ou de m'épouſer, ou de partir; & vous devez lui déclarer votre choix : je ſais quel il ſera; vous voudrez partir.

IDALIE.

Seigneur, il n'eſt pas difficile de le penſer.

AGATHOCLE.

Non, Madame; & d'autant moins, que j'en ſais les raiſons. Vous avez concerté avec le Roi...

IDALIE.

Seigneur, je n'agis point de concert avec le Roi; vous ſavez que ſon amour ne m'a point touchée.

AGATHOCLE.

Je le ſais, Madame; mais je ſais auſſi qu'on peut ſans amour épouſer un Roi. On ne refuſe point un Trône qui ſe

présente ; & si vous n'acceptez pas présentement celui d'Egypte, je découvre sans peine à quoi il tient. La conjoncture n'est pas favorable ; nous allons entrer en guerre avec la Syrie : nos guerres ont toujours été terminées jusqu'ici par des mariages, & l'Egypte murmureroit trop, si le Roi fermoit maintenant cette porte à la paix ; car, enfin, Madame, il en faut convenir, les Rois ne sont pas toujours les maîtres de ne consulter que leurs yeux ou leur cœur. Peut-être aussi qu'à la veille d'une guerre, où je puis n'être pas inutile, on ne veut pas me donner le déplaisir mortel de vous enlever à moi par un trait absolu d'autorité. Il faut donc vous éloigner pour quelque temps, afin de pouvoir vous rappeller dans des conjonctures plus heureuses. Je ne veux point pénétrer si, pendant votre absence, & lorsqu'on me croira occupé d'autres soins, on ne songera point secrètement à me punir de mon amour pour vous ; cela ne regarde que moi, & c'est à moi à ne me pas endormir dans une trop grande sécurité. Il me suffit présentement de savoir que vous voulez partir pour éblouir toute

l'Egypte, & moi. C'eſt pour mieux m'éblouir que le Roi vous laiſſe juſqu'à la liberté de m'épouſer, qu'il ne croit pas dangereuſe ; & qu'il vous offre ſa Couronne que vous refuſez avec éclat. Madame, ai-je bien découvert le myſtère de votre retraite ?

IDALIE.

Seigneur, où prenez-vous des idées ſi fauſſes ? Non, je pars d'Egypte pour n'y revenir jamais : heureuſe, ſi la fortune ne m'y avoit jamais conduite !

AGATHOCLE.

Croyez-vous me tromper, le Roi & vous, tous deux jeunes & ſans expérience ? J'ai appris par un aſſez long uſage à connoître les cœurs : on ne refuſe point un Trône, je vous l'ai déjà dit, voilà ma règle ; & le refus que vous faites de celui d'Egypte ne peut être qu'apparent, & cache quelque myſtère : car enfin, pourquoi demandez-vous aujourd'hui cette permiſſion de partir que vous n'aviez point encore demandée ?

IDALIE.

Je veux peut-être aller retrouver en Sicile quelqu'un que j'aime.

AGATHOCLE.

Vous n'auriez pas demandé ſi tard à l'aller retrouver, ou plutôt vous le ſacrifieriez au Roi.

IDALIE.

Ah ! ſi j'aimois quelqu'un, je lui ſacrifierois tout.

AGATHOCLE.

Madame, ce n'eſt pas à moi que de ſemblables diſcours impoſent. Vous ne ſauriez refuſer ma main, à moins que de vouloir accepter un jour celle du Roi. Vous ne l'aimez pas ; mais étant plus aſſurée de ſon amour que vous ne l'étiez d'abord, vous ſongez à devenir Reine ; & lui, il eſt entraîné par ſa paſſion juſqu'au point de n'en exiger plus de vous une pareille, & de ſe contenter de votre perſonne ſans votre cœur. J'en fais autant, & mon amour me donne des lumières pour juger de celui des autres. Mais de quelque art que vous vous ſerviez, jamais vous ne ſerez Reine en ces lieux, du moins en épouſant le Roi. Ne doutez pas que toute l'Egypte ne ſe ſoulevât contre un ſemblable mariage.

IDALIE.

Vous la fouleveriez donc, Seigneur?

AGATHOCLE.

Il faut quelquefois fervir les Rois malgré eux. Mais pour retrancher les difcours inutiles, Madame, connoiffez une fois Agathocle, & tout l'amour que vous lui avez infpiré. Tant que je vivrai, tant que j'aurai quelque autorité en Egypte, vous n'épouferez point le Roi, vous ne partirez point non plus : je demanderai au Roi de rétracter la permiffion qu'il vous en a donnée, il ne me le refufera pas; & s'il me le refufoit, on en verroit trop le véritable motif : car s'il ne fonge pas à vous époufer, que lui importe que vous partiez ou non? Il ne vous refte donc qu'un parti à prendre, c'eft de m'époufer. Vous ne ferez pas Reine : mais peut-être la Reine elle-même enviera-t-elle les refpects & les hommages que vous recevrez; & dans un rang fi proche du Trône, il n'eft pas défendu d'attendre encore quelques faveurs de la fortune.

IDALIE.

Hélas! cruel que vous êtes, je ne demande

demande à partager ni le Trône ni votre rang ; je ne demande qu'une ſolitude, & je ne puis l'obtenir. Au nom des Dieux, ſouffrez que je parte, & ne craignez point de me revoir jamais.

AGATHOCLE.

Loin de le craindre, je ne veux jamais ceſſer de vous voir ; & l'autorité que j'ai acquiſe ne m'a jamais rien produit qui me fût ſi cher ni ſi précieux que les moyens qu'elle me donne de vous retenir ici, & d'unir ma deſtinée à la vôtre.

IDALIE.

Quoi ! vous m'aimez, & vous vous plaiſez à me percer le cœur ? Quel amour barbare ! & quel effet en attendez-vous ? Vous ſera t il bien doux de m'entendre déteſter l'inſtant fatal où je vous aurai plu ?

AGATHOCLE.

Vous ne le déteſterez pas, quand vous vous ſerez un peu détachée des vaines eſpérances qui vous flattent encore ; & vous vous accoutumerez, ſans beaucoup de peine, à l'éclat de la fortune d'Agathocle.

IDALIE.

Inhumain, vous voyez ſans pitié les larmes que vous me faites répandre, ces larmes qui vont couler toute ma vie, & dont il ne tient qu'à vous de tarir la ſource !

AGATHOCLE.

Jugez par-là de l'excès de mon amour, qui me rend ſi fort contre vous-même. Vous êtes trop néceſſaire à mon bonheur ; & à quelque prix que ce ſoit, il faut que je vous obtienne. Je vous le répète, Madame, & vous quitte : vous n'avez qu'un ſeul parti à prendre.

SCÈNE III.

IDALIE.

OU ſuis-je réduite ? Quelles affreuſes extrémités ! Quoi ! je ne retournerois point en Sicile, & ma cruelle deſtinée m'enchaîneroit ici ? Je pourrois . . . . . Non ; tout mon cœur en friſſonne, & la ſeule idée me tue. Mais, hélas ! ſi je ne prends pas ce funeſte parti, que de maux, qui ne ſont pas moins terribles !

SCÈNE IV.

IDALIE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

MADAME, je me dérobe un moment pour venir vous parler ; il eſt de la dernière importance que je ne ſois pas vu avec vous, parce que je viens par zèle pour le Roi vous donner des conſeils contre lui. Quoique ſes intérêts ne vous ſoient pas auſſi chers que ſi vous répondiez à ſon amour, je ſuis perſuadé qu'avec l'ame que vous avez, il vous ſeroit fort douloureux de cauſer ſa perte parce qu'il vous auroit trop aimée : cependant ce funeſte événement nous menace d'inſtant en inſtant. Dans les circonſtances où nous ſommes, au commencement d'une guerre contre la Syrie, une rupture entre lui & ſon Miniſtre ne peut manquer de bouleverſer l'Egypte, & de mettre dans dans un extrême péril & le Trône, & la vie même du Roi. Ce ſeroit mal connoître Agathocle que d'imaginer quelques bornes aux fureurs qui le poſſé-

deront. La cauſe innocente de tant de maux, quelque innocente qu'elle fût, en feroit toujours la cauſe, & vous y feriez ſenſible. Apportez tous vos ſoins, Madame, à les prévenir pendant qu'il en eſt encore temps. Quel que ſoit le parti que vous prendrez, faites qu'il ſoit agréé d'Agathocle; ne le prenez, s'il eſt poſſible, que de concert avec lui: ménagez l'eſprit d'Agathocle aux dépens du Roi même, il n'importe que le Roi ſoit content; mais ſi Agathocle ne l'eſt pas, je tremble de tout ce que j'envifage. Au nom des Dieux, Madame, faites-y réflexion; le ſort de l'Egypte & du Roi eſt entre vos mains. Je n'oſe vous parler ici plus long-temps.

SCÈNE V.

IDALIE.

QUE deviendras-tu enfin, malheureuſe Idalie? & quel choix feras-tu? Ah! je délibère trop long-temps; je dois rougir de ce que me coûte une réſolution néceſſaire: mon intérêt me retient trop; ſuivons, ſuivons de plus

nobles mouvemens. J'en mourrai ſans doute ; & qu'importe ? Aurois-je la foibleſſe d'aimer la vie avec la malheureuſe deſtinée qui y eſt attachée pour moi ? O toi, dont je n'oſe même ici prononcer le nom ! toi ! ...

SCÈNE VI.

IDALIE, THÉAGÈNE.

THÉAGÈNE.

MA ſœur, je viens vous apprendre que mon bonheur dépend de vous ; mais je ne veux pas l'obtenir aux dépens du vôtre. Je ſais combien vous m'aimez ; & connoiſſant votre cœur comme je fais, j'ai à craindre que vous ne ſongiez à me faire des ſacrifices. Parlez-moi ſincèrement, ma chère ſœur ; renoncez-vous abſolument à régner ici ?

IDALIE.

Vous ſavez ſi mon cœur a été jamais touché par l'ambition.

THÉAGÈNE.

Je vois aſſez d'ailleurs que vous n'ai-

mez pas le Roi : ainſi il vous ſeroit égal d'épouſer Agathocle ; c'eſt même une raiſon de préférence qu'une moindre élévation : elle convient mieux à notre naiſſance & à la modération, ou plutôt à la nobleſſe de vos ſentimens. Agathocle me promet ſa ſœur, ſi vous voulez être à lui ; il compte ſur votre amitié pour moi, & ne doute pas que je ne vous détermine en ſa faveur.

IDALIE.

Hélas ! mon frère, il vaudroit bien mieux quitter l'Egypte.

THÉAGÈNE.

Quoi ! ma ſœur, je quitterois l'Egypte, lorſque je commence à y voir le premier rayon d'eſpérance qui ait encore brillé à mes yeux ? Ah ! cruelle ſœur, vous ne m'aimez plus.

IDALIE.

Mon frère, vous pouvez aller dire à Agathocle qu'il vous tienne ſa parole, & qu'à cette condition je conſens à être à lui.

THÉAGÈNE.

Ah ! ma ſœur, quelle reconnoiſſance aſſez vive ! . . .

IDALIE.

Allez, mon frère. Ah ! Ciel ! le Roi vient.

SCÈNE VII.

PTOLOMÉE, IDALIE.

PTOLOMÉE.

Madame, je viens en tremblant recevoir mon arrêt. Je ne doute point de votre choix : vous partirez, & je vous perdrai pour jamais ; & je demeurerai pour jamais privé du plaisir de vous voir, du seul plaisir qui pouvoit me toucher.

IDALIE.

Seigneur, si mon éloignement est un malheur pour vous, vous n'avez point ce malheur à craindre. Je ne partirai point.

PTOLOMÉE.

Ah ! qu'entends-je ? quel bonheur inespéré ! Vous ne partirez point ? Et se pourroit-il qu'à cette heureuse résolution vous ajoutassiez encore celle ?. . .

Pardonnez-moi, Madame, l'eſpérance renaît malgré moi dans mon cœur. Auriez-vous choiſi un époux ?

IDALIE.

Oui, Seigneur.

PTOLOMÉE.

Dans quel trouble vous me jettez ! Tirez-m'en promptement, belle Idalie. Hélas ! en faiſant votre choix, avez-vous bien penſé à mon amour ? vous êtes-vous ſouvenue que perſonne n'aime comme moi ?

IDALIE.

Seigneur, ... je ne puis vous parler.

PTOLOMÉE.

Que veut dire cet embarras ? Je ne vois que trop quel augure j'en dois tirer. Ah ! cruelle, ce n'eſt pas moi que vous avez choiſi.

IDALIE.

Non, Seigneur ; les Dieux me ſont témoins que je connois mieux que perſonne toutes vos vertus : mais enfin ...

PTOLOMÉE.

Perfide, ce n'eſt pas moi ! ce n'eſt pas moi, barbare ! Ah ! partez plutôt

pour jamais ; & délivrez ces lieux du trouble que vous y causez. Partez, & que jamais l'Egypte ne vous revoie ; & emportez, s'il se peut, avec vous la malheureuse passion que vous avez allumée dans mon cœur.

IDALIE.

Il n'est plus temps de partir, Seigneur ; il faut que je suive mon destin.

PTOLOMÉE.

Ingrate, je vois le mystère de toute votre conduite. Vous vous entendiez avec Agathocle ; mais la difficulté étoit d'obtenir mon aveu pour votre indigne union. Vous avez feint de vouloir partir ; vous m'avez menacé de votre retraite, parce que vous saviez que je n'y pouvois consentir, & que, pour l'empêcher, je consentirois plutôt à tout : vous avez abusé de ma tendresse ; vous en avez tourné les effets contre moi-même. Mais il suffit que j'aie découvert vos artifices ; soyez bien sûre que vous n'en jouirez pas.

IDALIE.

Vous m'accusez d'aimer Agathocle ! Ah ! que ne savez vous ? ... Agathocle lui-même ne le croit pas.

PTOLOMÉE.

Et comment ne l'aimeriez-vous pas? vous le préférez à tout. Quoi donc! Agathocle jouira du bonheur suprême de voir la plus aimable personne de l'Univers, elle qui auroit fait, si elle avoit voulu, toute la félicité de ma vie, lui sacrifier un Trône & un amour tel que le mien? Idalie, est-il bien vrai que vous y soyiez résolue? mes larmes ne vous touchent-elles point? Comment avez-vous pu croire qu'Agathocle vous aimât comme moi? Aimable Idalie, revenez à vous; repentez-vous de votre injustice: rétractez un choix qui me donne la mort.

IDALIE.

Je voudrois le pouvoir; mais je n'en suis plus la maîtresse. J'ai cru pouvoir jouir de la liberté que vous m'avez donnée. Je ne puis vous en dire davantage, Seigneur: au nom des Dieux, ne me suivez point.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

PTOLOMÉE.

EUMÈNE, je ne puis t'exprimer ce que je ſouffre. Tout me déplaît, tout m'importune; cet indigne choix d'Idalie m'agite & me tourmente ſans ceſſe. Quel eſt, injuſtes Dieux, cet aſcendant perpétuel d'Agathocle ſur moi ? Après m'avoir enlevé la royauté dont il ne me laiſſe qu'une vaine apparence, il m'enlève encore Idalie. Il en eſt aimé. Agathocle aimé d'Idalie ! Non, je ne puis m'accoutumer à cette funeſte idée : il me ſemble que c'eſt un ſonge ; j'ai toujours la même peine à le croire.

EUMÈNE.

Je vous avoue, Seigneur, que je ne l'euſſe pas ſoupçonné. Agathocle eſt d'un caractère dur, farouche, incapable de tendreſſe, lors même qu'il eſt

amoureux : je ne le croyois point destiné à plaire à Idalie; mais enfin il en faut croire les effets : elle lui sacrifie un Trône; & quel amour ne faut-il pas pour un pareil sacrifice ?

PTOLOMÉE.

Voilà ce qui me désespère. Elle eût pu sans amour épouser un Roi; mais elle ne peut sans amour préférer un Sujet à un Roi. Peut-être aussi est-ce que je ne suis pas assez Roi; elle préfère la Royauté réelle d'Agathocle, à cette Royauté imaginaire qui n'est pour moi qu'un ornement inutile. Eumène, c'est ta faute : c'est toi qui me retiens dans mes chaînes; mais tu peux t'attendre que je vais les briser. L'état où je suis est la source du mépris qu'Idalie a pour moi; & n'est-il pas juste ? Mais je le ferai finir; elle connoîtra qui elle méprisoit, & me regrettera.

EUMÈNE.

Seigneur, il est bien certain que ce n'est pas-là ce qui vous fait perdre Idalie; mais il l'est aussi que sa perte est le plus grand bonheur qui vous pût arriver.

PTOLOMÉE.

Un bonheur ! & je ſens que je vais en mourir !

EUMÈNE.

Si Idalie eût accepté votre Trône, Agathocle l'eût renverſé. Je ſais même qu'il n'eût pas ſouffert ſon départ : rien ne pouvoit prévenir ſûrement les déſordres qui alloient arriver, que le parti qu'elle a pris ; & elle a agi d'une manière ſi conforme à vos intérêts, que....

PTOLOMÉE.

Je fais réflexion à ce que tu me diſois tout-à-l'heure : Agathocle n'eſt point fait pour lui plaire ; car enfin, tout ingrate qu'elle eſt pour moi, il faut lui rendre juſtice : je ſens dans tous ſes diſcours, dans toutes ſes actions, une impreſſion de vertu qui ne peut partir que d'un cœur bien fait ; & c'eſt ce qui m'attache à elle encore plus que ſa beauté. Elle ne peut trouver dans le caractère d'Agathocle ce qui lui conviendroit : elle m'a nié abſolument qu'elle l'aimât ; il me ſemble qu'il y a dans toute ſa conduite je ne ſais quoi d'enveloppé que nous ne pénétrons

point. Non, elle n'a point d'amour pour lui.

EUMÈNE.

Elle en a, mais elle en rougit; elle eſt entraînée malgré elle vers Agathocle, & condamne ſon propre choix.

PTOLOMÉE.

Tu conviens donc que ſa raiſon eſt pour moi? O Dieux! avec quel art je me fais de vaines conſolations! Non, elle aime Agathocle, elle me hait; & je n'ai rien à eſpérer. Je me ſerois contenté qu'elle m'eût préféré ſeulement par ambition. Hélas! ce bonheur ſi imparfait étoit encore trop pour moi.

EUMÈNE.

Son amour pour Agathocle vous a bien ſervi, Seigneur : voilà à quoi il faut s'en tenir. Dans peu vous rendrez graces aux Dieux de ce qui vous déſeſpère aujourd'hui. L'Egypte alloit être en feu; une guerre inteſtine alloit s'y allumer, & la ravager de concert avec celle de Syrie. Heureuſement Agathocle eſt content; il va jouir de ſa conquête, mais il faut qu'il en jouiſſe ſans défiance & ſans crainte. Plus vous

lui paroîtrez tranquille, plus il vous ſera aiſé de préparer ſecrettement les moyens d'affoiblir ſon autorité, & de vous reſſaiſir de la vôtre.

PTOLOMÉE.

Agathocle jouiroit paiſiblement de la conquête d'Idalie ? Et quels jours paſſerois-je, grands Dieux, en la voyant entre les bras d'un rival ? Non, Eumène, non ; je n'eſſuierai pas cet affreux ſupplice.

EUMÈNE.

Songez, Seigneur, que le choix d'Idalie donne à Agathocle un droit qu'il n'avoit pas. Avec de pareilles armes, il eſt plus redoutable que jamais. Que ne fera-t-il pas de cette apparence de juſtice qui eſt pour lui ? combien ſa fierté en augmentera-t-elle ?

PTOLOMÉE.

Hélas ! il n'aura que trop de raiſon. Et qui ne feroit fier d'être aimé d'Idalie ? Mais quelque fier, quelque redoutable qu'il ſoit, je veux enfin me montrer à lui tel que je ſuis. Si je parois le craindre toujours, il ſe rendra toujours plus à craindre. Dès que je ne le

craindrai plus, il me craindra. Les Puiſſances uſurpées ſont timides devant les légitimes. Et combien a-t-on vu de Favoris redoutables à leur Maître même, tomber au premier coup-d'œil de ce Maître irrité ? Idalie retournera en Sicile, & Agathocle ne l'épouſera point. Je ſais quel affreux tourment ce ſera pour moi que ſon abſence ; mais j'en ſouffrirai encore moins que de ſon indigne mariage, & du moins je la punirai.

EUMÈNE.

Mais, Seigneur, vous avez laiſſé une entière liberté à Idalie : vous avez donné votre parole ; c'eſt la parole d'un Roi, vous ne pouvez plus rien.

PTOLOMÉE.

Cruel Eumène, que me dis-tu ? Pourquoi veux-tu arrêter une ſi légitime vengeance ?



SCÈNE II.

PTOLOMÉE, EUMÈNE, THÉAGÈNE.

THÉAGÈNE.

SEIGNEUR, je ſais la douleur où vous êtes, & je viens vous demander pardon d'en être la cauſe, & en même tems la faire ceſſer. Il n'eſt pas juſte que pour les intérêts de Théagène un grand Roi ſoit malheureux, & un Roi à qui ma ſœur & moi nous devons tout.

PTOLOMÉE.

Que voulez-vous dire, Théagène? expliquez-vous.

THÉAGÈNE.

Ma ſœur a choiſi Agathocle; c'eſt moi qui l'ai déterminée à ce triſte choix. J'aime Agathoclée; & ſon frère me la promettoit, ſi je pouvois porter ma ſœur à le choiſir. Idalie m'aime avec toute la tendreſſe dont une ſœur eſt capable pour un frère : jamais le ſang n'a formé de liens ſi forts; elle s'eſt réſolue, pour me rendre heureux,

à vous préférer Agathocle, à me sacrifier un Trône : mais que cet effort lui a coûté ! A peine sortiez-vous d'avec elle, Seigneur, que, fondant en larmes, & pressée de la douleur la plus vive ...

PTOLOMÉE.

Eumène, Agathocle n'est point aimé ; & voilà le mystère que nous ne pénétrions pas. Je commence à respirer de l'accablement où j'étois. Poursuivez, Théagène : Idalie est-elle toujours dans la même douleur ?

THÉAGÈNE.

Oui, Seigneur ; elle est tombée entre les bras des femmes qui l'environnoient. Ses yeux ont perdu plusieurs fois la lumière, & ils ne la recouvroient que pour la reperdre aussi-tôt. J'ai tremblé pour ses jours. Quel barbare pourroit se résoudre à être heureux par les larmes & par les tourmens d'une aussi aimable sœur qu'Idalie ?

PTOLOMÉE.

J'avoue que je suis surpris de ce qu'elle a fait. Quoi ! se sacrifier pour le bonheur d'un frère ? Quelle sœur aima jamais si bien ?

THÉAGÈNE.

Seigneur, c'eſt-là ſon caractère : jamais cœur ne fut ſi tendre, & en même temps ſi déſintéreſſé que le ſien. Elle ne balance pas un moment entre les intérêts des perſonnes qui lui ſont chères, & les ſiens propres : les ſiens ſont toujours ſacrifiés ; & je lui ai cent fois oui dire que ce n'étoit pas aimer que de n'être pas dans la diſpoſition de ſe rendre malheureux pour ce qu'on aime. Elle ajoute encore à cette générosité ſi rare celle de ne s'en point parer, & d'en négliger le mérite auprès de ceux pour qui elle fait tout. Jamais elle n'a voulu convenir avec moi qu'elle épousât Agathocle pour mes intérêts ; & cependant je l'en avois conjurée avec ardeur : car, Seigneur, je ne vous diſſimule point les fautes que j'ai commiſes à votre égard ; je les répare préſentement en renonçant à la ſuperbe Agathoclée : je ſuis honteux de ce que mes intérêts ont pu traverſer les vôtres ; & je vous ſupplie, Seigneur, de me pardonner une ſi audacieuſe témérité.

PTOLOMÉE.

Théagène, je pardonnerois beau-

coup à l'amour; il ne m'appartient pas d'être févère à ceux qui aiment : mais je fais plus; je vous loue de ne vouloir pas être heureux aux dépens d'Idalie.

THÉAGÈNE.

La générofité n'eft pas grande. Agathoclée, malgré les ordres de fon frère, m'a traité avec une hauteur & un mépris infupportables : & fe pourroit-il qu'aux dépens d'une perfonne telle qu'Idalie, j'en vouluffe époufer une telle qu'Agathoclée ? Non, je vais tâcher à rompre une fi trifte chaîne ; & fi je n'en puis venir à bout, du moins je n'envelopperai perfonne dans mes malheurs.

PTOLOMÉE.

Idalie fait votre réfolution : veut-elle encore époufer Agathocle, lorfque vous n'en tirez aucun avantage ?

THÉAGÈNE.

Oui, Seigneur, parce qu'elle a donné fa parole.

PTOLOMÉE.

Et vous êtes bien sûr qu'elle ne l'aime pas ?

THÉAGÈNE.

Ah ! Seigneur ...

PTOLOMÉE.

Et bien, Théagène, allez dire à Agathocle que je lui défends de ſonger à épouſer Idalie juſqu'à nouvel ordre.

SCÈNE III.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

AH ! Seigneur, vous éclatez contre Agathocle ! Que faites-vous ?

PTOLOMÉE.

Je me fais Roi. C'eſt de ce moment que mon règne commence : Eumène, il ſera heureux ; mon premier ordre a été en faveur de la juſtice & d'Idalie. Je connois toute la prudence de tes conſeils, j'y ai déféré quelque temps, & ne m'en repens pas ; & tu t'appercevras de la reconnoiſſance que j'en ai : mais il eſt certain que j'avois deux partis à prendre, ou de temporiſer encore avec Agathocle, & de travailler ſour-

dement à l'abaiſſer; ou de me reſſaiſir de mon autorité par un coup d'éclat. Des deux côtés il y avoit du péril; la puiſſance d'Agathocle ſe feroit toujours fortifiée par le temps, & ſur-tout pendant la guerre où nous allions entrer avec la Syrie. J'ai préféré le péril le plus glorieux; &, ſi tu veux, j'ai été preſſé de régner.

EUMÈNE.

Seigneur, la démarche eſt faite : il n'eſt plus queſtion que je la combatte par d'inutiles diſcours; il ne faut plus que la ſoutenir.

PTOLOMÉE.

Tu peux t'en fier à moi; je ne reculerai pas. Nous allons régler notre conduite ſur celle d'Agathocle : s'il fait ſon devoir, s'il m'obéit, il n'eſt plus à craindre, & je ſerai toujours Roi de plus en plus; s'il n'eſt pas diſpoſé à m'obéir, il en faudra venir aux dernières extrémités, quelque dangereuſes qu'elles ſoient pour moi. Je ne me déguiſe pas le péril où je ſuis : mais je t'avoue que je ſuis charmé d'y être, & que rien n'égale la joie que je ſens d'avoir enfin agi en Roi. Il s'y mêle

encore celle d'avoir appris qu'Agathocle n'eſt point aimé d'Idalie : je ſais trop que je ne le ſuis pas non plus ; mais la préférence que le cœur d'Idalie lui donnoit m'étoit inſupportable : je me tiens heureux qu'elle ſoit indifférente ; &, pour ne te rien cacher, ce tranſport de joie ne m'a pas permis une longue délibération ſur l'ordre que je viens de donner. Je me ſuis hâté d'affranchir Idalie, à qui j'ai cru devoir beaucoup de ce qu'elle n'aime point Agathocle.

EUMÈNE.

Seigneur, je ne ſais ſi nous pénétrons encore tout-à-fait la conduite d'Idalie; elle me paroît toujours enveloppée. Il eſt ſurprenant qu'elle ſe ſacrifie pour ſon frère.

PTOLOMÉE.

Ah ! c'eſt que tu ne conçois pas juſqu'où Idalie eſt capable de pouſſer la générоſité : je le conçois. Dans le même temps que le récit de Théagène me charmoit en m'apprenant qu'Agathocle n'étoit point aimé, il me piquoit de jalouſie, en me faiſant voir juſqu'à quel point un frère l'étoit. Quel cœur ! quelle tendreſſe ! Et faut-il que je n'aie

pu en être digne ? Quel empire feroit d'un auffi grand prix ?

EUMÈNE.

Mais, Seigneur, fi Idalie aime fon frère jufqu'à ce point, elle continuera dans la réfolution d'époufer Agathocle, & vous en demandera elle-même la permiffion, du moment qu'Agathocle aura vaincu la répugnance de fa fœur pour Théagène ; & il ne fera pas extrêmement difficile à Agathocle de ranger fa fœur à fes volontés, ni à Théagène de renouer avec Agathoclée. Vous favez ce que c'eft que la colère d'un Amant.

PTOLOMÉE.

Non, Eumène, non ; il fuffit que je fache par quel motif Idalie époufe Agathocle, pour empêcher ce trifte mariage. Quand j'ai promis d'y confentir, j'ai entendu qu'Idalie aimât Agathocle ; je confentois à fon bonheur aux dépens du mien, mais non pas au bonheur d'Agathocle ou de Théagène : en un mot, je n'ai accordé à Idalie que la liberté de fe rendre heureufe, quoi qu'il pût m'en coûter. Mais fi elle veut fe rendre malheureufe, elle n'eft plus libre. Agathocle ne jouira point de

de ses artifices lorsqu'ils sont découverts, de ces mêmes artifices dont j'ai droit de le punir.

SCÈNE IV.

PTOLOMÉE, AGATHOCLE, EUMÈNE, ALCIME.

AGATHOCLE.

Seigneur, vous avez eu la générosité d'accorder à Idalie une entière liberté, & vous savez le choix qu'elle a fait. Cependant on me dit que vous me défendez de songer à elle jusqu'à nouvel ordre. Je viens vous supplier de me l'accorder, & de souffrir qu'Idalie exerce un droit qu'elle tient de vous.

PTOLOMÉE.

Il est vrai que j'ai permis à Idalie de vous épouser, parce que je ne veux pas la contraindre; mais j'apprends qu'elle se feroit une extrême violence en vous épousant, & qu'elle ne s'y est résolue qu'afin que vous donnassiez Agathoclée à Théagène. En ce cas-là, elle ne peut vous donner la main qu'en forçant

cruellement ſes inclinations; & comme je ne veux pas les tyranniſer, je crois que vous ne le voulez pas non plus.

AGATHOCLE.

Je n'ai fait nulle violence, Seigneur, aux inclinations d'Idalie. Si elle veut bien en m'épouſant avoir égard au bonheur de ſon frère, & lui procurer la main de ma ſœur, cela s'appelle-t-il tyranniſer ?

PTOLOMÉE.

Oui, puiſque ſon frère lui-même renonce à épouſer Agathoclée, parce qu'il en coûte trop à Idalie.

AGATHOCLE.

Peut-on croire qu'Idalie s'immole elle-même au bonheur de ſon frère?

PTOLOMÉE.

On en peut croire ſes larmes & ſon déſeſpoir, dont Théagène a été témoin.

AGATHOCLE.

Seigneur, il eſt bien aiſé de voir d'où partent les difficultés qu'il vous plaît de me faire. J'aurai peine à obtenir votre conſentement : mais je vous ſupplie de ne pas oublier que je vous l'ai demandé avec tout le reſpect qui vous eſt dû.

PTOLOMÉE.

Agathocle, je vous répète moi-même ce que Théagène vous a dit de ma part. Attendez une nouvelle permiſſion.

AGATHOCLE.

Elle ſeroit peut-être long-temps à venir.

PTOLOMÉE.

Il n'importe; vous l'attendrez.

AGATHOCLE.

Seigneur, je n'aurois pas cru qu'un Miniſtre, qui a ſervi utilement un grand Royaume, dût attendre long-temps la permiſſion d'épouſer une perſonne qui l'a choiſi pour ſon époux. Puiſqu'il faut pour cela un grand effort de crédit & de faveur, je prierai mes amis de s'employer auprès de vous pour obtenir cette grace, ou plutôt pour vous faire agréer que j'uſe d'une liberté qu'auroit le moindre de vos Sujets.

PTOLOMÉE.

Agathocle, employez-les pour obtenir le pardon de votre audace.



SCÈNE V.

AGATHOCLE, ALCIME.

ALCIME.

En doutez-vous encore, Seigneur? Le Roi, inſpiré ſans doute par Eumène, qui veut s'emparer de toute l'autorité, eſt changé à votre égard. Il vous traite d'une manière peu conforme à ce que méritoient vos ſervices. Eumène a profité de l'amour du Roi pour l'irriter contre vous; votre perte eſt réſolue entr'eux.

AGATHOCLE.

Ah! pour ma perte, Alcime; ce ne ſera pas l'ouvrage d'un jour; un premier caprice du Roi ne ſuffira pas pour me détruire. Il eſt vrai que je ſuis un peu ſurpris de la dureté qu'il commence d'affecter à mon égard. Il ſemble qu'il veuille m'abaiſſer, & me dépouiller de l'autorité que j'ai acquiſe par tant de travaux. Mais il faudra trouver les moyens de la conſerver. Le Roi eſt mal conſeillé; il me trouble dans un droit

légitime que j'ai ſur Idalie, au lieu de m'attaquer par quelqu'autre endroit plus foible pour moi, & plus avantageux pour lui. J'ai tout mon pouvoir, & un droit : je ſuis bien fort.

ALCIME.

Seigneur, je crains votre confiance. Je ſerois d'avis que vous fortifiiez du Palais, & qu'avec tous vos amis vous allaſſiez vous jetter dans la Tour du Phare, qui eſt le lieu le plus fort d'Alexandrie, & qui dépend de vous. Ici, le Roi pourroit faire quelque coup d'autorité : mais quand vous ſerez dans le Phare, environné de vos amis & de vos créatures, vous obligerez le Roi à recevoir des conditions.

AGATHOCLE.

Alcime, il ne faut pas avoir de crainte; mais il faut encore moins en marquer : l'audace eſt une grande partie de la force. Demeurons dans le Palais; mais aſſemblons tous nos amis en diligence. Ceci une fois bien ſoutenu, le Roi eſt terraſſé pour jamais : peut-être même, ſelon les diſpoſitions que je vais trouver, aurai-je quelque choſe de mieux à faire que d'affermir mon

autorité, & de conserver le Roi dans la dépendance.

ALCIME.

Quoi ! Seigneur, un si grand dessein ! . . .

AGATHOCLE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pense. Il est plus près de l'exécution que tu ne t'imagines. On veut m'ôter Idalie & mon autorité : je suis trop heureux de recevoir en même temps ces deux outrages ; il en faut profiter.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, IDALIE, ATTIDE.

PTOLOMÉE.

MADAME, vous me revoyez plus tendre & plus passionné que jamais. Le choix que vous avez fait m'a jetté dans une affreuse douleur : mais quand j'en ai eu appris le motif, toute ma douleur s'est tournée en admiration pour vous. Il s'en faut peu que ce que vous avez fait pour un frère contre moi ne redouble mon amour pour vous, & que, charmé de votre générosité, je ne vous tienne compte de m'avoir voulu donner la mort. Mais enfin, cette générosité héroïque n'aura, grace au Ciel, aucun effet funeste : Théagène n'en veut pas jouir; il renonce à Agathoclée, & je vous ai affranchie de la triste nécessité d'épouser Agathocle.

IDALIE.

Seigneur, le changement de Théagène ne me fait point changer. Trouvez bon que je persiste dans ma première résolution, & que je vous demande très-instamment la grace de la pouvoir exécuter.

PTOLOMÉE.

Que me dites-vous? Pourquoi vous donner à Agathocle, puisque Théagène lui-même vous dispense de cet effort?

IDALIE.

Je n'ai pas pris un dessein pour ne le pas suivre jusqu'au bout.

PTOLOMÉE.

Ah! ingrate, vous aimez Agathocle. Je ne lis que trop dans votre perfide coeur.

IDALIE.

A quoi bon chercher à lire dans mon coeur? mes motifs, Seigneur, ne vous font rien. Je ne puis être à vous: que vous importe par quel motif je sois à Agathocle.

PTOLOMÉE.

Qu'importe, ingrate? Il est vrai qu'il ne devroit pas m'importer; il est vrai

que je devrois entièrement renoncer à vous ; Théagène a bien la force de renoncer à Agathoclée dont il eſt moins maltraité : mais enfin j'ai la honteuſe foibleſſe de ne pouvoir m'arracher à vous; j'ai celle de vouloir que, quand vous vous réſolvez à épouſer mon rival, ce ſoit du moins ſans amour. Au nom de toute ma tendreſſe, pour toute récompenſe de la plus vive paſſion du monde, découvrez-moi le fond de votre cœur ; dites-moi ſi vous aimez Agathocle. Quel prix de mon amour, d'apprendre ſeulement ſi mon rival eſt aimé !

IDALIE.

J'avoue, Seigneur, qu'il méritoit un autre prix ; & c'eſt faire bien peu pour vous, de vous redire ſeulement ce que je vous ai déjà dit cent fois. Je n'aime point Agathocle ; il le ſait lui-même : & ſi je vous l'ai préféré, ç'a été par d'autres raiſons très-fortes, très-puiſſantes, mais que je ne puis jamais vous dire. En vain vous me les demanderiez, en vain vous emploieriez toute votre autorité, &, ce qui eſt encore plus fort, une tendreſſe dont je ſuis infini-

ment honorée; il faut que je sois bien engagée à les tenir secrettes, puisque l'extrême reconnoissance que je vous dois, & que je sens très-vivement, ne peut me les faire déclarer Contentez-vous, Seigneur, qu'Agathocle n'est point aimé de moi, &, pour vous dire encore plus, que vous n'avez aucun rival qui vous soit préféré.

PTOLOMÉE.

Quelle foiblesse est la mienne ! Je me crois heureux en ce moment, d'apprendre que personne n'est aimé d'elle. Je vous dirai même, Madame, que j'ai encore une raison pour en avoir de la joie. Quelque desir de vengeance qui m'eût animé contre un rival aimé, j'aurois été fâché de vous donner du chagrin dans la personne de celui qui eût touché votre cœur; & je puis vous annoncer présentement, sans vous affliger, que j'ai donné ordre qu'on arrêtât Agathocle.

IDALIE.

Ah ! Seigneur, qu'avez-vous fait ? Que je suis malheureuse !

PTOLOMÉE.

Qu'entends-je ? Quoi ! dans le mo-

ment que vous me proteſtez que vous n'aimez pas Agathocle, l'idée de ſon péril vous trouble juſqu'à ce point; & vous êtes ſi peu maîtreſſe de vous-même, que vous ne pouvez pas ſeulement feindre un peu plus de tranquillité!

IDALIE.

Au nom des Dieux, Seigneur, révoquez cet ordre, s'il eſt poſſible; c'eſt pour votre propre intérêt que je vous en conjure. Ne prévoyez-vous point les maux qui en peuvent arriver?

PTOLOMÉE.

Perfide, oſes-tu bien couvrir du prétexte de mes intérêts ton indigne amour pour Agathocle? Va: n'eſpère plus rien, l'ordre eſt donné; & au moment que je parle on l'exécute. Ton Amant va être dans les fers; je vais régner, & j'aurai tout le pouvoir que demande ma vengeance.



SCÈNE II.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMÈNE, ATTIDE.

EUMÈNE.

SEIGNEUR, quel malheur je viens vous annoncer ! Agathocle n'est point arrêté; il est échappé hors de ce Palais.

PTOLOMÉE.

Ah ! Dieux !

IDALIE.

Hélas ! quel malheur !

EUMÈNE.

J'ai pris toutes les précautions possibles pour exécuter votre ordre ; j'ai choisi un endroit détourné pour y arrêter Agathocle: mais aussi-tôt qu'il m'a vu venir à lui, accompagné de quelques-uns des miens dont j'étois sûr, il a compris mon dessein, & a gagné aussitôt la salle des Gardes, où il a mis l'épée à la main, & a demandé du secours. Quelques-uns de vos Gardes se sont rangés sous moi pour exécuter vos or-

dres; mais la plupart ont pris son parti. Pendant le combat, il est sorti du Palais, & ses amis en sortent en foule pour l'aller joindre.

PTOLOMÉE.

Ah! Eumène, allons-y donner ordre. Perfide, vous triomphez!

SCÈNE III.

IDALIE, ATTIDE.

IDALIE.

ATTIDE, rends-moi graces de ne pas savoir mon secret. Si tu connoissois tous mes maux, si tu voyois le triste enchaînement de ma destinée, ton amitié pour moi te rendroit trop malheureuse.

ATTIDE.

Hélas! Madame, que m'épargnez-vous? un mot qui m'apprendroit la source de vos maux, & qui me mettroit peut-être en état de les soulager. Mais ce spectacle perpétuel de vos douleurs que l'ame la plus insensible partageroit, votre mort qui n'est pas

éloignée, si vous ne faites quelque effort sur vous-même, ne me font-ils pas passer des jours aussi malheureux qu'à vous ? je vous vois mourir : ai-je besoin d'en savoir la cause pour vous suivre ?

IDALIE.

O Ciel ! pourquoi attaches-tu un si funeste succès à mes plus courageuses résolutions ? pourquoi te plais-tu à en tourner les effets contre moi ? Est-ce que les motifs en étoient trop peu nobles & trop peu vertueux ? Hélas ! j'ai cru qu'ils l'étoient assez pour mériter ton secours & ta protection ; du moins ils ne méritoient pas d'être si cruellement traités.



SCÈNE IV.

IDALIE, ATTIDE, ALCIME.

ALCIME.

MADAME, vous ſavez ce qui eſt arrivé, & le traitement qu'on a fait à Agathocle. Il s'eſt jetté dans la Tour du Phare, pour être à couvert des perſécutions de ſes ennemis; &, en ſe retirant, ſon plus grand ſoin a été de donner ordre à ce qui vous regarde. Il m'a chargé de venir ici pour vous prier de le ſuivre dans la Tour; je vous conduirai: & puiſque vous l'avez choiſi pour votre époux, vous n'en devez faire aucune difficulté; c'eſt même un devoir pour vous. Sortons, Madame; il n'y a pas un moment à perdre: nous le pouvons encore dans la confuſion où eſt tout le Palais; mais dans peu de temps nous ne le pourrons peut-être plus. Il y va de ma vie d'être vu en ces lieux: ſortons; ne tardons pas.

IDALIE, *à part.*

Ah! Dieux! ſuivre Agathocle! me

dévouer pour jamais ! ... J'en frissonne d'horreur.

ALCIME.

Il n'y a point à délibérer, Madame; c'est votre époux, le temps presse.

IDALIE.

Achevons, achevons ce que nous avons commencé. Allons, Alcime, conduisez-moi vers Agathocle.

SCÈNE V.

PTOLOMÉE, IDALIE, ALCIME, ATTIDE.

PTOLOMÉE.

Que vois-je ? qu'entends-je ? Gardes, que l'on me réponde d'Alcime. Quoi ! si-tôt que j'ai donné mes ordres pour attaquer le traître Agathocle dans sa Tour, je reviens près d'une ingrate, entraîné par la violence de ma passion, & je la trouve qui fuit, qui va joindre un rebelle, elle qui m'a juré qu'elle étoit sans amour pour lui ! Je vois la plupart de mes Sujets, de ceux dont ma

ma Cour étoit composée, qui m'abandonnent, qui vont se ranger du parti d'un traître : Idalie suit leur exemple ; elle m'abandonne aussi : Idalie que je préférois à tout l'Univers, qui est elle-même la cause de tous mes malheurs, qui m'a précipité dans le funeste état où je suis, qui ne me peut reprocher que de l'avoir trop aimée ? Quel monstre es-tu donc, barbare Idalie ?

IDALIE.

Seigneur, je succombe sous la haine toute-puissante des Dieux. Je me vois tombée dans un abyme de maux d'où rien ne peut me tirer. Accablez-moi des plus sanglans reproches, joignez-y les plus cruels supplices ; je souffrirai tout sans murmurer : mais je suis innocente.

PTOLOMÉE.

Vous êtes innocente ; & vous allez animer une rebelle contre moi, & vous allez honteusement l'accompagner dans sa fuite & dans sa révolte, après m'avoir juré que vous ne l'aimiez pas ?

IDALIE.

Je ne vous ai point trompé ; je vous le jure encore.

PTOLOMÉE.

Eh bien ! oui, je crois que vous ne l'aimez pas, & je découvre enfin le ſecret de votre conduite. Sans doute, il tramoit quelque choſe contre moi : c'eſt peut-être lui qui excite la guerre de Syrie ; il aſpiroit à me dépoſſéder de mon Trône : il vous a miſe dans cette indigne confidence ; & vous, perſuadée que ſon deſſein réuſſiroit, vous avez préféré un rebelle qui alloit être Roi, à un Roi qui ne le devoit pas être encore long-temps. Voilà, voilà ce que vous cachiez avec tant de ſoin : ce n'étoit point l'amour qui vous lioit, Agathocle & vous ; c'étoit une funeſte ambition, c'étoit la ſociété du même crime, c'étoit le deſir de ma mort.

IDALIE.

Quelle injuſtice vous me faites, Seigneur, & que vous êtes éloigné !...

PTOLOMÉE.

Ne croyez plus me tromper par de vains diſcours. Aſſez & trop long-

temps vous avez abusé de ma crédulité : c'en est fait, je ne vous regarde plus qu'avec horreur & avec mépris.

IDALIE.

Non, je n'y puis plus résister ; vous me forcez de parler. Aussi bien je vois que les raisons que j'avois de me taire ne subsistent plus ; & ma malheureuse destinée a rendu inutile un mystère qui m'a tant coûté. Vous allez apprendre...

PTOLOMÉE.

Eh bien ! quoi ? allez-vous encore, par de nouveaux artifices...

IDALIE.

Non, Seigneur ; vous allez apprendre mon innocence, & quelque chose de plus. Mais promettez-moi, Seigneur, que si, après que j'aurai parlé, il arrivoit encore, quoiqu'il y ait peu d'apparence, que je pusse exécuter le dessein que je vous découvrirai, vous m'en laisserez la liberté comme si je ne vous avois rien dit.

PTOLOMÉE.

Parlez ; je vous le promets.

IDALIE.

Trouvez bon, Seigneur, que je vous

demande encore plus de ſureté : je ſais l'importance de ce que je vous demange. Daignez me jurer par tous les Dieux, qu'après avoir appris mon ſecret, vous ne m'en laiſſerez pas moins maîtreſſe de ma conduite.

PTOLOMÉE.

J'y conſens, j'en jure tous les Dieux que l'Egypte adore. Parlez promptement.

IDALIE.

Sachez donc, Seigneur, que cette coupable Idalie, qui a ſi mal répondu à toutes vos bontés, elle...

SCÈNE VI.

PTOLOMÉE, IDALIE, THÉAGÈNE, ATTIDE.

THÉAGÈNE.

Seigneur, un Héraut arrive de la part d'Agathocle, qui vous mande que ſi vous lui voulez bien rendre Idalie, il eſt prêt à mettre les armes bas, & à rentrer dans le devoir; mais que ſi vous

persistez à la retenir, il soutiendra son droit.

IDALIE.

Ah! Seigneur, prenez le parti qu'Agathocle vous présente.

PTOLOMÉE.

Achevez ce que vous commenciez à me dire ; je prendrai ensuite ma résolution.

IDALIE.

Non, Seigneur, je n'ai plus rien à dire ; renvoyez-moi vers Agathocle.

PTOLOMÉE.

Qu'est donc devenu cet important secret que vous m'alliez révéler ?

IDALIE.

Je vous en conjure à genoux, Seigneur ; souffrez que j'aille terminer tant de maux, & prévenir ceux qui peuvent encore naître. C'est pour vos intérêts que je suis prosternée à vos pieds.

PTOLOMÉE.

Perfide, tu me joueras donc sans cesse ? Tu voulois parler ; & si-tôt que tu vois quelque jour à rejoindre ton cher Agathocle, ce secret qui alloit

éclater devient impénétrable ? Je ne daigne plus te faire de reproches ; je t'abandonne à toi-même.

IDALIE.

Je me reconnois digne de vos mépris, Seigneur ; je les mérite : mais tirez-en vous-même quelque profit. Ne vous obſtinez pas à allumer une guerre civile pour la mépriſable Idalie ; renvoyez-la vers Agathocle.

PTOLOMÉE.

Non, je ne vous y renverrai pas : mais ne vous flattez pas que je faſſe la guerre pour vous ; je la fais pour venger l'honneur de mon Diadême.

SCÈNE VII.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMÈNE, THÉAGÈNE, ATTIDE.

EUMÈNE.

SEIGNEUR, le parti d'Agathocle groſſit de moment en moment : ſi nous devons l'attaquer dans le Phare, il n'y

a point de temps à perdre ; vos fidèles Sujets ſont prêts.

IDALIE.

Encore une fois, Seigneur…

PTOLOMÉE.

Je ne vous écoute plus. Allons, Eumène, allons punir un perfide.

IDALIE.

Ciel ! quelles horreurs ! quel déſeſpoir !



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

PTOLOMÉE.

PUISQUE tous les ordres ſont donnés pour demain, & qu'il ne reſte aucun ſoin auquel nous n'ayions ſatisfait, retirons-nous ici, cher Eumène. Laiſſons les autres s'abandonner au repos de la nuit : il n'eſt pas fait pour nous dans la triſte ſituation où nous ſommes; trop de penſées différentes m'occupent, & j'ai beſoin de toi. Quelle honte, cher Eumène, que ma première entrepriſe ait ſi peu réuſſi ! Nous avons été répouſſés de devant la Tour, & juſqu'ici c'eſt Agathocle qui triomphe.

EUMÈNE.

Ce que vous appellez une honte, Seigneur, ſera pour vous une gloire immortelle. Malgré le nombre des rebelles

rebelles fort ſupérieur, vous avez fait des actions d'une valeur ſi héroïque...

PTOLOMÉE.

Il ne te convient pas de me flatter, Eumène, & il n'en eſt pas temps; je ſuis vaincu.

EUMÈNE.

Seigneur, un poſte tel que le Phare ne s'emporte pas en une première attaque; & pour en avoir été repouſſé une fois...

PTOLOMÉE.

Ah! j'en conviens; auſſi j'en ſuis affligé, mais non pas abattu. Au contraire, je ſens mon courage d'autant plus animé, que j'ai à réparer la honte d'aujourd'hui, que l'inſolence & la rebellion victorieuſes m'irritent, & qu'il faut leur arracher un avantage qui ne leur eſt pas dû. J'attends avec impatience que le ſoleil reparoiſſe, & que je puiſſe me revoir au pied de cette Tour d'où j'ai été repouſſé.

EUMÈNE.

La guerre avec Agathocle peut être

longue; & ſi dans toutes les occaſions vous ménagez auſſi peu votre vie, que je crains que vous ne faſſiez triompher Agathocle! lui-même il ne s'expoſe pas tant.

PTOLOMÉE.

Il eſt Roi, & moi je veux l'être; il faut que je m'en montre digne: & enfin il vaut mieux que je meure en faiſant de légitimes efforts pour régner, que ſi j'euſſe vécu en conſentant lâchement à ne régner pas.

EUMÈNE.

De ſi nobles ſentimens...

PTOLOMÉE.

Hélas! Eumène, s'ils ſont nobles, il y en a d'autres bien foibles & bien peu glorieux dans le fond de mon cœur. Je ne me détache point d'Idalie. Dans ce temps où il faut combattre pour mon Trône, où je le vois ébranlé, & peut-être prêt à cheoir, Idalie eſt toujours préſente à mon eſprit. Je ſuis vivement irrité contr'elle, & je ne veux jamais la revoir; non, je ne veux la revoir de ma vie: mais ce qui m'irrite le plus ne

me guérit pas. Ses artifices, ses trahisons, tout m'est inutile. Croiras-tu ce que je te vais avouer ? Je la convaincs de ces artifices, je la surprends dans ces trahisons; & cependant mon cœur me dit quelquefois qu'elle en est incapable. Il ne me fournit aucune raison qui la justifie; il sait que tout est contr'elle, & il ne laisse pas de me la vouloir justifier sans aucune raison. Ce caractère de vertu que tu sais que je sentois en elle, & qui me touchoit tant, peu s'en faut que je ne l'y sente encore au milieu de ses artifices. Quelles illusions de mon amour, & que je la dois haïr de m'avoir jetté dans un si honteux aveuglement!



SCÈNE II.

PTOLOMÉE, EUMÈNE, THÉAGÈNE.

THÉAGÈNE.

IDALIE demande, Seigneur, si vous voulez bien lui permettre de venir vous parler.

PTOLOMÉE.

Idalie ! Ah ! qu'elle entre. Mais non ; je ne veux point la voir. Qu'auroit-elle à me dire ?

THÉAGÈNE.

Elle demande cette grace, Seigneur, avec la dernière instance.

PTOLOMÉE.

Eumène, je ne puis m'en dispenser : qu'elle entre.



SCÈNE III.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMÈNE, ATTIDE.

IDALIE.

Vous avez bien de la peine, Seigneur, à vous résoudre à me voir.

PTOLOMÉE.

J'aurois dû ne vous voir jamais. Et que venez-vous faire ici ? venez-vous jouir de l'agréable spectacle de me voir vaincu, & peut-être prêt à perdre ma Couronne ? venez-vous, cruelle, goûter la douceur de m'avoir précipité dans les malheurs les plus affreux ?

IDALIE.

Seigneur, la fortune n'a pas secondé aujourd'hui la justice de votre entreprise, ni les prodiges de valeur que vous avez faits ; je vous vois trahi, abandonné : c'est ce moment que je choisis, Seigneur, pour vous apprendre enfin que je vous aime avec toute la tendresse dont un cœur est capable.

PTOLOMÉE.

Qu'entends-je ? & qui pourroit penſer ? . . .

IDALIE.

Daignez m'écouter, Seigneur. Dès que vous eûtes touché mon cœur par votre amour, & encore plus par vos vertus, je ne m'attachai qu'à vous le diſſimuler, de peur d'aigrir contre vous Agathocle, dont je connoiſſois & le pouvoir & les mauvaiſes intentions. J'eus la foibleſſe de ne pas vous demander aſſez tôt à partir : je laiſſai fortifier & votre amour & celui d'Agathocle ; voilà tout mon crime : mais l'amour me retenoit dans un lieu où vous étiez. Lorſqu'enfin je fus trop frappée des malheurs que pouvoit produire cette rivalité, & que je vous demandai à retourner en Sicile, les Dieux ſavent quelle violence je me faiſois en me réſolvant à ne plus vous voir : mais du moins j'aurois paſſé le reſte de ma vie à penſer à vous, à pleurer votre abſence, & avec le ſeul plaiſir de ne point nuire à votre repos ni à celui de votre Etat. Quand vous me laiſsâtes la liberté de partir, Agathocle me laiſſa aſſez en-

tendre, & j'appris encore d'ailleurs que ſi je partois & ne l'épouſois pas, la rupture étoit infaillible entre vous & lui, qu'il ſe révolteroit; qu'enfin vous étiez en péril. J'ai pour lui toute l'horreur qu'il mérite; & je me réſolus à l'épouſer pour prévenir des maux ſi terribles, & pour être toujours en état de retenir dans le devoir ce dangereux Miniſtre, toujours prêt à en ſortir. Heureuſe ſi j'avois pu du moins tirer ce fruit du fatal amour qu'il a pour moi! Théagène, qui ignoroit lui-même ce qui ſe paſſoit dans mon cœur, crut que je faiſois pour lui ce que je ne faiſois que pour vous, & j'étois obligée à le laiſſer malgré moi dans cette erreur. Voilà ce ſecret que je cachois avec tant de ſoin, & qu'il m'étoit ſi important de bien cacher; car ſi vous l'euſſiez pu découvrir, votre amour ſe fût oppoſé à vos intérêts, & je n'euſſe plus été en état de rien faire pour vous. Hélas! tous les maux que j'ai voulu prévenir ſont arrivés, je n'ai plus rien à cacher; & ce même ſecret que je renfermois ſi étroitement dans mon cœur, je viens vous l'apprendre lorſque vous ne le voulez plus ſavoir; & il eſt maintenant de

l'intérêt de ma gloire qu'il devienne public.

PTOLOMÉE.

Charmante Idalie, laiſſez-moi mourir de joie à vos genoux. Par quels tranſports puis-je jamais vous marquer tout ce que je ſens ? Quoi ! vous vous ſacrifiez pour moi ? & comment reconnoître dignement un ſi cruel ſacrifice ?

IDALIE.

Ce n'eſt pas ce qui m'a le plus coûté ; je vous le devois, puiſque je vous aime. Ce qui m'a coûté, ç'a été de vous cacher ce que je ſentois pour vous ; ce qui m'a coûté, ç'a été de voir couler vos larmes, & de retenir les miennes ; de renoncer à avoir auprès de vous le mérite d'une action produite par un ſi tendre amour ; de perdre votre reconnoiſſance dont j'euſſe pu me flatter, & qui m'eût payée de tout ; de vous jurer que j'étois indifférente, lorſque mon cœur ſuffiſoit à peine à toute ma tendreſſe pour vous ; de ſoutenir vos reproches, lorſque ma conduite vous faiſoit croire que je vous trompois & que j'aimois Agathocle ; enfin, de voir celui que j'adorois prendre pour moi

un mépris bien fondé. Je vous sacrifiois tout le bonheur de ma vie avec bien moins de peine que l'opinion que j'ose dire que vous devez avoir de moi.

PTOLOMÉE.

Oui, je l'avoue, je ne suis pas digne de vivre, après les emportemens que je vous ai laissé voir. Ah ! Ciel ! pour prix de la plus héroïque générosité qui fut jamais, Idalie, l'aimable Idalie ne reçoit que des outrages !

IDALIE.

Je ne m'en plains pas, Seigneur; ils me prouvoient votre amour : mais ils mettoient le mien à une difficile épreuve. Et concevez-vous bien, Seigneur, jusqu'à quel point il falloit vous aimer pour vouloir suivre Agathocle dans la tour, & pour vous en demander la liberté au hasard de vous faire croire que j'aimois cet infame rebelle ? Je craignois quelquefois que la bisarrerie apparente de ma conduite, mon antipathie visible pour Agathocle, la conformité que je me flatte qui est entre votre cœur & le mien, ne vous fît deviner mon secret; quelquefois aussi j'en avois envie malgré moi.

PTOLOMÉE.

Ce qui m'a empêché de deviner que je fusse aimé, c'est que je l'étois trop. Peut-on croire qu'il y ait un amour si parfait & si noble ? & est-il permis à un mortel de s'en croire l'objet ? Quand je vous demandois votre cœur avec des empressemens si passionnés, je savois bien que je vous demandois le plus grand bien du monde : mais que j'étois encore éloigné de le croire aussi précieux qu'il l'est ! Non, je ne puis jamais l'acheter assez : j'accepte tous mes malheurs avec joie, puisqu'ils sont des suites de mon amour ; & j'aurois trop de honte de ne rien souffrir pour vous, après tout ce que vous avez souffert pour moi.

IDALIE.

Ah ! c'est-là ce qui me désespère ; je suis coupable de tout ce que vous souffrez. Que n'ai-je achevé mon triste sacrifice ? Que n'ai-je épousé Agathocle ? j'aurois eu le plaisir de faire à mes dépens le bonheur, ou du moins le repos de ce que j'aime, & j'ai la douleur mortelle d'en faire tous les malheurs.

PTOLOMÉE.

Au contraire, belle Idalie, vous mettez ma deſtinée au-deſſus de tous les événemens. Si je dompte les rebelles, c'eſt vous qui me faites Roi; ſi je péris, je ne puis mourir que le plus heureux de tous les hommes.

IDALIE.

Je me flatte, Seigneur, qu'après ce que j'ai fait, vous me croyez aſſez d'amour pour vous, & aſſez de courage pour ne vous pas ſurvivre un inſtant. Mourons, s'il le faut, & enſeveliſſons-nous ſous les ruines de ce Palais; je n'aurai point de regret à la vie, je n'y ai plus rien à faire: vous ſavez que je vous aime.



SCÈNE IV.

PTOLOMÉE, IDALIE, THÉAGÈNE, ATTIDE, EUMÈNE.

THÉAGÈNE.

Seigneur, le déteſtable Agathocle n'eſt pas content d'avoir oſé vous réſiſter dans le Phare; il vient, à la faveur de l'obſcurité de la nuit, vous attaquer juſques dans ce Palais.

IDALIE.

Juſtes Dieux !

PTOLOMÉE.

Allons, Théagène; allons, Eumène: nous triompherons; ma fortune eſt changée. Adieu, Madame; vous m'avez rendu invincible.

SCÈNE V.

IDALIE, ATTIDE.

ATTIDE.

MADAME, voilà donc enfin ce grand ſecret découvert. Je ne me plains plus de la réſerve dont vous avez uſé avec moi ; j'avoue que le ſujet en étoit digne, & enfin je ne puis plus que vous admirer. Quelle doit être auſſi l'admiration du Roi, & combien doit-elle fortifier ſon amour ! Une ſemblable conduite vaincroit l'averſion la plus violente : à quel point augmentera-t-elle une vive tendreſſe ?

IDALIE.

Attide, il vient de partir ; il va s'expoſer à cent périls : peut-être un nouveau deſir de gloire, & l'envie de ſe remontrer à mes yeux vainqueur, le rendron-t-ils plus audacieux. Il voudra répondre par de plus brillans exploits à l'aveu que je viens de lui faire. Hélas ! ſe pourroit-il que de cette manière encore je contribuaſſe à ſa perte ? Aga-

thocle n'eſt point venu attaquer le Palais ſans de nombreuſes troupes : on n'entreprend point de ſemblables crimes ſur de légères apparences de ſuccès ; tout s'accorde à me porter dans l'ame une mortelle frayeur.

ATTIDE.

Madame, une puiſſance légitime eſt bien forte contre la rebellion ; des Peuples armés contre leur Souverain ont peine à en ſoutenir la vue : il y a des Dieux ; & je ne puis douter que votre vertu, & tout ce que vous venez de faire, ne les engage puiſſamment à vous ſecourir.

IDALIE.

Hélas ! combien de fois le plus juſte parti a-t-il ſuccombé ? Je t'avouerai pourtant qu'au milieu de l'horrible agitation où je ſuis, j'eſpère auſſi-bien que toi. Dans ces cruels momens, je ne laiſſe pas de me ſentir ſoulagée d'avoir dit au Roi qu'il eſt aimé : cet horrible poids ne m'accable plus ; & délivrée de ce mal inſupportable, j'en ai plus de diſpoſition à croire que mes autres maux vont finir. Quelles foibles

eſpérances ! Hélas ! peut-être qu'à l'inſtant que je parle, un trait ennemi...

ATTIDE.

Ah ! Madame, éloignez une ſi funeſte idée. Pourquoi vous faire, ſans néceſſité, de ſi cruels tourmens ?

IDALIE.

Ce n'eſt que la fin d'une ſi précieuſe vie que je crains; car pour ce qui me regarde, ma chère Attide, crois-moi, je ſaurai rendre ma douleur aſſez courte. J'étois bien plus à plaindre quand je me dévouois au long ſupplice de vivre pour Agathocle.

SCÈNE DERNIÈRE.

IDALIE, EUMÈNE, ATTIDE.

EUMÈNE.

MADAME, nous triomphons. Le Roi, quoiqu'avec des forces inférieures, n'a pas ſeulement repouſſé les rebelles, il a percé de ſa propre main le cœur du coupable Agathocle; il a paru

plus qu'un homme. Un juste effroi s'est emparé des mutins ; ils fuient tous, & cherchent des asyles qui les garantissent d'une punition trop légitime.

IDALIE.

Eumène, quel bonheur !... Quoi ? Eumène... Non, je ne puis parler.

EUMÈNE.

Le Roi va venir près de vous.

IDALIE.

Ah ! ne l'attendons pas, chère Eumène ; allons au-devant du Vainqueur.



MACATE,

MACATE,

COMÉDIE.

1722.

SUJET DE MACATE.

Phlégon, Affranchi de l'Empereur Adrien, a fait en Grec un Livre intitulé : Des Chofes étonnantes. *C'eft un Recueil de différens faits diftribués en autant d'articles différens.*

Au premier de ces articles, qui eft affez étendu, il manque le commencement ; mais cela ne caufe aucune incertitude ni aucune obfcurité dans l'Hiftoire. J'en donne ici, non une traduction littérale qui auroit été trop longue, mais un extrait, où j'ofe affurer que rien d'important ne fera omis.

Une vieille Nourrice alla regarder de nuit dans l'appartement des Hôtes. Elle y vit, à la lumière d'une lampe, Philinnion avec Macate, Etranger qui logeoit-là par le droit d'hofpitalité. La Nourrice fut extrêmement effrayée ; car Philinnion, qui étoit la fille de cette maifon-là, étoit morte & enterrée depuis près de fix mois. La Vieille, toute hors d'elle, alla remplir la maifon de fes cris. La mère de Philinnion n'en voulut d'abord rien croire, & ne fe réfolut qu'un peu tard à aller s'éclaircir fur les lieux. Quand elle y arriva, il s'étoit fait quelque changement dans la Scène ; les deux perfonnages

étoient plus tranquilles que la Nourrice ne les avoit vus, & la mère ne vit que quelque légère apparence de la figure & de l'habillement de sa fille : elle remit l'entier éclaircissement à la nuit suivante; mais elle manqua Philinnion, qui étoit venue, & déjà repartie : du moins cela fut réparé par Macate lui-même, qui, vivement pressé, avoua tout. Philinnion se déroboit à ses parens pour venir le trouver la nuit; ils mangeoient, ils buvoient ensemble; il lui avoit donné un anneau de fer & une coupe dorée; il en avoit reçu une bague d'or & un mouchoir de cou qu'il montra; enfin, après tout ce qu'il avoit vu, il ne lui étoit pas possible de la croire morte. A ce discours la mère se désespéroit, & étoit prête à expirer elle-même. Pour la calmer en quelque sorte, Macate lui promit que si sa fille revenoit encore, elle & son mari en seroient avertis dans le moment; ce qui fut exécuté la nuit suivante. Quand Philinnion vit arriver dans la chambre de Macate son père & sa mère surpris & effrayés au dernier point de l'y trouver, elle leur dit : Vous êtes bien cruels de me troubler dans l'usage que je faisois de la permission que les Dieux m'avoient donnée de venir ici passer trois nuits avec cet Hôte, sans y faire aucun désordre. Vous vous

repentirez de votre curiosité. Je retourne au lieu qui m'a été marqué. *A ces mots elle fut véritablement morte, & il n'y eut plus qu'un cadavre étendu sur le lit de Macate. Il est aisé d'imaginer quel trouble s'empara aussi tôt de toute la maison, & avec quelle rapidité il se communiqua à toute la Ville. On alla ouvrir un caveau où étoient tous les morts de la famille de Philinnion : ils s'y trouverent tous dans l'état où ils devoient être ; il n'y manquoit que Philinnion, qui étoit sur le lit de Macate ; mais en sa place étoient les présens qu'elle avoit reçus de lui Un si terrible prodige demandoit des expiations extraordinaires ; & ce fut-là que l'habileté d'un célèbre Augure & Devin brilla beaucoup : mais tout cela n'appartient presque plus à la petite Comédie dont il s'agit.*

Je ne puis cependant m'empêcher de remarquer que cette Relation est faite par quelqu'un qui y parle en première personne, & comme témoin oculaire : le commencement y manque, par malheur ; & si nous l'avions, nous saurions qui est celui qui parle, ou du moins à qui il s'adresse.

Il dit dans un endroit, qu'on lui vint annoncer le prodige ; qu'il craignit que le Peuple, qui s'attroupoit, ne fît quelque

désordre, & qu'il le contint : c'étoit donc un homme de grande autorité dans la Ville, quelque premier Magistrat. Il finit par dire en propres termes : Si vous jugez à propos d'en informer l'Empereur, mandez-le-moi, afin que je vous envoie quelques-uns de ceux qui ont examiné de plus près les particularités du fait.

Voilà un homme en quelque dignité certainement qui écrit à son Supérieur, qui ne craint pas de lui paroître bien persuadé, ni d'être cité comme tel à l'Empereur même.



NOMS DES PERSONNAGES.

DÉMOSTRATE, Citoyen d'Hypate, Ville de Theſſalie.

SÉLÈNE, Fille de Démoſtrate.

MIRTALE, Nièce de Démoſtrate.

MACATE, Hôte de Démoſtrate.

ORONTE, jeune Citoyen d'Hypate.

PHORMION, Eſclave de Macate.

CÉPHISE, Eſclave de Mirtale.

La Scène eſt à Hypate, ſous l'Empire d'Adrien.



MACATE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHORMION, CÉPHISE.

CÉPHISE.

PHORMION, il me ſemble que pour le peu de temps qu'il y a que nous nous connoiſſons, je n'en uſe pas mal avec toi; je te viens trouver juſques dans l'appartement de ton Maître pour jouir de ta converſation, qui n'en vaut peut-être pas trop la peine.

PHORMION.

Ma belle Céphiſe, tu fais une bonne

action ; il ne faut point t'en repentir. Jupiter l'Hospitalier veut qu'on ait soin des Etrangers, comme mon Maître & moi, & qu'on fasse de son mieux pour les bien traiter : il doit y avoir aussi, si je ne me trompe, une Vénus Hospitalière ; & je serois bien-aise qu'elle m'eût recommandé à toi ; elle doit même l'avoir fait : car dans le moment que je te vis il y a cinq ou six jours, ton minois me fit une certaine impression, qui n'a fait que croître & embellir. Avoue que tu t'en es bien apperçue.

CÉPHISE.

J'en ai eu, si tu veux, quelque léger soupçon : mais je t'avoue aussi que je n'en ai pas été fort enflée de gloire. Est-ce un si grand honneur que de te plaire ?

PHORMION.

Comment donc ! nous revenons vainqueurs des jeux Olympiques, où nous avons eu le prix de la course des Chariots : on nous fait de grands honneurs dans toutes les Villes où nous passons ; on nous ...

CÉPHISE.

Que tu es ridicule avec ton *Nous !* C'est

C'eſt ton Maître Macate qui a eu le prix ; ce n'eſt pas toi, qui n'es que ſon Eſclave favori.

PHORMION.

Tu n'entends pas ces matières-là, ma pauvre Céphiſe. Tu dirois de même que la gloire du prix appartient aux chevaux de mon Maître, & non pas à lui : mais apprends que cette gloire-là rejaillit des chevaux ſur mon Maître, & de mon Maître ſur moi.

CÉPHISE.

Voilà bien des ricochets qu'elle fait pour arriver à toi. Mais n'importe, je veux bien te prendre pour un vainqueur des jeux Olympiques. Et bien, grand & illuſtre Phormion, dis-moi un peu quel homme c'eſt que ton Maître, qui a gagné le prix avec toi.

PHORMION.

C'eſt un garçon bien fait, comme tu as vu, fort brave, fort adroit à tous les exercices, témoins nos jeux Olympiques, fort galant homme, & tu peux t'en fier à moi : car, comme j'ai pour toi ce que tu ſais, je te parle en confidence ; & s'il avoit quelque vice

considérable, il y a long-temps que je le saurois, & je te le dirois de bonne foi.

CÉPHISE.

Et que vient-il faire ici?

PHORMION.

Rien; il voyage pour son plaisir, & peut-être pour se faire voir à plus de gens après sa victoire des jeux Olympiques. Votre Ville d'Hypate méritoit bien qu'il y passât; & comme Démostrate est l'ancien Hôte de sa famille, nous sommes venus loger chez lui, de même que Démostrate ou les siens auroient logé chez nous, s'ils étoient venus à Sicione, d'où nous sommes: cela est tout simple.

CÉPHISE.

Assurément.

PHORMION.

Tout ce qui m'en fâche, c'est que nous avons mal pris notre temps. Toute cette maison-ci est dans l'affliction, & on ne songe guères à nous divertir.

CÉPHISE.

Il est vrai que vous êtes arrivés justement deux jours après que Démostrate a perdu sa fille unique qu'il aimoit ten-

drement, & vous ne devez pas trouver étrange qu'il ne ſoit pas bien joyeux.

PHORMION.

Je le comprends : mais ce qui m'étonne, c'eſt que toute la maiſon eſt auſſi affligée que lui. Tous les Eſclaves pleurent cette Sélène qui vient de mourir, preſqu'auſſi amérement que Démoſtrate. Il falloit donc que ce fût une merveille que cette fille-là?

CÉPHISE.

Ils le diſent tous : pour moi, je ne l'ai vue que mourante; car, comme elle étoit tombée dans une maladie de langueur, Démoſtrate s'aviſa, peut-être quinze jours avant qu'elle mourût, de faire venir ici Mirtale, ſa nièce, afin qu'elle tâchât de divertir la malade. Mirtale y fit de ſon mieux, à ce que je crois, & ne fit rien. Je vis Sélène languiſſante, & pourtant fort belle : certainement c'eſt grand dommage.

PHORMION.

Et bien, Démoſtrate, qui eſt vieux & n'a point de femme, ne ſauroit mieux faire que d'épouſer Mirtale ta Maîtreſſe; & je crois que vous comptez

bien de vous établir toutes deux dans cette maiſon-ci, qui eſt bonne & bien étoffée.

CÉPHISE.

Nous verrons.

PHORMION.

Je vais te confier un grand deſſein que je forme. Je m'apperçois que mon Maître a aſſez d'inclination pour Mirtale : elle eſt jolie, avenante ; elle eſt la ſeule qui le réjouiſſe un peu dans ce lugubre ſéjour, quoiqu'elle n'oſe le faire qu'avec beaucoup de précaution, à cauſe de la triſteſſe dominante ; il la voit avec plaiſir, il la cherche : s'il l'épouſoit, au lieu de continuer à courir par le monde, cela ne ſeroit-il pas bien ?

CÉPHISE.

Pas trop mal.

PHORMION.

Tu conçois bien d'où me vient ce projet. Je voudrois t'avoir, ma chère Céphiſe, car tu me plais beaucoup ; je dis beaucoup, & par ce moyen-là mon affaire ſeroit faite; je t'epouſerois auſſi : n'eſt-il pas vrai ?

CÉPHISE.

Nous en parlerions après cela.

PHORMION.

Oh ! non, non. Si tu ne me promets de m'épouser, point de Macate pour Mirtale ; en donnant, donnant. Mais, à-propos, voici une difficulté. N'y a-t-il pas un Oronte qui en veut à Mirtale ?

CÉPHISE.

Oui ; mais je t'assure que Mirtale n'en veut point à Oronte. Il est amoureux d'elle comme un fou ; mais il n'est qu'amoureux : il n'est point aimable ; nul agrément dans l'esprit, nulle galanterie ; de la dureté, de la férocité : bref, il ne nous plaît point.

PHORMION.

Et moi, je te plais donc ?

CÉPHISE.

Voilà une belle conséquence.

PHORMION.

Oui ; car je suis tout le contraire d'Oronte.

CÉPHISE.

C'est-à-dire, guères amoureux.

PHORMION.

Oh ! que tu as l'eſprit mal fait ! Je ſuis très-amoureux ; entends-tu ? & tu le verras par les ſoins que je vais me donner pour le grand projet. Mais j'entends du bruit : c'eſt mon Maître qui rentre.

SCÈNE II.

MACATE, PHORMION, CEPHISE.

MACATE.

CÉPHISE, je ſuis bien-aiſe de te trouver ici : je viens de voir ton aimable Maîtreſſe, dont je ſuis charmé.

CÉPHISE.

Monſieur, je ſuis ravie qu'elle ſe ſoit trouvée dans la maiſon de Démoſtrate, pour vous en faire les honneurs mieux que Démoſtrate ne les pouvoit faire lui-même dans l'état où il eſt. Je ſuis perſuadée qu'il en ſaura bon gré à ſa nièce ; & je la vais aſſurer qu'elle lui a bien fait ſa cour.

SCÈNE III.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

Seigneur, vous voilà donc Amant de Mirtale ? Vous ne pouviez jamais mieux faire. J'ai une bonne nouvelle à vous donner, & qui va vous transporter de joie. Oronte, qui assiège Mirtale depuis long-temps, & qui en perd l'esprit, ne lui plaît point du tout. J'ai tiré adroitement ce secret de Céphise, avec qui, sans vanité, je ne suis point trop mal. Je veille sans cesse à vos intérêts, comme vous voyez. Qu'avez-vous donc ? vous recevez ma bonne nouvelle bien froidement.

MACATE.

Je t'avoue qu'elle ne me touche en aucune manière.

PHORMION.

Comment ! le malheur d'un rival n'est-il pas votre bonheur ?

MACATE.

Oronte n'eſt point mon rival.

PHORMION.

Il n'eſt point amoureux de Mirtale ? Il eſt bien certain qu'il l'eſt.

MACATE.

Oui ; mais c'eſt moi qui ne le ſuis point.

PHORMION.

Et que diable êtes-vous donc ? car, à la fin, vous me mettez en colère : je vous en demande pardon.

MACATE.

Mirtale eſt aimable de ſa figure : ſa converſation eſt vive & amuſante ; je me plais avec elle ; je lui dis volontiers des choſes obligeantes, des galanteries.

PHORMION.

Et bien, c'eſt être amoureux que tout cela.

MACATE.

Oh ! que non. Sa figure me paroît aimable ſans me tranſporter ; ſa converſation m'amuſe ſans me cauſer d'émotion : je ſuis bien-aiſe de la voir ; mais ſi j'en manque l'occaſion, je re-

mets ſans peine à une autre fois : je lui dis des galanteries qui ne ſont que des agrémens de converſation, des choſes flatteuſes qui, quoique vraies pour la plus grande partie, n'ont pourtant d'autre deſſein que de lui prouver que je puis avoir un peu d'eſprit : je voudrois lui paroître aimable, mais ſans aucun deſir ſérieux d'en être aimé.

PHORMION.

Tout cela eſt ſubtil. Il y a donc bien de la façon à être amoureux ? Je ne croyois pas qu'il y en eût la moitié tant.

MACATE.

Il y en a tant, que je ne l'ai jamais été. Tu m'as vu vivre comme les gens de mon âge, être dans des commerces de femmes, prendre les plaiſirs de l'amour ; mais je n'ai point eu d'amour.

PHORMION.

Vous en avez bien pris le meilleur ; puiſque vous en avez pris les plaiſirs. A quoi diable ſerviroit le reſte ?

MACATE.

Il ſerviroit à me remplir le cœur, à me ravir, à m'élever au-deſſus de moi-même. Je me ſens un vuide dans l'ame

qui commence à m'être insupportable. Il me manque d'aimer.

PHORMION.

J'ai oui dire qu'en certaines occasions il faut un peu s'aider : aidez-vous, Seigneur ; courage, & vous deviendrez amoureux de Mirtale.

MACATE.

Je ne le serois pas d'assez bonne foi. Crois-tu que dans une maison où je suis reçu à la faveur des droits de l hospitalité, je voulusse devenir le héros d'une aventure désagréable pour Mirtale & pour son oncle ? Je ne suis pas assez vain pour croire qu'il ne tînt qu'à moi d'engager Mirtale dans une passion plus sérieuse que la mienne : mais quand j'en serois le maître, je ne le ferois pas, & je serois bien fâché de lui faire croire que j'eusse pour elle des sentimens d'une certaine nature.

PHORMION.

(*Bas.*) O mon grand projet ! que deviens-tu ? (*haut.*) J'entends que l'on vient ici. C'est Démostrate.



SCÈNE IV.

MACATE, DÉMOSTRATE, PHORMION.

DÉMOSTRATE.

Je viens, Monſieur, vous renouveller encore les excuſes de la mauvaiſe réception que je vous fais. Il me ſemble que je ne vous ai point aſſez prié de me la pardonner; mais, en vérité, je ſuis plongé dans une douleur que le temps ne fait qu'aigrir. Je crois ne pouvoir mieux faire mon devoir envers vous qu'en vous la cachant, & en me dérobant moi-même à votre vue. Je vous ſerois inſupportable. Vous êtes le maître chez moi; j'ai chargé ma nièce de vous en faire les honneurs; après cela, je ne puis que pleurer & me déſeſpérer.

MACATE.

Ah! Monſieur, je ſais combien votre douleur eſt juſte. Je ne vous dirai pas que je la ſente comme vous; mais je la conçois ſi bien, que c'eſt preſque la ſentir. Au lieu que vous voudriez ſon-

ger à me divertir dans Hypate, ſi je pouvois ſervir à vous conſoler, je me tiendrois trop heureux.

DÉMOSTRATE.

Me conſoler ! Vous ne ſavez pas ce que j'ai perdu. Je pourrois ſoupçonner que l'amour paternel me ſéduit ; mais informez-vous de ma fille à tous les Citoyens d'Hypate : les Eſclaves ne ſont pas ordinairement fort charmés de leurs Maîtres ; tous les miens pleurent ma fille comme moi. Hélas ! je l'avois menée à ces derniers jeux Olympiques où vous avez été vainqueur ; elle vous y vit : ne la remarquâtes-vous pas ?

MACATE.

Je vous avoue que non : j'étois trop occupé de ce qui m'y conduiſoit ; & puis, comment démêler quelqu'un dans une ſi horrible foule ? Il eſt vrai ſeulement que j'entendis dire qu'il étoit venu d'Hypate une jeune perſonne d'une rare beauté ; mais d'autres ſoins...

DÉMOSTRATE.

C'étoit elle, ſans doute, dont on vous parloit ; c'étoit elle, & elle eſt morte. Elle eſt morte, juſte Ciel !

MACATE.

En vérité, vous me pénétrez l'ame par une si violente douleur.

DÉMOSTRATE.

Accordez-moi une grace. Elle avoit fait faire son portrait pour une de ses amies ; je l'emprunterai : je vous prie, que je vous le fasse voir ; vous jugerez si mon affliction est légitime.

MACATE.

Je vous proteste, Monsieur, que j'en suis bien persuadé.

DÉMOSTRATE.

Mais ne croyez pas que sa figure soit la seule cause de mes regrets. Le caractère de son esprit & de son ame auroit embelli la figure la plus désagréable. Et tout le monde la regretteroit-il tant, si elle n'avoit été que belle ?

MACATE.

Vous savez, comme moi, que la mort n'épargne rien ; mais du moins les Dieux vous laissent une consolation dans la personne de Mirtale.

DÉMOSTRATE.

Ah ! Mirtale n'est pas Sélène : je ne

prétends pas faire tort à Mirtale ; elle a ſon mérite, ſes agrémens, je les connois : mais enfin je vous en parle à cœur ouvert, Mirtale n'eſt pas Sélène ; & ſavez-vous encore une circonſtance cruelle qui aggrave ma douleur ? je me reproche en partie la mort de ma fille.

MACATE.

Seroit-il poſſible ? vous me ſurprenez étrangement.

DÉMOSTRATE.

Glaucias, le Gouverneur de la Province, & qui eſt fort bien à la Cour d'Adrien, avoit pris pour elle une violente paſſion, & elle avoit pour lui une averſion invincible. Non-ſeulement c'étoit un établiſſement pour Sélène plus avantageux que je ne pouvois jamais le ſouhaiter, mais il y avoit un péril extrême à le refuſer : Glaucias pouvoit nous perdre. Je n'étois pas capable de faire violence à ma fille ; mais je lui repréſentois avec force toutes les raiſons qui la devoient porter à ce mariage : elle eût voulu m'obéir, & elle ne pouvoit. Elle ſentoit cependant qu'elle m'expoſoit à une ruine totale ; elle en tomba dans une

mélancolie qui ne se termina que par sa mort. Malheureux père ! ne valoit-il pas cent fois mieux que Glaucias exerçât sur toi sa plus cruelle vengeance ? Sélène vivroit, & tu ne serois pas à plaindre. Mais, Monsieur, je ne m'apperçois pas que je ne vous entretiens que de ma douleur ; je vous en demande pardon : puissiez - vous n'en éprouver jamais de pareille ! Adieu.

SCÈNE V.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

Je gage qu'il vous a bien ennuyé avec ses lamentations éternelles.

MACATE.

Point du tout. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir le soulager. Il faudroit être bien dur, pour n'entrer pas dans les sentimens de ce bon Vieillard. Mais voici la nuit qui vient ; je ne sortirai plus : allume-moi de la bougie ; va-t-en, & ferme ma chambre ; je lirai un peu, & me coucherai quand il me plaira.

SCÈNE VI.

MACATE, SÉLÈNE.

SÉLÈNE.

Macate!

MACATE.

Qui eſt-ce qui m'appelle? peut-il y avoir ici quelqu'un?

SÉLÈNE.

Macate!

MACATE.

Ah! quelle figure extraordinaire, toute blanche & voilée!

SÉLÈNE.

Macate, je ſors du tombeau pour venir vous parler.

MACATE.

Oh! oh! le ſtyle eſt auſſi extraordinaire que la figure; c'eſt quelque pièce qu'on me joue: comment êtes-vous entrée ici, prétendue habitante du tombeau?

SÉLÈNE.

J'y ſuis entrée comme il m'a plu.

MACATE.

Premièrement, ne croyez pas me faire peur. Je ne tâte point de votre tombeau : vous venez me jouer ici une apparition de l'ombre de Sélène pour vous moquer de moi ; mais, par tous les Dieux, vous ne vous en moquerez point. Vous êtes une personne bien vivante.

SÉLÈNE.

Non, je ne suis plus au nombre des vivans.

MACATE.

Oh bien, je vous y remettrai. Voyons un peu ce que cache ce grand voile.

SELÈNE.

Arrête, téméraire ; tu en ferois puni sur-le-champ.

MACATE.

Je vois que vous avez la plus belle taille du monde, & un son de voix fort aimable. J'en saurai davantage ; il ne sera point dit que je sois sorti comme un sot d'un tête-à-tête avec une jolie ombre.

SÉLÈNE.

Arrête, encore une fois; je ne suis pas ce que tu penses.

MACATE.

Au nom des Dieux, finissons tout ce vain badinage : en venant ici, vous vous êtes bien doutée qu'on ne vous laisseroit pas toujours ce voile sur le nez; & que si par hasard on n'étoit pas mort de peur, on vous prouveroit qu'on ne l'étoit pas. Abrégeons, s'il vous plaît, ce prélude ennuyeux, & venons à quelque chose de raisonnable.

SÉLÈNE.

Et bien, je vous épargnerai la peine de lever mon voile : voyez-moi...

MACATE.

Ah ! Ciel !

SÉLÈNE.

Qu'avez-vous, Macate ?

MACATE.

Je demeure interdit ; je n'ai jamais vu tant de beauté. Vous avez bien raison de ne point craindre l'audace ni la témérité d'un jeune homme ; je suis frappé d'un respect que je n'avois point

encore ſenti. La préſence d'une Divinité ne m'en inſpireroit pas un plus grand.

SÉLÈNE.

J'en ſuis ravie, Macate. Me voilà en état de vous parler; mais je ne parlerai point que vous ne m'ayiez promis pour un certain temps, qui ſera court, une obéiſſance entière & aveugle : me la promettez-vous ?

MACATE.

Je ne me ſens pas ſeulement le maître d'un moment de réflexion pour en délibérer : je vous promets tout; je ne ſuis né que pour vous obéir.

SÉLÈNE.

Ne me demandez point qui je ſuis, ni comment je ſuis ici. Mais vous, répondez-moi exactement à toutes les queſtions que je vais vous faire. Etes-vous amoureux ?

MACATE.

Non.

SÉLÈNE.

Et Mirtale ?

MACATE.

Non, je n'ai point d'amour pour elle.

SÉLÈNE.

Et n'en avez-vous jamais eu pour personne ?

MACATE.

Non, jamais rien qui méritât le nom d'amour.

SÉLÈNE.

Adieu, Macate.

MACATE.

Quoi ! vous me quittez si-tôt ? je ne puis plus vivre sans vous voir.

SÉLÈNE.

Je reviendrai : ne suivez point mes pas ; demeurez-là, ne me regardez pas seulement partir : songez qu'il y va de tout à m'obéir fidellement ; sur-tout ne parlez de ceci à qui que ce puisse être. J'ai peur qu'il ne fût inutile de comprendre dans cette défense votre Esclave favori : mais voyez si vous êtes bien sûr de sa discrétion. Adieu, Macate ; vous me reverrez. Adieu ; demeurez-là, & ne tournez pas la tête.



SCÈNE VII.

MACATE.

DANS quel trouble je demeure ! Qu'ai-je vu ? que ſuis-je devenu ? certainement ce n'eſt point une ombre qui vient de paroître ; ce n'eſt point non plus quelqu'un qui ſe joue de moi : c'eſt la plus belle perſonne du monde, qui a laiſſé dans mon cœur une agitation que je ne connoiſſois point. Ah ! c'eſt donc-là cet amour que je me plaignois de ne point reſſentir ? Dieux ! quel déſordre il jette dans une ame ! car ce n'eſt point l'extraordinaire de l'aventure qui m'agite ſi vivement. Il n'y a rien-là d'effrayant ; & je me flatte que je ſoutiendrois bien des choſes qui le feroient davantage. Je ne le ſens que trop : les charmes que je viens de voir m'ont fait la plus profonde impreſſion. Divine Inconnue, quand vous reverrai-je ? Hélas ! je ne me ſuis pas aſſez poſſédé pour l'en conjurer avec toute la paſſion qu'elle m'a inſpirée. Elle ne m'a pas défendu de viſiter cet appar-

ment pour voir par où elle peut être entrée, & par où elle reviendra. Allons, & tâchons de découvrir quelque chose sur tout ceci : peut-être mon amour en tirera-t-il quelque avantage.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIRTALE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

MADAME, nos affaires vont bien. J'ai vu Phormion, mon adorateur; il a imaginé de lui-même ce que je voulois lui insinuer finement, d'arrêter son Maître ici en l'unissant à vous : outre que par rapport à moi il a intérêt à ce projet, il l'exécutera d'autant mieux que c'est lui qui l'a pensé. De plus, il m'a bien dit que Macate vous trouve fort aimable.

MIRTALE.

Je le voudrois, Céphise; car, pour lui, il est tout-à-fait à mon gré.

CÉPHISE.

Il y a bien plus. J'ai vu Macate lui-même, qui m'a dit en propres termes qu'il sortoit d'avec vous, & qu'il étoit

charmé de vous. En propres termes, Madame, cela eſt fort.

MIRTALE.

Ma chère Céphiſe, tu me tranſportes de joie. Je veux pourtant éprouver encore la paſſion de Macate : elle n'en deviendra que plus forte. Que je ſerai heureuſe de la voir augmenter chaque jour !

CÉPHISE.

Oronte s'appercevra de ce bonheur-là, & fera beau bruit.

MIRTALE.

Oh ! qu'il faſſe, je ne m'en mets guères en peine ; il ne m'a jamais plu : il eſt ſi brutal...

CÉPHISE.

Le voilà juſtement qui vient ſur la louange que vous lui donnez.



SCÈNE II,

SCÈNE II.

MIRTALE, ORONTE, CÉPHISE.

ORONTE.

MADAME, j'ai deux mots à vous dire. Il y a ici un petit Jouvenceau d'Etranger qui vous fait les yeux doux, qui vous dit des fadeurs ; & vous, de votre côté, vous lui faites des coquetteries. Savez-vous que tout cela ne m'accommode point ?

MIRTALE.

Monſieur, rien de tout cela n'eſt vrai : mais quand il le feroit, de quoi vous mêlez-vous ? Quel droit avez-vous de m'en venir faire des reproches ſi inſolens ?

ORONTE.

Le droit d'un homme qui vous aime paſſionnément, qui a toujours ſongé à unir ſa deſtinée à la vôtre, & à qui vous n'en avez pas ôté l'eſpérance.

MIRTALE.

Et bien, je vous l'ôte, afin qu'il n'en ſoit plus parlé. Allez, & ne paroiſſez jamais devant mes yeux.

ORONTE.

Non, non; cela ne ſe terminera pas ainſi. Je n'aurai pas perdu deux années entières de ſoins les plus aſſidus : votre Macate ne m'en enlèvera pas le fruit par deux ou trois fleurettes qu'il vous aura débitées comme à cent autres, par deux ou trois œillades affectées & appriſes par cœur. Je ſuis trop engagé dans l'affaire, pour en ſortir ſi peu à mon honneur.

MIRTALE.

Et que ferez-vous ?

ORONTE.

Ce que je ferai ? vous le ſaurez, Madame; vous le ſaurez : mais ſouvenez-vous que votre vainqueur des jeux Olympiques peut trouver à qui parler.



SCÈNE III.

MIRTALE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

AH ! Madame, il me glace de peur ; il va tuer Macate.

MIRTALE.

J'ai peur auſſi-bien que toi : mais Macate ne ſe laiſſera pas tuer ſi aiſément ; il eſt bien auſſi brave qu'Oronte.

CÉPHISE.

Et bien, ils ſe tueront tous deux : & mon pauvre Phormion, que deviendra-t-il ?

MIRTALE.

Ceci n'eſt que trop ſérieux. Que je ſuis malheureuſe ! J'ai ſouhaité d'être aimée de Macate ; & à peine ai-je quelque eſpérance de l'être, que je le vois en péril pour moi. T'avouerai-je cependant un ſentiment qui me cauſe malgré moi quelque plaiſir ? La jalouſie d'Oronte aſſurera Macate de mes diſpoſitions pour lui ; rien n'enflamme

davantage l'amour naiſſant, que la certitude d'être aimé. De plus, ſi l'on me diſpute à Macate, je lui en deviendrai plus chère ; ſi je lui coûte quelque péril, je ſerai plus sûre de ſon cœur.

CÉPHISE.

Tout cela eſt bon ; mais un combat entre deux hommes ne vaut rien. C'eſt tout au moins un ſcandale fâcheux pour notre honneur. Il faut que vous adouciſſiez Oronte ; cela vous ſera bien aiſé.

MIRTALE.

Pas tant que tu penſes.

CÉPHISE.

Il le faut, & que Macate ne ſache point qu'on a voulu ſe battre avec lui : mais il vient.



SCÈNE IV.

MIRTALE, MACATE, CÉPHISE, PHORMION.

MIRTALE.

MACATE, n'avez-vous point rencontré Oronte, qui ſort d'ici?

MACATE.

Non, Madame.

MIRTALE.

Il vient de me quereller fort inſolemment ſur votre ſujet; il eſt jaloux de vous.

MACATE.

De moi! Et où prend-il cette jalouſie?

MIRTALE.

Il croit que vous lui nuiſez auprès de moi.

MACATE.

Hélas! Madame, il n'y a perſonne qui ſache mieux que vous qu'il n'en eſt rien.

MIRTALE.

Peut-être se sera t-il apperçu de quelque préférence, de quelques distinctions : que sais-je, moi? Je ne voudrois pas assurer qu'il eût tout-à-fait tort.

MACATE.

Eh ! Madame, vous le pouvez sans scrupule. Vous savez bien que si vous avez eu quelques manières obligeantes pour moi, c'est que vous étiez chargée de faire les honneurs de la maison de Démostrate ; & moi, je sais bien que je n'ai dû vos politesses qu'à ma qualité d'Etranger.

MIRTALE.

J'assurerai donc bien Oronte qu'il n'a nul sujet de vous craindre. Adieu, Monsieur. (*Bas.*) Je meurs de honte & de dépit.

SCÈNE V.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

Il faut, Seigneur, que vous me permettiez de parler; aussi-bien je crois

que vous me le défendriez inutilement, car je crève. Eſt il poſſible que vous renvoyiez cette pauvre créature comme vous la renvoyez ? Elle enrage; & je viens de l'entendre qui, en ſortant d'avec vous, murmuroit entre ſes dents je ne ſais quoi, qui n'étoit aſſurément pas un diſcours de contentement. Eſt-il poſſible que vous ne voyiez pas qu'elle veut qu'Oronte ait ſujet d'être jaloux de vous ? Oronte n'y ſonge peut-être pas; & ce pourroit bien être elle qui l'auroit inventé pour vous faire parler & vous mettre un peu ſur la voie : mais cela n'en ſeroit que plus obligeant; & vous, vous demeurez-là immobile comme un Dieu Terme; vous ne répondez pas, ou ce n'eſt que par monoſyllabes. Et quels monoſyllabes ? des monoſyllabes à faire perdre patience aux gens, à déſeſpérer une pauvre jeune & jolie perſonne qui a de bonnes intentions pour vous. A préſent même encore, vous ne daignez pas me répondre, à moi qui ne vous parle point d'amour.

MACATE.

Que diable! Phormion, tu m'impa-

tientes : après ce que je t'ai confié, ne ſais-tu pas bien la cauſe de mon procédé pour Mirtale ?

PHORMION.

Bon ! Ce ſonge que vous avez fait cette nuit ?

MACATE.

Ce n'eſt rien moins qu'un ſonge ; & c'en eſt ſi peu un, que ſi tu manquois le moins du monde au ſecret : écoute, je te le répète, il y va de ta liberté ; je ne t'affranchirois jamais, & je te punirois bien ſévèrement.

PHORMION.

Oh ! ne craignez rien de ce côté-là : mais je m'y ferois tuer, c'eſt un ſonge. Vous n'aviez pas ſoupé ; votre cerveau étoit creux. Le bon-homme Démoſtrate ne vous avoit parlé que de la mort de ſa fille, vous avoit noirci l'imagination d'idées lugubres ; vous avez rêvé des ombres qui ſortent du tombeau : il ne faut pas être grand Philoſophe pour voir que cela eſt dans l'ordre.

MACATE.

Tu es fou.

PHORMION.

Et bien, ſi ce n'eſt pas un ſonge; voulez-vous bien que je vous diſe ce que c'eſt?

MACATE.

Oui, dis.

PHORMION.

C'eſt une Aventurière qui avoit quelque deſſein galant ſur votre perſonne, & avec qui vous avez eu un procédé reſpectueux très-mal placé; &, pour preuve de cela, prenez bien garde à ce que je vais vous prédire: elle ne reviendra pas.

MACATE.

Je ne la reverrois plus?

PHORMION.

Non, vous ne la reverrez plus; elle a été attrapée.

MACATE.

Ah! Phormion, je ſuis bien ſûr que ce n'eſt pas une Aventurière: je l'ai vue; les phyſionomies ne ſont point trompeuſes à un certain point. La ſienne annonce ſi fortement la modeſtie, la nobleſſe, la vertu, que tout cela eſt prouvé du premier coup

d'œil. Vénus n'a pas plus de graces; ni Minerve plus d'air de dignité.

PHORMION.

C'eſt un ſonge; j'y reviens.

MACATE.

Ni l'un ni l'autre, certainement.

PHORMION.

Mais, Seigneur, comment voulez-vous que Vénus & Minerve, fondues en une ſeule perſonne, ſoient venues cette nuit trouver un jeune homme ſeul dans ſa chambre, à moins que dans ce composé, Vénus ne l'ait furieuſement emporté ſur Minerve?

MACATE.

Je ne le comprends pas, je te l'avoue: mais compte ſur ma parole, que c'eſt la plus aimable perſonne du monde; j'ai trouvé en elle tout ce qui manquoit aux autres femmes pour me donner véritablement de l'amour. Elles inſpirent des deſirs, & c'eſt le mieux qui leur puiſſe arriver; auſſi s'en contentent-elles: mais celle-ci vous frappe d'un ſentiment d'admiration plus profond, & même plus agréable que les deſirs. Il ne les empêche pas de naître; mais il eſt toujours fort au-deſſus.

PHORMION.

Ces phraſes-là me paroiſſent bien tournées; mais il en faut venir au fait. La démarche de cette merveille nocturne eſt un peu hardie.

MACATE.

Je te dis encore une fois que je n'y comprends rien.

PHORMION.

De plus, elle vous a tenu certains diſcours qui, avec le reſpect que je vous dois, & à elle auſſi, ſont un peu extravagans. Je ſors du tombeau; je ne ſuis plus au nombre des vivans : car vous la tenez pour vivante, n'eſt ce pas?

MACATE.

Sans doute. J'ai même été viſiter l'appartement que Démoſtrate m'a donné chez lui, & que je n'avois pas examiné bien curieuſement. Au-delà du petit cabinet qui eſt après ma chambre à coucher, il y a une aſſez longue galerie étroite & obſcure, & au fond une porte dont je n'ai point la clef, & qui va je ne ſais où. C'eſt par-là qu'on ſera entré, certainement.

PHORMION.

Eh ! que n'avez-vous demandé la clef de cette porte pour voir où elle va, & ſuivre la piſte de la Vénus Minerve ?

MACATE.

Je n'ai garde; elle ne ſeroit pas revenue, & je lui aurois déſobéi. Je meurs d'impatience de la revoir : ſa figure eſt ſans ceſſe préſente à mes yeux ; j'entends encore tous ſes diſcours.

PHORMION.

Peu ſenſés & fort ſuſpects.

MACATE.

Tais-toi, malheureux ; reſpecte le plus tendre & le plus ardent amour du monde : je reconnois à cet amour qu'elle m'inſpire, tout ce qu'elle eſt.

PHORMION.

A la bonne heure, Seigneur ; cependant il me ſemble que Mirtale, qui n'eſt pas ſi équivoque, auroit mieux valu.

MACATE.

Ne me parle plus de Mirtale ; je ne la puis plus ſouffrir.

SCÈNE VI.

DÉMOSTRATE, MACATE, PHORMION.

DÉMOSTRATE.

MONSIEUR, j'ai ce portrait de ma fille que vous avez bien voulu que je vous montraſſe ; ſa vue vous juſtifiera mon exceſſive douleur : pour moi, je ne l'oſe preſque pas regarder ; je l'effacerois avec mes larmes : tenez, voyez.

MACATE.

Ah ! Ciel ! juſte Ciel !

DÉMOSTRATE.

Pourquoi ces cris ? pourquoi ce trouble ? Je ne m'attendois point que ce portrait vous fît un effet ſi extraordinaire : vous pâliſſez.

MACATE.

Je vous prie, que je le revoie encore. Ah ! je n'en puis plus.



SCÈNE VII.

DÉMOSTRATE.

Il fuit, & me laiſſe dans un étonnement extrême : eſt-ce un mal ſoudain dont il a été attaqué ? Non ; il n'y a nulle apparence : c'eſt ce portrait qui l'a frappé d'un autre ſentiment que l'admiration à laquelle je m'attendois. Quelle part ma fille pourroit-elle avoir à cela ? Je la connoiſſois trop pour appréhender rien de toute la conduite de ſa vie. Hélas ! je n'ai que ſa perte à pleurer : cependant je me ſens je ne ſais quelle inquiétude que je veux éclaircir. Allons retrouver Macate.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉMOSTRATE, PHORMION.

PHORMION.

Seigneur, mon Maître vous ſupplie de vouloir bien attendre ici un moment; il va venir. Il a été ſi troublé, qu'il a beſoin d'un peu de temps pour ſe remettre.

DÉMOSTRATE.

Mais je ne comprends pas pourquoi cela. Ne te l'a-t-il point dit ?

PHORMION.

Non, Seigneur; il ne m'a pas ouvert la bouche depuis qu'il eſt ſorti ſi bruſquement d'avec vous. Il s'eſt enfermé dans ſa chambre, où il eſt encore, & je ne lui ai parlé qu'au travers de la porte pour vous annoncer.

DÉMOSTRATE.

Phormion, écoute-moi bien, je te

prie. Macate a été frappé du portrait de ma fille, comme s'il l'eût connue, qu'il l'eût même aimée parfaitement, qu'il eût ignoré jusques-là qu'elle étoit ma fille, & qu'elle étoit morte. M'entends-tu bien?

PHORMION.

Oui, Seigneur.

DÉMOSTRATE.

Il se pourroit faire, quoique je ne le croie pourtant pas, qu'elle se fût dérobée de moi à ces jeux Olympiques; qu'elle l'eût été trouver sans se faire connoître à lui; qu'elle ... Mais non, je ne le crois pas; cela ne ressemble nullement à ma chère fille, qui étoit la plus vertueuse personne du monde.

PHORMION.

Cela n'est pas vrai aussi; il n'eut aucune aventure de cette espèce aux jeux Olympiques.

DÉMOSTRATE.

Et t'a-t-il dit toutes ses aventures?

PHORMION.

Oh! oui. Je crois volontiers qu'il m'a plutôt dit plus que moins.

DÉMOSTRATE.

DÉMOSTRATE.

Il étoit brillant à ces jeux. Que sais-je ? une jeune tête peut tourner.

PHORMION.

Non, Seigneur; surement il n'en est rien : mais voici Macate.

SCÈNE II.

DÉMOSTRATE, MACATE, PHORMION.

MACATE.

Je vous demande mille fois pardon, Monsieur; j'étois dans une trop grande agitation pour vous recevoir si-tôt : ce n'est pas que j'en sois revenu, il s'en faut beaucoup; mais je ne pouvois pas vous faire attendre plus long temps. Je conçois votre inquiétude, & j'en devine à-peu-près la cause. Je vous dirai naturellement le sujet de ce qui s'est passé à vos yeux : je ne vois que trop qu'il seroit inutile de garder un secret auquel je m'étois engagé. Cette nuit, étant seul dans cette même chambre-ci, j'ai vu paroître tout-d'un-coup à

mes yeux une figure de femme d'une beauté surprenante. Elle m'a parlé, & m'a promis de revenir. Je n'ai pas douté un moment que ce ne fût une personne vivante; & j'ai même découvert au fond d'une petite galerie une porte par où elle pouvoit être entrée. Vous m'êtes venu montrer ce portrait de Sélène, & j'ai vu que c'étoit celui de cette personne que je croyois vivante. Je n'ai vu que l'ombre de Sélène.

DÉMOSTRATE.

Ma fille a paru à vos yeux!

MACATE.

Oui, Monsieur.

DÉMOSTRATE.

Eh! que ne venoit-elle me trouver? Quel plaisir elle m'eût fait!

PHORMION, *à part.*

Ah! je respire: nous n'aurons plus à faire qu'à une morte; nous en viendrons bien à bout.

MACATE.

Vous aviez bien raison de me vanter la beauté de Sélène. Son ombre est un prodige de beauté. Il est vrai qu'en y faisant réflexion, je me souviens de lui

avoir trouvé un peu de pâleur, l'air un peu abattu; mais des yeux ſi charmans, ſi parfaits . . .

DÉMOSTRATE.

Ah ! ſi vous l'aviez vue vivante !

MACATE.

Je ne l'ai que trop vue; elle a porté dans mon ame des ſentimens que je ne connoiſſois point, un amour qui n'aura point d'objet, & qui ne ſervira qu'à faire mon ſupplice. Il faudroit, pour toucher mon cœur, qu'on lui reſſemblât; & rien ne lui reſſemblera. Je crois l'avoir perdue auſſi-bien que vous; & je la regrette auſſi tendrement.

DÉMOSTRATE.

Que vous m'êtes cher, Macate ! Au nom des Dieux, ne nous ſéparons jamais; nous pleurerons Sélène enſemble. Je vous adopterai pour mon fils. Que j'aurois été heureux de vous avoir pour gendre !

MACATE.

Monſieur, vous me frappez de la plus vive douleur. Quoi ! il étoit poſſible qu'il y eût ſur la terre une perſonne auſſi accomplie que Sélène, dont

j'ai vu la figure, & dont tout le monde atteste le caractère charmant ! Il étoit possible que je fusse uni à elle pour toujours ; & la mort me l'a enlevée !

DÉMOSTRATE.

Je vous conterai cent particularités de sa vie qui vous la feront bien regretter. Ce ne sont pas des choses bien considérables : que voudroit-on qu'il y eût dans la vie d'une fille de dix-sept ans ? hélas ! elle n'a pas vécu davantage : mais ce sont de petits traits bien marqués, où vous reconnoîtrez ce caractère dont on vous a parlé.

MACATE.

J'oubliois à vous faire une prière ; c'est de ne point parler de tout ceci.

DÉMOSTRATE.

Mais promettez-moi aussi que, si ma fille revient encore, vous m'avertirez : & ne pourriez-vous point aussi me la faire voir ?

MACATE.

Hélas ! quelle apparence que je la revoie !

DÉMOSTRATE.

Je ne le crois guères, non plus que vous; nous ne ferons que la regretter, mon cher Macate, & nous ne la verrons jamais.

SCÈNE III.

MACATE, PHORMION, SÉLÈNE.

MACATE.

Tu ne me dis rien, Phormion?

PHORMION.

Seigneur, que voulez-vous que je vous dise? Je vous dirois bien quelque chose de raisonnable; mais il ne seroit pas de votre goût: je vous dirois bien quelque chose de votre goût; mais il ne seroit pas raisonnable.

MACATE.

Et quel est le discours qui seroit de mon goût?

PHORMION.

C'est qu'il faut regretter sans cesse la perte d'une personne que vous n'avez

jamais vue; vous attacher bien fidellement aux charmes & aux perfections d'une ombre; vous bien garder d'être amoureux d'une femme vivante qui en feroit certainement indigne; vous remplir la tête d'un romanefque que vous n'oferez confier qu'à moi, & dont vous feriez honteux qu'on vous convainquît.

MACATE.

Et le raifonnable ?

PHORMION.

Il eft bien aifé à trouver; il n'eft pas alembiqué comme l'autre. C'eft de laiffer-là la morte, toute merveilleufe qu'elle étoit, puifqu'enfin elle eft morte; fauf cependant à être fâché, fi vous en avez bien envie, qu'une perfonne fort aimable que vous auriez pu époufer ne foit plus; c'eft de vous rabattre fur quelqu'autre qui aura le défaut de vivre, Mirtale par exemple.

MACATE.

Je ne puis difconvenir de ce que tu dis. Cependant il me refte toujours dans l'ame une impreffion que je ne comprends pas. L'idée de cette figure raviffante que j'ai vue m'occupe inceffamment: il eft vrai que ce n'étoit

qu'une ombre ; ce n'étoit pourtant pas une figure que la nature ne pût produire, puifque le portrait de Sélène eft parfaitement la même chofe : tout le bien qu'on dit de Sélène m'enflamme encore, ou du moins me donne de l'éloignement pout tout ce que je connois. Je conviens que mon cœur n'eft pas d'un affez haut prix pour ne devoir fe donner qu'à des mérites rares : mais que veux-tu que j'y faffe ? c'eft un malheur pour lui. Je fens qu'il ne peut fe donner qu'à ce qui fera en droit de le méprifer. Mais, écoutons : j'entends du bruit.

SÉLÈNE.

Macate !

MACATE.

C'eft la voix de l'ombre ; je la reconnois.

SÉLÈNE.

Macate ! n'êtes-vous pas feul ?

PHORMION.

Répondez qu'oui ; car, pour moi, je m'en irai volontiers.

MACATE.

Va-t-en donc. Je fuis feul.

SCÈNE IV.

MACATE, SÉLÈNE.

SÉLÈNE.

Vous me paroiſſez un peu troublé, Macate; je crois même que vous changez de viſage.

MACATE.

J'avoue que j'ai quelque émotion: on n'eſt point accoutumé au commerce des ombres.

SÉLÈNE.

Vous devez y être plus accoutumé que vous ne l'étiez la première fois que vous m'avez vue; & vous n'aviez aucune peur de moi, vous n'en étiez même d'abord que trop éloigné.

MACATE.

Je ne croyois pas alors que vous fuſſiez une ombre; mais je ſais préſentement que vous en êtes une: vous êtes Sélène, la fille de Démoſtrate.

SÉLÈNE.

Et comment le ſavez-vous?

MACATE.

J'ai vu le portrait de Sélène : c'eſt vous-même. Mais je puis vous aſſurer que le trouble que j'ai eu d'abord de voir une ombre, eſt diſſipé.

SÉLÈNE.

Cela ne me paroît pourtant pas trop. Macate, vous n'êtes point dans un état tranquille.

MACATE.

Non, je n'y ſuis pas; mais je n'y ſerois pas non plus, quand vous ſeriez vivante : peut-être y ſerois-je encore moins.

SELÈNE.

Comment donc ?

MACATE.

Vos traits, le ſon de votre voix, votre air, tout ce que je vois en vous me frappe d'une ſurpriſe, me jette dans une agitation que je ne puis vous exprimer. Si vous étiez vivante, j'aurois pour vous une paſſion qu'aucun autre n'auroit égalée; une tendreſſe ſi vive & ſi reſpectueuſe, une ſoumiſſion ſi entière & ſi conſtante, qu'une Déeſſe

n'en eût pas attendu davantage de son Amant.

SÉLÈNE.

Macate, la figure vous transporte trop; elle n'est pas digne de causer de si grands mouvemens dans une ame: & que garderiez-vous pour un mérite plus solide & plus essentiel?

MACATE.

Ah! si vous viviez, vous seriez Sélène; & Sélène étoit d'un caractère accompli.

SÉLÈNE.

Qui vous l'a dit?

MACATE.

Tout le monde.

SÉLÈNE.

Défiez-vous des louanges qu'on donne aux morts.

MACATE.

Non, non; j'entends dire de Sélène tout ce que j'avois imaginé à plaisir dans une personne que je voudrois aimer, tout ce que je ne croyois point qu'il fût possible de trouver ensemble dans une femme, tout ce qui me pa-

roiſſoit chimérique en perfection, & ce que je ſouhaitois pourtant.

SÉLÈNE.

Vous l'auriez donc aimée ?

MACATE.

J'en ferois mort d'amour : & préſentement je ſens que la vue de ſon ombre, ſon portrait, les récits qu'on m'a faits d'elle, fermeront mon cœur pour jamais à toute autre paſſion. Quelle cruauté de ma deſtinée, de ne m'avoir fait connoître l'unique objet que j'euſſe pu aimer que quand il n'eſt plus ; de ne me le montrer que quand il m'eſt enlevé !

SÉLÈNE.

Macate, avez-vous jamais entendu dire que quand les morts reviennent à la lumière, ils y ſéjournent long-temps ?

MACATE.

Eſt-ce que vous allez diſparoître ?

SÉLÈNE.

Ce n'eſt pas-là ce que je dis. Mais, encore une fois, arrive-t-il quelquefois que les morts ſéjournent long-temps ici-haut ? N'y font-ils pas toujours des apparitions aſſez courtes ?

MACATE.

Que fais-je ? je ne croyois feulement pas trop qu'ils y revinffent jamais.

SÉLÈNE.

Ne vous appercevez - vous point qu'il y a long-temps que je fuis avec vous ?

MACATE.

Il n'y a qu'un inftant.

SÉLÈNE.

Cet inftant feroit long pour une ombre. Mais ne vous appercevez - vous pas du moins que j'ai avec vous une converfation fuivie ; que mes difcours font tout à l'ordinaire ; qu'ils n'ont rien de bifarre ni qui fente l'autre monde : en un mot, Macate, ne voyez - vous pas que je ne fuis point une ombre ?

MACATE.

Vous êtes Sélène ?

SÉLÈNE.

Oui, je la fuis : approchez, Macate.

MACATE.

Ah ! je fens à mes tranfports que vous êtes Sélène. Je fuis dans un trou-

ble, dans un raviſſement... Je ne puis vous parler.

SÉLÈNE.

Laiſſez-moi parler, je vous prie. J'ai fait pour vous une action extraordinaire : mais...

MACATE.

Quoi ! cet unique objet que je pouvois aimer, je le trouve !

SÉLÈNE.

Laiſſez-moi parler, je vous prie. J'ai fait pour vous une action extraordinaire : je ſuis venue vous trouver ; mais ma ſituation ſingulière m'y obligeoit. Vous ſaurez...

MACATE.

Ah ! vous avez fait tout le bonheur de ma vie en vous montrant à moi. Que ne vous dois-je point pour cette ſeule faveur !

SÉLÈNE.

Je veux bien que vous n'y ſoyiez pas inſenſible ; mais je veux auſſi vous la juſtifier à vous-même.

MACATE.

Me la juſtifier ! vous juſtifier à moi

de ce que vous me comblez de joie, charmante Sélène !

SÉLÈNE.

Je ne veux pas que vous puissiez avoir le plus léger soupçon ...

MACATE.

Eh ! je vous adore ; je vous regarde comme une Divinité.

SÉLÈNE.

Encore une fois, écoutez-moi, je vous en supplie. Quand je vins ici avec ce voile sur le visage ...

MACATE.

Ah ! je suis coupable, je l'avoue ; j'eus des pensées folles & téméraires. Il est vrai que je ne vous connoissois pas : mais il n'importe, vous étiez Sélène ; je ne prétends pas m'excuser. Mais vous vous souvenez bien aussi de quel respect je fus frappé quand je vous vis : ne répara-t-il point un peu ma première insolence ?

SÉLÈNE.

N'entends-je pas que l'on frappe à votre porte ?

MACATE.

Oui ; j'en suis étonné. Phormion fait

bien que je ſuis enfermé, & que je ne veux pas qu'on m'interrompe. On frappe encore plus fort.

SÉLÈNE.

Adieu, Macate ; vous n'avez pas voulu me laiſſer parler : je parlerai une autre fois ; j'ai des choſes importantes à vous dire.

MACATE.

Vous ſortez ? vous me mettez au déſeſpoir : retirez-vous dans ce cabinet, où j'irai vous retrouver.

SÉLÈNE.

Non ; je ne veux pas riſquer qu'on me voye ici. Adieu.

MACATE.

Que diable ! Phormion eſt-il enragé de venir préſentement ? Il redouble de frapper : le maudit Eſclave ! voyons ce que c'eſt.

SCÈNE V.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

Etes-vous ſeul, Seigneur?

MACATE.

Oui; & je vais te rouer de coups. Que viens-tu faire ici? malheureux!

PHORMION.

Eſt-il bien sûr que vous ſoyiez ſeul?

MACATE.

Eh oui! que trop. Que diable veux-tu?

PHORMION.

Oronte veut vous parler.

MACATE.

Maudit Phormion! tu me fais tout ce vacarme-là pour me faire parler à Oronte? Que ne lui diſois-tu que je repoſois, & qu'il étoit abſolument défendu de me faire parler à perſonne?

PHORMION.

Il m'a menacé de me tuer.

MACATE.

Poltron ! va le faire entrer.

SCÈNE VI.

MACATE, ORONTE.

ORONTE.

Monsieur, faites, s'il vous plaît, retirer cet Esclave. Je ne ſuis pas homme à grands diſcours : je n'ai pu venir ici que de nuit, parce que je n'ai pas voulu qu'on me vît entrer chez vous, où je ne ſuis jamais venu. Vous êtes amoureux de Mirtale, ou vous le faites : il ne m'importe ; demain, au lever du ſoleil, vous me trouverez derrière le Temple de Junon.

MACATE.

Je m'y rendrai, quoique je ne ſonge nullement à Mirtale.

ORONTE.

Oh ! ce ſont-là des diſcours. Adieu ; juſqu'au revoir.

SCÈNE VII.

MACATE, PHORMION.

MACATE.

REVIENS, Phormion.

PHORMION.

Et bien ! qu'eſt-ce qu'Oronte avoit de ſi preſſé à vous dire ?

MACATE.

Je ſonge bien à Oronte. Phormion, tu vois l'homme du monde le plus tranſporté : Sélène n'eſt point morte.

PHORMION.

Voici bien autre choſe. Cette Sélène-là prend bien des formes.

MACATE.

Elle n'eſt point morte ; & j'aimerai, & j'aime avec toute la vivacité imaginable.

PHORMION.

Grand bien vous faſſe, Seigneur ; mais je n'entends point toute cette aventure-ci. Il y a au fond quelque

manège, quelque diablerie ſourde dont mon bon ſens ne s'accommode point.

MACATE.

Ton bon ſens n'eſt qu'une bête : tu n'es pas digne que je te parle de ce qui m'occupe.

SCÈNE VIII.

PHORMION.

Elle eſt morte, elle ne l'eſt plus ; je m'y perds. Il me ſemble que de tout ceci le cerveau de mon Maître eſt un peu endommagé : ces ſortes de commerces extrordinaires ne lui font pas de bien. Le plus fâcheux encore, c'eſt que mes amours prennent un fort mauvais train. Je veux aller voir Céphiſe pour me conſoler avec elle, & lui dire ce qu'il m'eſt permis de lui dire.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHORMION, CÉPHISE.

PHORMION.

Ma chère Céphiſe, je ſuis au déſeſpoir. Nous ne nous établirons point ici : ce diable d'homme ne veut abſolument point être amoureux de Mirtale ; j'y perds toute mon adreſſe, toutes mes inſinuations, & cependant je puis t'aſſurer qu'elles étoient délicates.

CÉPHISE.

Ma Maîtreſſe eſt pourtant aimable ; &, de plus, ce ſera aſſurément un bon parti. Je ne doute point que Démoſtrate ne l'adopte, Sélène étant morte.

PHORMION.

Sélène eſt morte ?

CÉPHISE.

Et d'où viens-tu ? vraiment oui, elle eſt morte.

PHORMION.

C'eſt une diſtraction qui m'a pris; mon pauvre eſprit eſt en écharpe.

CÉPHISE.

Remets-toi donc, & dis-moi ce qu'a ton Maître pour être ſi dégoûté?

PHORMION.

Je n'en ſais, ma foi, rien. Je croyois avoir plus d'autorité ſur lui, & que dès que je le pouſſerois du côté de Mirtale, il iroit beau train. Point du tout, il eſt furieuſement rétif.

CÉPHISE.

Mais encore, qu'eſt-ce qu'il a dans la tête?

PHORMION.

Mille fantaiſies que je ne lui connoiſſois point.

CÉPHISE.

Quelles ſont ces fantaiſies?

PHORMION.

Cela n'eſt pas aiſé à dire. Aujourd'hui je vois un petit bout d'une fantaiſie, demain un autre bout, un petit coin d'une autre. Quand je veux raſſembler tous ces morceaux épars, le

tout eſt ſi biſarre, que je ne ſais ce que c'eſt.

CÉPHISE.

Phormion, tu me trompes, ou tu es fou.

PHORMION.

C'eſt plutôt le dernier. Je crois que mon Maître eſt attaqué du mal que tu dis, & cela ſe gagne aiſément.

CÉPHISE.

Si tu ne finis ton maudit galimatias; ſi tu ne me dis quelque choſe d'intelligible...

PHORMION.

Tout-à-l'heure, je vais te parler clairement. Ne pouvons-nous pas faire notre petite affaire, indépendamment de Mirtale & de Macate? Qu'ils s'épouſent s'ils veulent; mais nous pouvons prendre notre parti. J'ai de grandes eſpérances que Macate me donnera la liberté après cela...

CÉPHISE.

Voilà un diſcours clair, mais fort inutile à préſent. Que vient faire ici ma Maîtreſſe?

SCÈNE II.

MIRTALE, CÉPHISE, PHORMION.

MIRTALE.

Céphise, j'apprends une nouvelle que je veux bien te dire devant Phormion. Un des gens d'Oronte m'eſt venu dire en ſecret que ſon Maître étant ſorti de chez lui ce matin ſeul, il eſt revenu bleſſé, mais non pas dangereuſement.

CÉPHISE.

Madame, vous verrez qu'il s'eſt battu avec Macate, comme il vous en avoit menacée tantôt.

PHORMION.

Juſtement; il vint hier au ſoir trouver mon Maître à heure indue, & il ne lui dit que quatre paroles. Et, Madame, ne vous a-t-on rien dit de Macate?

MIRTALE.

Non.

PHORMION.

Ah! je vais donc tâcher d'en apprendre quelque choſe.

SCÈNE III.

MIRTALE, CÉPHISE.

MIRTALE.

Céphise, Macate s'eſt battu pour moi.

CÉPHISE.

Ah! Madame, ne nous flattons point; cela ne ſignifie rien. Il s'eſt battu par engagement d'honneur, & non point par amour. Ce brutal d'Oronte l'a été quereller; il falloit bien qu'il répondît.

MIRTALE.

S'il étoit bleſſé, je ne laiſſerois pas d'en être fâchée.

CÉPHISE.

Et moi auſſi; mais ce feroit à cauſe de Phormion: car, pour lui, je ne m'en ſoucie guères. J'aime quaſi mieux Oronte que lui à l'heure qu'il eſt. Cet Oronte-là eſt bien amoureux; &, au bout du compte, voilà de quoi il s'agit.
Mais

Mais n'eſt-ce pas Macate que j'apperçois ? oui, c'eſt lui : n'ayez point de peur ; il ſe porte bien. Il a vu que nous le voyions, & n'oſe nous éviter.

SCÈNE IV.

MIRTALE, MACATE, CÉPHISE.

MIRTALE.

MONSIEUR, je ſuis bien fâchée qu'on vous ait donné la peine de vous battre pour moi, & de diſputer une choſe à laquelle vous ne prétendez point.

MACATE.

Madame, je n'étois pas aſſez vain pour y prétendre ; mais j'ai été aſſez heureux pour faire voir que je pouvois ſoutenir une prétention auſſi préſomptueuſe.



SCÈNE V.

MACATE.

QUE je ſuis importuné de tout ce qui n'eſt point Sélène ! Pourquoi me parle - t - on d'autre choſe que d'elle ? qu'avois-je affaire d'un combat où il n'étoit point queſtion d'elle ? & s'il m'en revient quelque gloire, que m'importe ? Sélène n'en étoit pas l'objet. Divine Sélène, je vous reverrai. Ah ! que je ne vous parlerai pas foiblement de mon amour comme j'ai fait. J'étois ſaiſi, troublé de vous voir vivante après vous avoir cru une ombre. Dans cette ſurpriſe, dans cette agitation, je me ſuis mal exprimé, & vous ne connoiſſez point encore ce que je ſens pour vous. Mais vous le connoîtrez ; je m'exprimerai, & j'aurai le plaiſir de vous convaincre qu'on n'a jamais aimé comme j'aime. Ah ! quand viendront ces heureux momens ? je me flatte qu'ils ne ſont pas éloignés ; je mériterois qu'ils duraſſent toujours.

SCÈNE VI.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

Enfin, Seigneur, je vous trouve : vous n'êtes point bleſſé ; j'en loue le Ciel de tout mon cœur. Voici un billet, qu'on dit qui eſt important, qu'un inconnu m'a donné pour vous.

MACATE.

Liſons. Ah ! Ciel ! je ſuis perdu.

PHORMION.

Comment ! que peut-il y avoir de ſi funeſte dans ce billet ?

MACATE.

Malheureux combat ! pourquoi l'ai-je accepté ? ou du moins, que n'y ai-je été tué !

PHORMION.

Il me ſemble qu'il en auroit été plus malheureux.

MACATE.

Non, je n'éprouverois pas l'inſup-

portable douleur où je suis plongé. Tiens, Phormion, lis toi-même ce cruel billet.

PHORMION.

Vous vous êtes battu pour Mirtale. Voilà tout. Et bien ! qu'y a-t-il-là ?

MACATE.

Ne vois-tu pas bien que c'est Sélène ?...

PHORMION.

Ah ! Sélène ! est-elle morte ou vivante ?

MACATE.

Que diable ! je t'ai dit qu'elle étoit vivante.

PHORMION.

Vous ne m'avez pas trop bien mis au fait ; & puis elle pourroit être redevenue morte, car elle change bien souvent.

MACATE.

Sais-tu bien que je n'aime pas cette mauvaise bouffonnerie-là ?

PHORMION.

Pardon, Seigneur ; je vous parlois

pourtant assez sérieusement : mais j'y aurai encore plus d'attention.

MACATE.

Sélène est donc jalouse ! ...

PHORMION, *à part.*

Elle est vivante : voilà un bon signe de vie.

MACATE.

Que dis-tu ?

PHORMION.

Rien.

MACATE.

Sélène est jalouse de ce que je me suis battu pour Mirtale.

PHORMION.

Il sera bien aisé de lui faire entendre raison. Vous vous êtes battu avec Oronte, mais non pas pour Mirtale.

MACATE.

Oui, mais je ne reverrai point Sélène. Comment me justifier ?

PHORMION.

Pourquoi ne la reverrez-vous point ?

MACATE.

Ne vois tu pas qu'elle me représente

mon crime en quatre mots, & qu'elle m'en laisse à tirer les conséquences? Je ne les tire que trop bien : grands Dieux ! elle me croit touché d'une autre; & elle rompt pour jamais avec moi. Elle ne reviendra point.

PHORMION.

J'entends présentement. Elle revint hier au soir; elle devoit revenir, elle ne reviendra point. Mais moi, je ne suis pas de cet avis-là : je tiens que puisqu'elle est revenue, elle reviendra encore.

MACATE.

Ah ! que je serois heureux, si tu disois vrai ! Mais non il n'y a pas moyen de s'en flatter. Pourquoi m'auroit-elle écrit ce billet ? elle seroit venue me faire elle-même ses reproches : elle ne m'écrit que pour m'apprendre le sujet qui l'empêche de revenir jamais.

PHORMION.

Et bien, si elle ne revient pas, vous irez la trouver; car, puisqu'elle est vivante, ce n'est plus comme une ombre, qui ne se laisse voir que quand il lui plaît.

ORONTE.

Et où la trouver ? je ſuis sûr qu'elle eſt bien cachée.

PHORMION.

Oh ! c'eſt une grande avance, une grande commodité pour trouver quelqu'un, que ce quelqu'un-là ſoit vivant. Mais attendez; il me vient une penſée: êtes-vous bien sûr que ce ſoit-là de l'écriture de Sélène ?

MACATE.

Tu peux bien croire que je n'en ai jamais vu : mais de qui ſeroit-ce ?

PHORMION.

Je n'en ſais rien : c'eſt peut-être quelque femme d'Hypate à qui vous aviez donné des eſpérances. Vous êtes ſi coquet ! examinez un peu votre conſcience, ſuppoſé qu'elle ne ſoit pas trop endurcie.

MACATE.

Je ne crois pas en avoir aſſez dit à perſonne pour fonder ce billet : cependant, on ne ſait ce qui peut arriver, ta réflexion eſt bonne ; je ſerois trop heureux que ce billet ne fût point de Sélène. Sachons de Démoſtrate ce qui en eſt. Il vient heureuſement.

SCÈNE VII.

DÉMOSTRATE, MACATE, PHORMION.

DÉMOSTRATE.

Je viens, Monſieur, ſur la nouvelle qui ſe répand de votre combat...

MACATE.

Je vous ſuis bien obligé, Monſieur: mais il s'agit préſentement d'une choſe plus importante. Eſt-ce-là le caractère de Sélène?

DÉMOSTRATE.

Oui, ce l'eſt, ſans doute; il eſt bien reconnoiſſable.

MACATE.

Ah! je perds toute eſpérance.

DÉMOSTRATE.

Je friſſonne à la vue de ce billet: & d'où vient-il? il n'a rapport qu'à votre combat: & comment Sélène peut-elle l'avoir écrit? Elle vous a paru, cela ſe peut; mais je n'ai jamais oui dire que les morts écriviſſent.

MACATE.

MACATE.

Je ne puis vous en dire davantage : je ſuis encore plus agité que vous. Seulement, Monſieur, je vous demande un ſecret inviolable ſur ce billet. Je puis vous aſſurer que vos intérêts & les miens ſont les mêmes : laiſſez-moi faire; repoſez-vous ſur moi, j'aurai recours à vous, s'il le faut : mais enfin, je vous rendrai bon compte de tout, quand il en ſera temps.

DÉMOSTRATE.

Que veut dire tout ce diſcours ? il ſembleroit, à vous entendre, que ma fille pourroit être vivante ; car, ſans cela, qu'y auroit-il à faire ? Et de plus, ce billet... Ah ! s'il étoit poſſible... Mais quelle vaine eſpérance ! Mon cher Macate, je ſens qu'il y a quelque choſe que vous me cachez. Par tout ce que vous avez de plus cher, ne me déguiſez rien.

MACATE.

Ah ! par quel nom me conjurez-vous ? Mais gardez un profond ſilence, & laiſſez-moi dans le mien. Fiez-vous à moi ; j'ai pour vous tous les ſentimens d'un fils pour un père : vous ne ſavez

pas vous-même à quel point ils ſont fortement imprimés dans mon cœur. Vos intérêts ne peuvent être en de meilleures mains que les miennes. Je vous demande un jour ou deux pour vous parler. Adieu.

DÉMOSTRATE.

Arrête un moment, Phormion.

PHORMION.

Non, Seigneur : je vous en demande pardon; il n'eſt pas poſſible.

DÉMOSTRATE.

Hélas ! dans quel trouble ils me laiſſent !



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MACATE, SÉLÈNE.

SÉLÈNE.

Me voici revenue, après avoir cru que je n'en ferois rien.

MACATE.

Et pourquoi preniez-vous cette cruelle résolution ?

SÉLÈNE.

Mon billet vous l'a dit. Ce combat, dont j'entendis parler dans le fond de mon tombeau, ou de ma retraite, m'apprit que vous aimiez Mirtale.

MACATE.

Non, je ne l'aimois point.

SÉLÈNE.

Et vous vous battez pour elle ?

MACATE.

Pouvois-je refuser Oronte, qui s'étoit mis une fantaisie dans la tête ?

SÉLÈNE.

Vous y aviez donné occasion ?

MACATE.

Nulle occasion véritable. Il est vrai que je disois quelques légères galanteries à Mirtale ; je lui parlois comme les hommes ont accoutumé de parler à toutes les femmes un peu jolies. Peut-être, pour vous dire tout, avois-je l'agrément de la nouveauté pour Mirtale. Oronte, qui est emporté, en a pris de l'ombrage, & m'a querellé. Voilà l'histoire au vrai.

SÉLÈNE.

Vous êtes coquet naturellement.

MACATE.

Je l'étois, je l'avoue, & je l'étois faute d'être amoureux. Je parlois d'amour à toutes les femmes, parce que je n'en sentois pour aucune. Cent fois je me suis plaint à Phormion de n'être point amoureux ; il vous l'attestera. Ah ! que je savois bien qu'il me manquoit un véritable sentiment, & que

vous me l'aviez bien fait connoître! Que j'expie bien présentement mes frivoles coquetteries! Je ne prétends pourtant pas vous les justifier; je suis coupable de les avoir eues, puisque j'étois destiné à vous adorer. Je ne devois jamais prononcer pour nulle autre le mot d'amour.

SÉLÈNE.

Macate, je ne suis point dans une situation à vous éprouver aussi longtemps que je le voudrois, & que mon caractère naturel m'y porteroit. Je ne crois pas aisément être aimée.

MACATE.

Et qui le croira donc?

SÉLÈNE.

Quand je le croirois, je craindrois encore de ne l'être pas toujours.

MACATE.

Que pourroit-on aimer après vous avoir vue?

SÉLÈNE.

Vous me parlez avec trop de passion : ce n'est pas que je n'en sois bien-aise en un sens; mais d'un autre côté, tant de passion me fait un peu de peur.

MACATE.

Ah ! quelle injuſtice ! Quoi ! parce que je vous adore , parce que mon cœur ...

SÉLÈNE.

Il nous faut pour quelques momens un peu de tranquillité. Réprimez l'ardeur de vos ſentimens ; n'en ſuivez point la première impétuoſité , & répondez-moi en ne conſultant que votre raiſon. Vous me voyez , & vous avez beaucoup entendu parler de moi. Vous m'avez dit qu'on donne de grandes louanges à mon caractère : rabattez-en quelque choſe. Mon père m'aime paſſionnément ; les autres n'ont pas d'intérêt à le contredire : mais voyez en vous-même ſi le total à-peu-près de ce qu'on vous a dit vous plairoit aſſez pour vous engager conſtamment à moi.

MACATE.

Vous me déſeſpérez par une ſemblable queſtion. Eſt-il poſſible ? ...

SÉLÈNE.

Ne voilà - t - il pas que vous vous tranſportez ?

MACATE.

Je vous dirai donc, le plus froidement que je pourrai, qu'ayant vu votre figure, vous croyant une ombre, & entendant vanter de toutes parts vos rares qualités, j'avois pris de la passion pour vous, qui n'étiez plus, & que la seule idée que j'avois de vous me gâtoit tout, & m'auroit empêché d'aimer jamais rien : Phormion vous le dira; il prenoit même la liberté de m'en faire des plaisanteries. Que sera-ce donc, grands Dieux ! quand vous êtes vivante? que sera-ce, quand je vois la réalité de ce qui n'étoit qu'une idée? que sera-ce, quand je verrai chaque jour la réalité l'emporter sur cette idée même?

SÉLÈNE.

Macate, vous avez bien de la peine à vous posséder : mais répondez-moi encore. Si une personne que vous aimeriez sincèrement s'étoit confiée à vous, auriez-vous l'ame assez généreuse pour regarder comme un grand crime de lui manquer jamais? vous en feriez-vous à vous-même des reproches qui vous

tourmentassent ? auriez-vous beaucoup de peine à soutenir les siens ?

MACATE.

Non, je ne les mériterois pas. Je puis vous assurer que je refuserois une confiance à laquelle je ne me sentirois pas disposé à bien répondre.

SÉLÈNE.

Il faut donc enfin que mon secret m'échappe ; je n'ai plus de précautions à prendre, & les circonstances où je suis me pressent. Je vous aime, Macate.

MACATE.

Ah ! quelle félicité est la mienne ! Quel mortel ! ...

SÉLÈNE.

Ne croyez pas que mes sentimens pour vous soient nés depuis que je vous vois ici. Je vous vis aux jeux Olympiques : votre vue, votre gloire, votre réputation, car je m'informai fort de vous, tout me frappa.

MACATE.

Heureuse victoire Olympique, & mille fois plus heureuse que je n'eusse cru !

SÉLÈNE.

J'en remportai votre image dans mon cœur, & la penſée qu'il n'y avoit que vous avec qui j'euſſe pu être heureuſe. Inutile & cruelle penſée ! Mon père, qui ne vous connoiſſoit point, n'avoit garde de ſonger à vous ; & vous jugez bien qu'il ne me convenoit pas de l'y faire ſonger. Je tombai dans une mélancolie profonde.

MACATE.

Vous avez ſouffert pour moi, divine Sélène !

SÉLÈNE.

Je ne vous le reproche pas.

MACATE.

Mais moi, je me le reproche. Suis-je digne de vivre après cela ?

SÉLÈNE.

Glaucias prit une violente paſſion pour moi : mon père, que j'aime tendrement, avoit envie que je l'épouſaſſe, ſans vouloir pourtant m'y forcer. Combattue entre le deſir dobéir à mon père & ce que j'avois dans le cœur, ma mélancolie devint une maladie qui augmenta toujours; enfin, un jour on

me crut morte, & on me porta au tombeau.

MACATE.

Je frémis du péril que j'ai couru. Sélène feroit morte, & j'en aurois été la caufe ! Je n'euffe jamais vu Sélène ! que j'euffe été malheureux & coupable en même temps ! que n'euffé-je pas mérité de la colère des Dieux !

SÉLÈNE.

Macate, vous ne fongez qu'à ce qui vous intéreffe. Mais mon père eft dans l'affliction; il faut l'en tirer. J'ai voulu vous voir, & vous voir affez pour m'affurer de vous avant qu'il fût que je fuis vivante. J'ai craint que fa joie, qu'il n'eût pu contenir, ne renverfât mes deffeins : il faut que toute la Ville, & fur-tout Glaucias, me croye toujours morte. Allez chercher Démoftrate, & l'amenez ici. Ne lui dites point qu'il m'y trouvera.

MACATE.

Je ne vous ai pas encore dit mille & mille chofes dont je fuis plein : je ne vous ai pas dit...

SÉLÈNE.

Allez, & revenez le plutôt qu'il fe pourra.

SCÈNE II.

SÉLÈNE.

Que je ſens mon cœur poſſédé d'une douce joie ! Tout m'aſſure de l'amour de Macate ; ma défiance naturelle n'y trouve rien à ſoupçonner, ma tendreſſe rien à ſouhaiter, &, pour comble de bonheur, Macate ſait ce que je ſens pour lui, il ſait tout ce qu'il m'a coûté. Ah ! c'eſt de ce moment que je recommence véritablement à vivre, & que je ſors du tombeau. Qu'ai-je fait juſqu'ici ? j'ai langui dans une vie malheureuſe, & dont je voyois la fin ſans regret. Il s'ouvre pour moi une nouvelle carrière heureuſe & charmante. Non, grands Dieux ! vous ne m'avez pas rappellée à la vie pour ne pas ſoutenir ce bienfait par d'autres ; vous n'avez pas ménagé des circonſtances ſi ſingulières ; vous n'avez pas fait venir ici Macate pour ne me pas préparer une deſtinée favorable. Je ſens trop que nous ſommes faits l'un pour l'autre ; je ſens que je ſuis aimée, & que j'aime pour toujours.

SCÈNE DERNIÈRE.

DÉMOSTRATE, MACATE, SÉLÈNE.

MACATE.

Je n'ai rien à vous dire, Monſieur : voyez.

SÉLÈNE.

Ah ! mon père.

DÉMOSTRATE.

Je demeure immobile d'étonnement ! ma fille entre mes bras ! Quoi ! ma fille ! c'eſt toi ?

SÉLÈNE.

Oui, mon père ; c'eſt Sélène vivante ; c'eſt votre Sélène.

DÉMOSTRATE.

Ma fille, que je t'embraſſe encore : & par quel bonheur es-tu vivante ?

SÉLÈNE.

Mon père, la Grande-Prêtreſſe de Cérès vous en racontera l'hiſtoire. Je ſuis preſſée de vous dire qu'ayant vu Macate aux jeux Olympiques, où il me

plut, ſa réputation fortifia l'impreſſion que ſa victoire avoit faite ſur mon cœur; que quand il vint à Hypate, peu de jours après ma fauſſe mort, & que je ſus par la Prêtreſſe qu'il logeoit chez vous, j'en fus émue; que je n'oſois me découvrir à cauſe de Glaucias, & que je ne ſavois quel parti prendre; que je penſai que ſi Macate pouvoit m'aimer, je fuirois avec lui des lieux de la domination de Glaucias, après en avoir pris votre aveu; que je ne voulus point me découvrir d'abord à vous, de peur que votre joie ne trahît le ſecret néceſſaire; que je ſuis venue ici par une route que je vais vous montrer; que j'ai ſondé le cœur de Macate, que j'en ſuis ſatiſfaite; qu'enfin il ne me manque plus que votre aveu.

DÉMOSTRATE.

Et que devenez-vous, ma chère fille?

MACATE.

Je m'unis à elle pour toute ma vie; & je conçois qu'il faut fuir enſemble. Nous aurons dans Sicione un aſyle sûr contre les fureurs de Glaucias.

DÉMOSTRATE.

Je te perdrois encore une fois, Sélène?

SÉLÈNE.

Je ne me ſépare pas d'un père tel que vous ſans une douleur infinie; mais il le faut. Profitons de ma fauſſe mort; je me déroberai aiſément avec Macate.

DÉMOSTRATE.

Venez donc, mes enfans: donnez-vous la main en ma préſence. Je ſerai le Prêtre; vous n'en trouveriez jamais un qui s'intéreſsât autant à votre union. J'en pleure de joie & de douleur. Soyez heureux autant que je le deſire: mais je ne vous verrai plus.

SÉLÈNE.

Mon père, vous troublez mon bonheur.

MACATE.

Nous vous reverrons, mon pere; car il m'eſt permis auſſi de vous donner ce nom. Les temps changeront.

DÉMOSTRATE.

Allons, mes enfans, allons tout préparer pour votre fuite; il n'eſt pas le temps de vous attendrir ſur moi.



RÉFLEXIONS
SUR LA COMÉDIE
DE MACATE.

Le fond de cette Pièce est si singulier & si bizarre, qu'il n'appartient presque pas au bon sens d'en juger: si elle valoit quelque chose, ce seroit tout au plus une extravagance heureuse. Quoique je demande grace sur le tout, j'en ai encore besoin sur deux points en particulier, que l'extravagance générale peut ne pas justifier suffisamment.

Le duel de Macate & d'Oronte a l'air bien François, & bien peu Grec. Je dirois bien, si je voulois, que, quoique les duels ne fussent pas si communs chez les Grecs, & réduits à une forme si régulière qu'ils l'ont été chez nous, il n'est guères possible qu'il ne s'en soit fait quelques-uns chez eux tout naturellement, & sans aucune mode préétablie. Il se fait souvent des apologies plus foibles que celle-ci.

Il n'est point dit dans toute la Pièce comment, par quel chemin Sélène pénétroit de

ſa retraite juſques dans la chambre de Macate. C'eſt pourtant-là le fondement de tout l'édifice ; & il méritoit bien qu'on prît la peine de le poſer. Mais il eſt vrai qu'il eût fallu entrer dans un détail qui n'eût pu être ſuffiſant ſans être fort long & ennuyeux. D'ailleurs, ce détail n'eût pu abſolument être que dans la dernière Scène, & y être tout entier. Or, il auroit été-là encore plus inſupportable que jamais : auſſi ne m'a-t-il point paru dans les lectures de cette Pièce, que ce défaut, quoique très-réel, ſe ſoit preſque fait ſentir à perſonne. On s'imagine aiſément en gros ce que ç'eût été que ces faits ſupprimés : on n'auroit eu aucun plaiſir à les entendre ; & on ſait en quelque ſorte bon gré à l'Auteur de les avoir paſſés ſous ſilence.



LE TYRAN,

LE TYRAN,

COMÉDIE.

1724.

NOMS DES PERSONNAGES.

ARGALÉON, Tyran de Messène.

TÉLÉSILLE, Fille d'Argaléon.

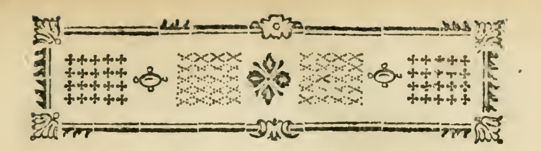
DARÉS, Confident & Ministre d'Argaléon.

HERMOCRATE, Citoyen de Corinthe.

LISIPPE, Bourgeois de Messène.

ÉRINNE, Bourgeoise de Messène.

La Scène est à Messène, dans le Palais d'Argaléon.



LE TYRAN, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISIPPE, ÉRINNE.

LISIPPE.

Me ſuivras-tu toujours, & viendras-tu ſur mes talons juſques dans ce Palais ?

ÉRINNE.

C'eſt juſtement ce qui fait ma peur, que de te voir prendre le chemin de ce maudit Palais, & y entrer, ce qui eſt bien pis.

LISIPPE.

Tais-toi, malheureuſe : regarde bien

ces murs ; ils ont plus d'oreilles que nous n'en avons à nous deux, & que dix autres encore avec nous.

ÉRINNE.

Je me moque de leurs oreilles ; je n'ai rien dit.

LISIPPE.

Tu as dit une parole que je me garderai bien de répéter, & qui te feroit mettre dans un cul de basse-fosse.

ÉRINNE.

Eh bien ! que viens-tu donc faire ici, puisqu'il y a tant de péril ?

LISIPPE.

J'y viens faire ma fortune.

ÉRINNE.

Ah ! traître, tu m'abandonnes donc ? Quoi ! après tant de sermens que tu m'as faits, après trois ans . . .

LISIPPE.

Non, non ; ne t'emporte point. Je viens ici faire ma fortune & la tienne. Tu sais bien que je t'aime, je veux t'épouser : mais nous n'avons rien, ni toi ni moi ; ou du moins si peu de chose, que ce n'est pas la peine d'en

parler. Nous ſommes du plus petit peuple de Meſsène, n'eſt-il pas vrai ? Mais approche pour m'écouter, je ne puis te dire cela qu'à l'oreille. N'eſt-il pas vrai que ſi je pouvois avoir une ſomme, comme de 500,000 francs, par exemple, cela nous viendroit bien à-propos pour nous mettre dans notre petit ménage ?

ÉRINNE.

Rapproche-toi de moi, que je te parle avec la même circonſpection. Mon pauvre Liſippe tu as entiérement perdu l'eſprit.

LISIPPE.

Non, ma chère Érinne, je ne l'ai point perdu ; tu ſais que nos Citoyens m'en trouvent aſſez, & ſans vanité je brille un peu par-là. Toi-même tu m'as dit cent fois que je te plaiſois tant par mon eſprit, quoique ce ne fût pas pourtant uniquemement par l'eſprit, à ce qu'il m'a ſemblé.

ÉRINNE.

Il eſt vrai ; mais on dit que nos Savans tiennent que les plus grands eſprits ſont les plus voiſins de la folie ;

je crois que tu es devenu fou pour faire le grand eſprit. 500,000 francs ! & où les prendras-tu ?

LISIPPE.

Je les prendrai ici.

ÉRINNE.

Ah ! je t'entends bien, ſcélérat ; tu prends pour prétexte de différer notre mariage, que tu veux t'enrichir à la Cour d'Argaléon ; mais Argaléon qui eſt vieux . . . .

LISIPPE.

Parle bas.

ÉRINNE.

Eſt-ce que le Tyran cache ſon âge ; & nous défend de le ſavoir ?

LISIPPE.

Parle encore plus bas, ou plutôt va-t-en, je te prie ; tu me fais mourir de frayeur.

ÉRINNE.

Je ne m'en irai point, & je t'arracherai les yeux ; je vois bien que tu as quelque mauvais deſſein. Quand même Argaléon, qui eſt vieux, car il l'eſt, duſſes-tu enrager & lui auſſi,

te prendroit à ſon ſervice, tu n'aurois jamais le loiſir de paſſer chez lui le grade de Palefrenier, & ce ſeroit-là une belle fortune que tu aurois faite!

LISIPPE.

Je ne ſerai point ſon Palefrenier; je n'entrerai point à ſon ſervice, & j'aurai les 500,000 francs.

ÉRINNE.

Je ſais ce que c'eſt : tu viens lui révéler quelque conjuration que tu as découverte; car il en pleut contre cet honnête homme-là, tu vois que je parle prudemment.

LISIPPE.

Ne laiſſe pas de parler bas avec ta prudence; il ne s'accommoderoit pas de tes louanges.

ÉRINNE.

Tu vas donc faire périr de pauvres Citoyens, qui n'auront eu que le tort de vouloir ſe défaire d'un diable, d'un enragé, à qui je voudrois que les trois Euménides euſſent tordu le col! M'entends-tu bien? je t'ai peut-être parlé trop bas.

LISIPPE.

Je ne ferai périr perſonne, je ne révélerai point de conjuration, & j'aurai 500,000 francs.

ÉRINNE.

Encore une fois, où les prendras-tu? Tu me fais enrager.

LISIPPE.

Argaléon me les comptera aujourd'hui de ſa main blanche, ſur le bout d'une table.

ÉRINNE.

Lui! quand tu lui aurois ſauvé la vie, il ne te les donneroit pas. Il eſt avare comme un chien; & ce n'eſt pas qu'il n'ait de l'argent, puiſqu'il a tout le nôtre. On dit même que ſes eſpions, dont il a une très-nombreuſe brigade, ſe plaignent de n'être pas payés.

LISIPPE.

Mon Dieu, Érinne, il n'y a que façon de prendre les gens: mais voilà bien des diſcours inutiles; il m'eſt impoſſible de te dire de quoi il s'agit, & tu me tuerois que je ne te le dirois pas. Mets-toi bien ſeulement deux choſes dans la tête: la première, que j'aurai aujourd'hui

aujourd'hui 500,000 francs ; la seconde, que je t'épouſerai demain. La preuve de la première propoſition, c'eſt que je ne ſuis pas une bête ; la preuve de la ſeconde, c'eſt que je t'aime. Cela dit, va-t-en, je t'en conjure.

ÉRINNE.

Je ne ſais ce que tu m'as fait. J'ai une chienne de foibleſſe pour toi dont je ne ſuis pas la maîtreſſe. Ecoute, mon cher Liſippe ; au moins tu ne me trompes pas ?

LISIPPE.

Non, ma chère Érinne ; non, par tous les Dieux de l'Olympe.

ÉRINNE.

Il y a encore, pour te dire vrai, une choſe qui me raſſure bien autant qu'eux ; c'eſt que je te connois pour un peu poltron, ou prudent, comme tu voudras, & je crois volontiers que tu ne viendrois pas te fourrer ici, ſi tu ne ſavois bien par où en ſortir.

LISIPPE.

Ce n'étoit pas la peine de différer ton départ pour me régaler de cet

éloge : mais n'importe ; va-t'en ; auſſi bien voilà juſtement Darés qui vient, & c'eſt lui à qui je veux parler.

SCÈNE II.

LISIPPE, DARÉS.

LISIPPE.

Seigneur Darés, ſouffrez que je vous arrête un moment. Je ne ſais ſi j'ai encore l'honneur d'être connu de vous. Je m'appelle Liſippe ; & quoique je ne ſois qu'un petit compagnon, je ſuis de la même Tribu que vous.

DARÉS.

Finiſſez, je vous en prie, car je ſuis extrêmement preſſé.

LISIPPE.

J'ai tant joué avec vous dans notre enfance, mais toujours avec reſpect. Vous vous en attiriez déjà de ma part : vous étiez ſi joli, tant d'eſprit, de petites façons ſi agréables ; & moi, il ſembloit que je préviſſe votre élévation future.

DARÉS.

J'ai bien quelque idée de ce que vous me dites-là.

LISIPPE.

Vous ne ſauriez manquer de l'avoir: mais pour ne vous point faire perdre votre temps, qui eſt précieux & utile à l'Etat, dans le poſte où vous êtes auprès d'Argaléon notre Maître, je vous dirai que j'ai une petite affaire.....

DARÉS.

Nous en parlerons quand vous voudrez; ma porte vous ſera ouverte à toutes les heures du jour; je ſerai ravi de vous voir: mais à préſent....

LISIPPE.

Je vous arrêterois bien ſi je voulois: Je n'aurois qu'à vous dire, vous qui êtes le plus officieux de tous les hommes, qu'il s'agit de me rendre un ſervice, & je ſuis ſûr que vous m'écouteriez tant qu'il me plairoit. Mais je vous avoue franchement que ce n'eſt point cela; ou du moins, ſi c'eſt cela, ce l'eſt ſi peu que rien. C'eſt une affaire où Argaléon a un très-grand intérêt, & par

conſequent vous auſſi, qui jouiſſez de toute ſa faveur.

DARÉS.

Et bien, qu'eſt-ce donc ? Tâchons de finir.

LISIPPE.

C'eſt une choſe qu'il faut que je diſe à Argaléon ; je ſuis bien perſuadé qu'il vous la redira dans le moment : mais il eſt néceſſaire qu'il la ſache le premier.

DARÉS.

C'eſt la découverte de quelque conjuration dont vous voulez avoir le mérite. Il eſt juſte que vous l'ayiez : mais vous ne l'en aurez pas moins, quand ce ſera moi qui porterai la choſe au Prince. Je vous réponds que je vous ferai bien valoir. Il m'a déjà paſſé pluſieurs affaires de cette nature par les mains, & trop ; de par tous les Dieux, on s'eſt toujours adreſſé à moi, & on ne s'en eſt pas mal trouvé.

LISIPPE.

Ce que j'ai à dire au Prince vaut mieux pour lui que la découverte de dix conjurations. Vous avez bien de

l'esprit, Seigneur Darés, & vous ne sauriez pourtant le deviner; mais j'avoue aussi que ce n'est pas votre faute.

DARÉS.

Si je ne puis le deviner, vous pouvez me le dire.

LISIPPE.

Oh! si je le pouvois, je sais trop le respect que je vous dois, je vous le dirois dans le moment. C'est une chose d'une certaine nature particulière, à devoir passer immédiatement de ma bouche dans l'oreille du Prince, après quoi il en fera ce qu'il voudra. Mais je puis vous assurer qu'il en sera très-content, & que vous le verrez dans la plus grande satisfaction, dans la plus grande joie où il ait été de sa vie. Et ce ne sera pas une satisfaction, une joie de quelques momens; ce sera un état durable d'un homme bien à son aise de toutes les façons.

DARÉS.

Hélas! il mériteroit bien d'y être. Il est si aimable, quand on le connoît bien comme je fais! Mais le pauvre Prince a bien des traverses à essuyer de

la part de ces enragés de Messeniens, qui ne veulent point s'accoutumer à lui être fidèles, & qui ont toujours dans la tête la chimère de leur liberté. On ne peut pas venir à bout de les mettre à la raison ; &, sans cela, que pouvez-vous faire pour rendre le Prince heureux ? Vous ne le delivrerez pas de ses inquiétudes perpétuelles, qui ne sont que trop justes.

LISIPPE.

Je ferai ce que je ferai. Si je ne fais rien, il n'y aura rien de perdu que deux ou trois paroles que j'aurai dites à Argaléon. Mais je suis sûr qu'elles ne le feront pas, & même pour vous ouvrir entièrement mon cœur, qu'elles seront bien récompensées. En ce cas-là, je saurai bien à qui j'aurai eu l'obligation d'avoir pu parler au Prince.

DARÉS.

Oh ! quand deux honnêtes gens traitent l'un avec l'autre, ils n'ont pas d'inquiétude.

LISIPPE.

Il y a honnêtes gens & honnêtes gens. Ceux qui le sont parfaitement,

qui ſont dans la grande délicateſſe d'honneur, ſont des billets, & moi j'en ferai un.

DARÉS.

Il eſt vrai que cela ne gâte rien. Allez m'attendre chez moi ; je vous ferai parler tantôt au Prince. A propos, vous ſavez bien qu'avant qu'on vous laiſſe parler à lui, on vous fouillera. C'eſt un reſpect qu'il veut qu'on lui rende : il ne ſuffit pas de n'avoir point de poignard ſur ſoi ; il eſt plus reſpectueux de n'avoir ni couteaux, ni ciſeaux.

LISIPPE.

Je vuiderai volontiers toutes mes poches.

DARÉS.

Il ne faut pas non plus préſenter au Prince de mémoire à lire ; il peut y avoir ſur des papiers de certaines odeurs, il ne les aime point.

LISIPPE.

Je renonce à tous papiers ; quatre mots, & rien de plus.

DARÉS.

Allez donc, nous nous reverrons bientôt.

SCÈNE III.

DARÈS.

Si j'avois quelque choſe à craindre auprès d'Argaléon, certainement je ne lui ferois pas parler ce drôle-là ; je ſoupçonnerois que ce grand myſtère qu'il me fait, feroit quelque choſe qu'il voudroit dire contre moi. Mais, graces aux Dieux, je ſuis bien net. J'ai toujours été ſi abſolument dévoué à Argaléon, depuis qu'il a la domination de Meſsène ; non-ſeulement toutes mes actions, mais mes moindres paroles ont été ſi meſurées, qu'il n'y a pas moyen d'y mordre. Mais voici Hermocrate ; que me veut-il? Tout le monde a affaire à moi.



SCÈNE IV.

HERMOCRATE, DARÉS.

HERMOCRATE.

DARÉS, j'attendois, pour venir vous parler, que vous euſſiez congédié cet homme qui étoit avec vous. Vous lui avez donné une aſſez longue audience: j'eſpère que vous voudrez bien auſſi m'en accorder une ; &, pour venir promptement au fait , dites - moi avec franchiſe , je vous prie , s'il vous eſt permis de me parler ſur les vues qu'Argaléon peut avoir pour marier la Princeſſe ſa fille ?

DARÉS.

Seigneur , je vous répondrai en un mot , qui ſera la pure vérité. Argaléon ne penſe point à marier Téléſille , il a bien d'autres ſoins. Ces maudits Meſſeniens , qui ne ſongent qu'à conjurer contre lui , le tiennent dans des inquiétudes continuelles , & il ne ſonge qu'à ſe précautionner contr'eux. D'ailleurs , ils ſont tous ſi prévenus par la haine

qu'ils lui portent, que quoique Téléſille ſoit la plus charmante perſonne du monde, ils ſont aveugles ſur ſon extrême beauté, & il n'y en a pas un ſeul juſqu'à préſent qui ſe ſoit aviſé de s'attacher à elle. Du reſte, je ne doute pas qu'Argaléon ne la mariât volontiers.

HERMOCRATE.

Tout va donc le mieux du monde? Je ne ſuis point Meſſenien, je ſuis de Corynthe; & je ne ſuis venu ici que pour recueillir une ſucceſſion très-conſidérable. Je n'ai point vu Téléſille avec des yeux de Meſſenien; j'ai ſenti tout ſon mérite, & je vous prie de diſpoſer Argaléon à me la donner.

DARÈS.

Seigneur, je ſerai ravi de vous y ſervir. Ah! que vous faites bien de vous attacher à Argaléon! Laiſſez dire les Meſſeniens, c'eſt un grand homme que cet homme-là. Si ce n'étoient les canailles à qui il a affaire, ſon mérite paroîtroit bien davantage.

HERMOCRATE.

Je le crois.

DARÉS.

Malheureusement il a quelques années, & s'il venoit à manquer : comme il n'a point d'autres enfans que Téléfille, vous vous trouveriez maître d'un joli Etat, & avec le caractere ferme & vigoureux dont je vois que vous êtes, vous feriez chanter Messieurs les Messeniens. Cela me fait songer à vous dire qu'apparemment vous ne demanderez pas d'autre dot que l'espérance....

HERMOCRATE.

Je n'ai que faire de dot; je suis assez riche, & je l'étois déjà assez sans cette nouvelle succession qui m'est venue.

DARÉS.

Tant mieux, Seigneur; cela ne laissera pas de faciliter l'affaire. Argaléon pourroit bien marier noblement sa fille: mais, entre nous, il a besoin de son argent à tant de choses différentes...

HERMOCRATE.

Oh ! qu'oui. Parlez-lui donc le plutôt qu'il se pourra.

DARÉS.

Dès aujourd'hui. Je le verrai dans une heure; &, au sortir d'avec lui, je

vous rendrai compte du ſuccès de ma négociation.

HERMOCRATE.

Je vous ai dit que j'étois riche ; je ſerois inexcuſable ſi j'étois ingrat.

DARÉS.

Seigneur, voilà juſtement la Princeſſe qui vient : je vous laiſſe avec elle ; je me flatte que c'eſt lui faire bien ma cour.

SCÈNE V.

HERMOCRATE, TÉLÉSILLE.

HERMOCRATE.

MADAME, vous voyez que je viens de parler à Darés : je vous en demande pardon. Je n'ai pas attendu que vous m'en euſſiez donné une permiſſion auſſi poſitive que je la pouvois deſirer. Mais l'Amour eſt impatient : vos ſcrupules étoient trop légers, ils retardoient trop mon bonheur ; je me ſuis réſolu de les forcer. Me déſavouerez-vous de ce que j'ai fait, divine Princeſſe ?

TÉLÉSILLE.

Commencez par ne me point donner ce nom ; je vous en ai déjà prié. Je ne ſuis point Princeſſe : mon père n'eſt que d'une naiſſance très-commune ; & je vous avoue qu'il n'y paroît que trop par ſes diſcours & ſes manières. Il n'eſt point né Prince légitime, & je ne ſais que trop de quel nom on l'appelle, lui & tous ſes pareils qui ont uſurpé la domination dans des Etats libres de la Grèce : je le ſais, & j'en gémis ſans ceſſe dans le fond de mon cœur.

HERMOCRATE.

Si vous n'êtes pas Princeſſe pour moi, vous ſerez donc une Déeſſe ? Quel nom voulez-vous que je donne à une perſonne qui, avec une beauté ſi rare, a une ame ſi noble ?

TÉLÉSILLE.

Hélas ! Hermocrate, je ne ſens rien de merveilleux dans la manière dont je penſe. Tout ne me fait-il pas rentrer en moi-même ? tout ne me fait-il pas ſentir la misère, & même la baſſeſſe de ma condition ? Je ſuis la fille d'un homme haï, déteſté de tout un Peuple ; & il n'eſt pas poſſible que cette

horreur générale qu'on a pour lui ne rejailliſſe ſur moi. Vous me donnez des louanges ſur ma figure ; je ne crois pas ſeulement que cette figure , qui doit aſſez frapper le commun des hommes, m'ait réconciliée le moins du monde avec les Meſſeniens : la fille d'Argaléon eſt toujours un monſtre à leurs yeux. Et pourquoi ne le ſerois-je pas ? Ils jugent de mes ſentimens par ceux de mon père ; & il faut convenir qu'ils ont raiſon. Ils ne ſavent pas ce que je penſe ; &, loin qu'ils le puiſſent ſavoir, je ſuis obligée à le cacher avec grand ſoin, par reſpect pour mon père. Je ne vous parle point des périls continuels où je ſuis expoſée; tous ceux qui menacent mon père, me menacent auſſi : à tout moment ce Palais peut être en feu ; on y paſſera tout au fil de l'épée ſans aucune diſtinction : tout cela n'eſt rien, il n'y va que de la vie ; mais je vous parle de la honte, de l'ignominie dont je me ſens couverte , & à laquelle je ne m'accoutume point. Hermocrate, croyez-vous que dans une pareille ſituation on ſoit bien tentée d'être orgueilleuſe ?

HERMOCRATE.

Plus je vous entends, plus mon admiration augmente; car l'Amour, quelqu'ardent qu'il puiſſe être, eſt trop au-deſſous de ce qui vous eſt dû.

TÉLÉSILLE.

Eh bien! ſi vous approuvez ces façons-là de penſer, ce ſont elles qui fondent ces mêmes ſcrupules que vous trouvez ſi légers. Dois-je vous expoſer à être enveloppé dans les malheurs qui menacent mon père & moi? faut-il qu'un homme auſſi vertueux qu'Hermocrate s'uniſſe à la fille d'Argaléon?

HERMOCRATE.

Ah! il n'y a point de Héros qui ſoit aſſez vertueux pour cette fille d'Argaléon. On la connoîtra, & on trouvera bien qu'elle a fait grace à Hermocrate.

TÉLÉSILLE.

Peut-être me connoîtra-t-on à la fin; mais, en attendant, votre gloire en ſouffrira. Que ſais-je ſi je ne vous en deviendrai pas moins chère? Ah! ſi ce malheur s'ajoutoit à tous les autres, je ſais bien que je ne ſerois preſque pas en droit de m'en plaindre; mais j'en

mourrois. Je ne vous dissimule rien, & je ne me pare point avec vous d'une fausse & mauvaise fierté. Je vous dois beaucoup de ce que vous avez bien voulu vous attacher à moi, & surmonter tout ce qui devoit d'abord vous en détourner : mais je crains que vous n'ayiez trop fait pour moi. Je suis bien sure que ma reconnoissance ne se démentira pas ; mais je crains que votre générosité ne se soutienne pas toujours : elle sera peut-être attaquée par la gloire même ; je sais combien vous êtes sensible à la gloire, & je ne voudrois pas que vous le fussiez moins.

HERMOCRATE.

Je n'ai plus d'expression pour vous répondre. Vous vous abaissez presque devant moi, qui ne dois être qu'à vos pieds : vous me parlez de reconnoissance, à moi, qui vous dois tout d'avoir reçu mes soins & souffert mon amour ; à moi, que mon sang répandu pour vous n'acquitteroit pas. Ah ! si j'ai quelque vertu, que j'en suis bien payé par vos sentimens ! vous me la rendez beaucoup plus précieuse encore qu'elle ne l'étoit par elle-même.

TÉLÉSILLE.

TÉLÉSILLE.

Conſervez-la bien, mon cher Hermocrate ; elle ſeule m'aſſure de votre amour. Vous m'êtes devenu abſolument néceſſaire. Je n'avois jamais vu de vertu ; j'en ai trouvé en vous tout ce que j'imaginois, tout ce que je deſirois inutilement : je n'avois jamais été aimée ; vous m'en avez fait connoître le plaiſir : il ne m'eſt plus déſormais poſſible de vivre ſans vous eſtimer toujours, ſans être toujours aimée de vous.

HERMOCRATE.

Vous n'ajoutez rien de plus ?

TÉLÉSILLE.

Vous le ſuppléez de reſte, & j'y conſens de tout mon cœur.

HERMOCRATE.

Je ſuis ſi heureux, ſi tranſporté de joie, que je commence à craindre que mon bonheur ne ſoit pas aſſez sûr. Il n'y a qu'un moment que je parlois à Darés ; & ni la manière dont il eſt entré dans ce que je lui diſois, ni toutes les circonſtances de la choſe, ne me permettent pas de douter le moins du monde qu'Argaléon ne doive vous ac-

corder à moi. Cependant j'en doute à l'heure qu'il eſt, parce que vous me faites trop ſentir quelle ſeroit ma félicité. Mais il n'eſt pourtant pas poſſible qu'il me vienne un refus : ne le croyez-vous pas ?

TÉLÉSILLE.

Non, il n'y a rien à craindre. Mon père ne m'aime point du tout ; j'ai eu beau vivre avec lui comme je devois, je crois qu'il a ſenti dans le fond de mon cœur quelque improbation ſecrette de ſa conduite. Il m'auroit donnée au premier venu, ſi quelqu'un m'eût demandée, & il ſera ravi de ſe défaire de moi. Son conſentement ne vous ſera pas glorieux ; mais vous l'aurez. Que nous ſerons heureux, ſi nous ſommes jamais en état de rendre la liberté aux Meſſeniens, comme nous l'avons imaginé enſemble !

HERMOCRATE.

Je ſerois encore plus heureux que vous par cette action qui nous ſeroit commune ; j'apprendrois aux Meſſeniens que c'eſt vous qui en avez eu la première idée.

TÉLÉSILLE.

Je n'ai fait que vous prévenir : j'avois vu plus long-temps que vous les maux de ma Patrie, & j'en devois être plus touchée. Vous êtes témoin de la vie que mène mon père, de ses frayeurs, de ses alarmes éternelles ; il n'est pas besoin d'être Hermocrate pour ne pas aspirer à une pareille situation. Argaléon n'a jamais rendu les Messeniens aussi malheureux qu'il l'est lui-même.

HERMOCRATE.

Cependant Darés m'a complimenté tantôt, & assez adroitement, sur ce que je serois son successeur, & que je soutiendrois bien l'autorité qu'il m'auroit laissée. Vous jugez aisément que je n'ai rien dit : il ne faut pas que l'on puisse soupçonner nos intentions ; Argaléon ne nous les pardonneroit jamais, & nous mettroit hors d'état de les exécuter.

TÉLÉSILLE.

Voilà ce qui me désespère. Il faudra paroître approuver, il faudra même peut-être appuyer une domination illégitime, dans le temps que nous aurons le cœur plein du desir de l'abolir. Il

faudra être odieux à tout un Peuple, dont nous mériterions l'amour. Quel supplice pour la vertu, de se revêtir des apparences qui lui sont les plus contraires, & de se priver de sa plus douce récompense !

HERMOCRATE.

Adorable Télésille, ne nous faisons point des malheurs avant le temps; pour moi, je ne les puis envisager, quand je touche au moment d'être le plus heureux de tous les hommes : les Dieux connoissent nos cœurs; ils favoriseront des intentions qui doivent leur plaire. Je vais me tenir à portée de voir Darés, dès qu'il sortira d'avec Argaléon ; & quoique je sois plein d'espérance, je vous avoue cependant que plus l'instant de la décision approche, plus je me sens d'émotion & de trouble.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARGALÉON, DARÉS.

DARÉS.

Oui, Seigneur, les bons Citoyens qui veillent à votre ſureté, viennent de me dire qu'ils ſoupçonnent une nouvelle conjuration.

ARGALÉON.

Ces Meſſeniens ont le diable au corps. J'ai beau les matter de toutes les manières, ils ſe rebèquent toujours. Qu'eſt-ce qu'il y auroit donc à faire ?

DARÉS.

Rien, Seigneur, que de continuer comme vous avez fait ; toute votre conduite eſt excellente. Ces Meſſieurs, dont j'ai l'honneur de vous parler, diſent qu'ils auroient beſoin d'argent,

ARGALÉON.

Ces gens-là me ruinent. Mais leur conjuration n'eſt peut-être pas vraie ?

DARÉS.

Peut-être : mais pour ſavoir ſi elle eſt vraie ou non, il faut qu'ils aillent, qu'ils viennent, qu'ils s'intriguent, qu'ils gagnent des Eſclaves, & quelquefois auſſi d'honnêtes gens qui ſont plus chers ; tout cela coûte.

ARGALÉON.

La conjuration ſera vraie apparemment, & je paierai nos gens ſur les confiſcations des conjurés.

DARÉS.

Cela eſt bon : mais, encore une fois, ſi cette conjuration n'eſt rien ?

ARGALÉON.

Et bien, avance-leur de l'argent. Mais au moins, qu'ils nous ſervent bien ! & s'ils s'aviſent de ſe plaindre ſi ſouvent, j'y mettrai bon ordre ; je les enverrai tous dans un cachot. Ils devroient me ſervir pour rien ; & ce ne ſeroit pas pour rien, car ne ſont-ils pas trop heureux d'avoir ma protection, & de pouvoir vexer qui ils veulent ?

DARÉS.

Les hommes ſont ſi déraiſonnables! Pour moi, j'en ſuis toujours ſurpris; mais il faut s'accommoder à eux, & ceux qui gouvernent y ſont encore plus obligés que les autres.

ARGALÉON.

Parlons d'autres choſes. J'ai fait réflexion que mes vingt lits dans autant de chambres ſéparées pourroient bien ne pas ſuffire. En chaſſant de ce Palais quelques amis dont je ne me ſoucie guères, il me reviendra dix chambres aſſez éloignées les unes des autres : je mettrai dans chacune un lit, & j'en aurai trente; moyennant quoi j'eſpère que je dormirai un peu mieux.

DARÉS.

Seigneur, rien n'eſt plus précieux que votre ſommeil, ni ſi néceſſaire à votre ſanté, & par conſéquent à l'Etat. Effectivement, vous ne dormez pas aſſez.

ARGALÉON.

J'y fais ce que je puis : mais quoique je ſache bien que quand on entreroit la nuit dans mon Palais avec de mauvaiſes

intentions, il seroit difficile de me trouver, parce qu'on ne sait jamais dans lequel de mes vingt lits je suis couché, je ne ferme pourtant presque pas l'œil: le moindre bruit me réveille en sursaut; & même lorsque tout est le plus calme du monde, je ne dors pas encore. Assurément trente lits valent mieux que vingt, & dépayseront mieux d'abominables assassins. J'en serai plus tranquille : ne le crois-tu pas?

DARÉS.

Sans doute, Seigneur; il n'y a qu'à donner les ordres pour chasser vos amis.

ARGALÉON.

En voici la liste. Tu leur signifieras de sortir. J'ai encore une inquiétude: mon Barbier n'a point une trop bonne physionomie.

DARÉS.

Ah! Seigneur, il me semble que si: c'est moi qui vous l'ai donné; j'en réponds.

ARGALÉON.

Je t'assure, Darés, qu'il n'est point agréable d'être-là un gros quart-d'heure sous

ſous un raſoir bien affilé, dont on ne connoît point les intentions. J'y ſouffre cruellement; j'obſerve avec attention mon Barbier, qui me paroît quelquefois penſif, l'eſprit occupé : cela ne me plaît point.

DARÉS.

C'eſt qu'il penſe à vous bien faire la barbe, & qu'il veut primer dans cette opération-là pour vous bien faire ſa cour. Il eſpère que cela le menera loin.

ARGALÉON.

Quoi qu'il en ſoit, Darés, j'ai trop d'inquiétude; je veux m'en délivrer.

DARÉS.

Je n'y vois plus d'autre moyen que de vous laiſſer croître la barbe. Vous en amenerez la mode; Meſsène ſe conformera à vous, & peut-être le reſte de la Grèce.

ARGALÉON.

Je ne devois pas trop m'attendre à tant de complaiſance; mais j'ai trouvé un meilleur expédient. Que ma fille apprenne à faire la barbe.

DARÉS.

La Princeſſe ?

ARGALÉON.

Pourquoi non ? je voudrois bien voir que la Principauté l'empêchât d'apprendre un métier honnête qui peut m'être utile ! je voudrois bien qu'elle fît là-dessus la dédaigneuse & la mignonne ! oh ! que je la rangerois bien vîte à son devoir ! Elle ne me plaît déjà pas trop ; son caractère ne m'accommode point. Aussi tu vois que dans Messène personne n'en veut ; il n'y a pas un seul de nos jeunes gens qui lui dise une parole, & ce n'est pas assurément qu'elle ne soit belle & bien faite.

DARÉS.

Seigneur, vous avez sur elle des vues si différentes de ce que j'eusse cru, que je n'ose plus vous faire une proposition, qui cependant vous auroit pu convenir, même selon ce que vous venez de me dire.

ARGALÉON.

Et quelle est cette proposition ?

DARÉS.

Oh ! Seigneur, il n'en est plus question, puisque vous voulez que la Princesse vous fasse la barbe. Je ne dis pas que votre dessein ne soit fort raisonnable & fort bien pensé : mais enfin ...

ARGALÉON.

Ne laiſſe pas de dire ce que tu voulois.

DARÉS.

Il s'agiſſoit de marier la Princeſſe.

ARGALÉON.

Mon cher Darés, tu ne m'as jamais fait tant de plaiſir. J'aime encore mieux qu'elle ſe marie que de me raſer. Je ſerai trop heureux d'en être défait : & à qui la maries-tu ?

DARÉS.

A Hermocrate.

ARGALÉON.

A ce Corinthien ?

DARÉS.

Oui ; vous ſavez qu'il eſt prodigieuſement riche.

ARGALÉON.

Il n'eſt que trop bon pour elle : la difficulté n'eſt pas de la bien marier, mais de la marier. Puiſqu'Hermocrate eſt ſi riche, je ne lui donnerai pas une groſſe dot.

DARÉS.

J'ai ſi bien tourné la choſe, ſi bien

ménagé l'eſprit d'Hermocrate, qu'il ne vous demande rien du tout.

ARGALÉON.

Il épouſe ma fille pour ſes beaux yeux! il eſt donc fou? Je ſoupçonnois bien qu'il en étoit un peu amoureux; mais je n'imaginois pas une ſi haute extravagance : tant mieux pour nous, Darés; il aura Téléſille, & grand bien leur faſſe à tous deux. Sans doute il te l'a demandée?

DARÉS.

Oui, Seigneur; & il m'attend pour apprendre votre réponſe.

ARGALÉON.

Va vîte la lui porter : emploie pourtant ta prudence ordinaire. Tu juges bien qu'il ne lui faut pas dire combien il me fait de plaiſir : ſur-tout dis-lui que je ne me ſuis réſolu qu'avec beaucoup de peine à marier ma fille ſans lui rien donner; mais que l'état préſent de mes affaires m'a forcé à lui céder en généroſité,

DARÉS.

J'entends; repoſez-vous ſur moi : il ne me reſte plus qu'un mot qu'il faut que

j'aie l'honneur de vous dire. Il y a dans votre antichambre un Messenien, nommé Lisippe, qui voudroit bien vous parler : c'est, dit-il, pour une affaire de la dernière importance, & qui vous regarde.

ARGALÉON.

Il ne te l'a donc pas dite ?

DARÉS.

Il n'a jamais voulu. Cela ne se peut absolument, à ce qu'il dit.

ARGALÉON.

Fais-le entrer, & demeure-là.

DARÉS.

Il veut vous parler sans témoins.

ARGALÉON.

Je n'aime point ces mystères-là : qu'il s'en aille.

DARÉS.

Seigneur, il a été bien fouillé, & je l'ai fait garder depuis qu'il l'a été ; il n'a aucun papier à vous faire lire : je suis sûr qu'il n'y a rien à craindre.

ARGALÉON.

Je sais bien pardessus cela que j'ai sous mes habits une bonne cuirasse de

fer, de bons braſſarts, de bons cuiſſarts : mais n'importe, les tête-à-tête avec des viſages nouveaux ne me plaiſent point. Connois-tu cet homme-là ?

DARÉS.

Un peu, & je m'en ſuis encore informé. C'eſt un homme de baſſe condition ; mais qui paſſe pour avoir bien de l'eſprit, pour être un drôle intelligent & alerte. Il a peut-être quelque choſe à vous apprendre ſur cette conjuration que vous craignez. Rien n'eſt à négliger dans ces ſortes de conjonctures.

ARGALÉON.

Qu'il entre donc ; & ne t'éloigne pas trop. Que mes Gardes ſe rapprochent de la porte de ma chambre.

SCÈNE II.

ARGALÉON, LISIPPE.

LISIPPE.

SEIGNEUR, ſans prétendre entrer dans le ſecret de vos penſées, je vous crois bien fatigué de conjurations : je

viens vous apporter un ſecret infaillible pour empêcher qu'il ne s'en faſſe jamais contre vous.

ARGALÉON.

Va, mon ami; tu es fou : retire toi. Naturellement je crains les fous.

LISIPPE.

Il eſt bien vrai que ce que j'ai l'honneur de vous propoſer eſt ſingulier & extraordinaire ; mais, ſur ma tête, il n'eſt nullement extravagant. Ne connois-je pas bien le grand génie du Seigneur Argaléon ; & voudrois-je lui propoſer des chimères ? Mon ſecret...

ARGALÉON.

Ne t'approche pas de moi; je ſais ton ſecret auſſi-bien que toi-même ; c'eſt que je renonce à la domination : mais, par tous les Dieux, je n'y renoncerai pas ; & je vous ferai bien tous ſouvenir...

LISIPPE.

Mon ſecret n'eſt point ce que vous penſez : vous conſerverez votre domination. Tout ce qu'il faut faire...

ARGALÉON.

Encore un coup, ne t'approche pas

de moi : il a quelque chose d'égaré dans les yeux.

LISIPPE.

Je vous dirai donc, Seigneur, d'aussi loin que vous voudrez, que vous n'avez qu'à me faire compter tout-à-l'heure par votre Trésorier 600,000 francs...

ARGALÉON.

600,000 francs ! voilà une plaisante folie ! elle ne peut aller qu'à faire rire.

LISIPPE.

Oui, Seigneur, 600,000 francs. Vous direz que je vous aurai appris un secret pour découvrir toutes les conjurations : on le croira, & on n'osera plus en faire.

ARGALÉON.

Attends, attends ; que je débrouille ce galimatias-là. Il me semble que j'y entrevois quelque chose.

LISIPPE.

Seigneur, il est impossible que vous ne voyiez le tout du premier coup-d'œil. Vous aurez la bonté de dire : Lisippe m'a donné un secret pour découvrir toutes les conjurations, & je lui ai donné pour récompense 600,000 francs. Moi, je montrerai les 600,000 francs,

& tout Mesfène dira : Ce fecret eft donc admirable; car Argaléon eft trop habile & trop fage pour jetter inutilement 600,000 francs, même pour les hafarder. Argaléon nous découvrira donc dès que nous fongerons à conjurer contre lui; & alors, ma foi, je ne crois pas qu'on ait envie de s'y jouer.

ARGALÉON.

Il y a quelque chofe de bon à ce que tu dis; mais dans le fond tu ne me donnes pourtant rien.

LISIPPE.

Quoi! Seigneur, n'eft-ce rien qu'une opinion que tout Mefsène prendra à la fois ? Tous ceux qui gouvernent les Etats feroient trop heureux, s'ils avoient chacun leur Lifippe qui leur apprît l'art d'établir des opinions à leur gré.

ARGALÉON.

Ces Lifippes-là les ruineroient bien vîte : ils font de trop grande dépenfe. Que diable ! donner 600,000 francs pour rien : car enfin, ce n'eft rien; je ne tiens rien, cela me paroît ridicule; & tu ferois le premier à te moquer de moi, fi je le faifois.

LISIPPE.

Seigneur, je n'ai plus rien à vous dire; j'ai tout dit: mon ſecret eſt fort ſimple, & c'en eſt le beau.

ARGALÉON.

Il n'eſt point du tout ſimple de donner 600,000 francs, à moins que ſimple ne ne veuille dire ſot. 600,000 francs! Je ne les ai pas premièrement; il s'en faut bien: où les aurois-je pris?

LISIPPE.

Si vous voulez bien me le permettre, je vous donnerai un expédient. Vous les amaſſerez de vos épargnes: pendant ce temps-là vous aurez la bonté de ne point parler de mon ſecret; de mon côté je ne dirai rien, je me tiendrai clos & couvert; & quand vous aurez la ſomme, ou plutôt quand je l'aurai, vous ferez éclater le ſecret.

ARGALÉON.

Mais pendant ce temps-là on conjurera.

LISIPPE.

Ce ne ſera pas ma faute.

ARGALÉON.

Ce ſera ta faute, & je m'en prendrai

à toi afin que tu le ſaches ; car tu n'aurois eu qu'à m'en quitter à meilleur marché : tu ſais bien qu'il ne fait pas bon tomber ſous ma patte. Mais ton ſecret a je ne ſais quoi d'ingénieux ; je veux l'eſſayer. Je te donnerai d'abord quelque choſe, & nous verrons comment cela ſera.

LISIPPE.

Cela ne ſera rien du tout. Mon ſecret eſt indiviſible ; il faut un grand coup pour n'y plus revenir.

ARGALÉON.

Et bien, frappons le grand coup. Je te donne 50,000 francs.

LISIPPE.

J'ai trop de conſcience pour les prendre ; vous perdriez votre argent.

ARGALÉON.

Eſt-ce qu'on ne ſeroit pas aſſez étonné que je t'euſſe donné 50,000 francs ?

LISIPPE.

Non : qu'eſt-ce qu'on peut avoir pour 50,000 francs ? Ils diroient tous que le ſecret ne ſeroit rien qui vaille, & il ne leur feroit point de peur.

ARGALÉON.

Mais ils disent que je suis si avare; car je sais tous vos discours à vous autres.

LISIPPE.

Ils ne le disent pas tant que vous pensez; & puis, quand il s'agit d'assurer votre domination, ils vous croient assez habile pour ne rien épargner. Après tout, de quoi s'agit-il pour vous? n'est-ce pas de gouverner en paix? Combien l'argent que vous me donnerez ne vous en sauvera-t-il pas?

ARGALÉON.

Je me rends à tes raisons; je ne barguigne plus: va, je te donne 100,000 francs.

LISIPPE.

Tout ce que vous voudrez, Seigneur: je ne suis point intéressé; je ne songe qu'à votre sureté & à votre conservation. Si je pouvois vous donner mon secret pour rien, oh! que je le ferois volontiers: mais il est d'une certaine nature bizarre & particulière qui ne me le permet pas; il est d'autant meilleur qu'il est mieux payé: *gratis* ou à-

peu-près *gratis*, il ne vaut rien. Moi, je n'en puis mais.

ARGALÉON.

Voilà un impertinent ſecret : où diable l'as-tu pêché ?

LISIPPE.

Je l'ai trouvé en me tourmentant l'eſprit pour tâcher de vous être utile. Il m'eſt bien venu quelques autres idées, mais qui manquoient toutes par des endroits eſſentiels ; il n'y a eu que celle-là qui m'ait ſatisfait : je l'ai tournée & retournée de tous les ſens, & je n'y puis trouver rien à dire.

ARGALÉON.

Or, çà, finiſſons : 200,000 francs.

LISIPPE.

Encore une fois, Seigneur ; tout ce qu'il vous plaira. Vous jugez bien que 200,000 francs ſont une fortune exorbitante à un homme comme moi. Je m'en contente de reſte ; je n'aurois pas imaginé même en ſonge de pouvoir jamais être ſi riche. C'eſt à vous à voir ſi le ſecret fera ſon effet pour 200,000 francs. Comme c'eſt peu de choſe pour vous, le ſuccès ſera peut-être médio-

cre ; & en ce cas-là votre argent ſeroit perdu, dont je ſerois très-fâché. Enfin, il eſt certain que plus vous en mettrez, moins vous haſarderez de le perdre.

ARGALÉON.

Tu es bien butté à tes 600,000 francs ! Et pourquoi cette ſomme-là plutôt qu'une moindre ?

LISIPPE.

Je vous dirai en honneur que je ne ſongeois d'abord qu'à 500,000 ; car je faiſois l'eſtimation ſur le plus bas pied qu'il fût poſſible ; j'en avois du ſcrupule : mais je diſois en moi-même, le Seigneur Argaléon y ſaura bien ajouter ce qu'il jugera à-propos ; c'eſt ſon intérêt, & il eſt, ſans comparaiſon, plus habile que moi. Depuis cela, il m'eſt ſurvenu un petit beſoin de 100,000 francs ; je les ai ajoutés, & j'ai cru bien faire pour vous-même.

ARGALÉON.

Je ne tâte point de tous les tours que tu prends-là ; je ne ſuis point ta dupe. Malheureux, tu me rançonnes, tu me tiens le pied ſur la gorge.

LISIPPE.

Hélas ! Seigneur, point du tout; il n'en ſera que ce que vous voudrez. Renvoyez-moi; il y a aſſez d'autres Seigneurs dans la Grèce, j'en trouverai bien quelqu'un qui s'accommodera de mon ſecret : mais j'ai cru vous devoir la préférence. Je vous demande ſeulement une grace qui ne vous coûtera rien ; c'eſt de ne point parler de mon ſecret : vous me nuiriez inutilement. Je me retire, Seigneur, en vous ſouhaitant toutes ſortes de proſpérités.

ARGALÉON.

Demeure; il me vient une penſée. Je te donnerai plus que tes 600,000 francs : mais je dis beaucoup plus, & je te ferai une fortune beaucoup au-deſſus de ce que tu eſpérois : je m'expliquerai bientôt davantage ; ne ſors pas de mon Palais : ſur ta tête ne parle de ce qui s'eſt paſſé entre nous à qui que ce ſoit, pas même à Darés. Va, tu ſeras bien content de moi.

LISIPPE.

Seigneur, l'argent comptant...

ARGALÉON.

Va, te dis-je; & ne replique pas.

LISIPPE, *en s'en allant.*

Que diable eſt-ce que ceci? Auroit-il trouvé quelque moyen de m'attraper?

SCÈNE III.

ARGALÉON.

OUI, mon expédient eſt très-bon; il me tire de tout embarras. Il n'y a qu'une petite difficulté à applanir, qui ne m'arrêtera guères. L'idée de cet homme-ci eſt excellente, & il faut abſolument en profiter. Cela vaut mieux que mes Eſpions, & mes vingt lits, & mes habillemens de fer. Je vais être le plus heureux homme du monde, & je dormirai.

SCÈNE IV.

ARGALÉON, HERMOCRATE.

HERMOCRATE.

SEIGNEUR, je viens vous marquer ma vive reconnoiſſance de la grace que vous

vous me faites, & de la manière dont vous l'affaifonnez. Vous m'accordez la Princeffe, & Darés m'a dit...

ARGALÉON.

Darés ne fait ce qu'il dit, je ne l'ai point accordée. Où a-t-il pris cela ? Je lui ai feulement dit que j'y penferois.

HERMOCRATE.

Vous me jettez dans le plus grand étonnement du monde. Quoi! Darés...

ARGALÉON.

Oui, Darés s'eft trop preffé ; vous devez plutôt m'en croire que lui. Je ne vous ai point encore accordé ma fille, & j'en difpoferai comme il me plaira.



SCÈNE V.

HERMOCRATE.

QUEL coup de foudre, grands Dieux! J'en demeure immobile de ſurpriſe & de douleur. Je viens tranſporté de joie d'avoir obtenu tout ce j'aime, & j'apprends que je me trompois. Loin d'avoir obtenu Téléſille, je ne ſens que trop aux diſcours d'Argaléon que je la perds pour jamais. Pourquoi Darés m'a-t-il donné une fauſſe eſpérance? Que dis-je? c'étoit une aſſurance abſolue; il y a certainement là quelque choſe que je n'entends point. Courons vîte retrouver Darès.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMOCRATE, DARÉS.

HERMOCRATE.

Mais, Darés, ne m'avez vous pas dit en propres termes, que non-ſeulement Argaléon me donnoit la Princeſſe, mais qu'il me la donnoit avec joie, avec tout l'agrément poſſible ?

DARÉS.

Je ne ſais pas bien, Seigneur, ſi je vous l'ai dit en termes auſſi forts; mais enfin Argaléon ne me l'a pas dit de cette manière-là, puiſqu'il vous a parlé d'un ton ſi différent.

HERMOCRATE.

Et comment vous a-t-il parlé ?

DARÉS.

Seigneur, je ne puis pas vous le dire, car je vois bien qu'il faut que j'aie mal entendu.

HERMOCRATE.

Mal entendu !

DARÉS.

Oui. Si vous ſaviez combien j'ai de choſes dans l'eſprit, de combien d'affaires j'ai la tête chargée ! il n'eſt pas étonnant que j'aie quelquefois des diſtractions, que j'entende un mot pour l'autre ; à tout cela il n'eſt queſtion que de quelques mots.

HERMOCRATE.

De quelques mots qui ſont préciſément le oui & le non ; & certainement comme je vous avois intéreſſé à mon affaire, vous les avez bien écoutés.

DARÉS.

Il n'y a qu'un mot qui ſerve. Argaléon eſt un homme d'honneur, d'une probité exacte, qui ne manqueroit pas à ſa parole. Il ne l'a pas donnée, puiſqu'il le dit.

HERMOCRATE.

Vil Courtiſan ! car enfin la patience m'échappe.

DARÉS.

Je ne vous le conſeille pas, il n'y feroit pas bon pour vous.

HERMOCRATE.

Je te tuerai tout-à-l'heure, & en arrive ce qu'il pourra, ſi tu ne me dis pourquoi Argaléon a changé.

DARÉS.

Je vous jure que je n'en ſais rien.

HERMOCRATE.

Qui a-t-il vu depuis que tu l'as quitté?

DARÉS.

Il n'a vu qu'un nommé Liſippe que j'ai introduit chez lui, qui lui a parlé ſeul à ſeul, & ſans que j'aie ſu de quoi il s'agiſſoit. D'ailleurs ce Liſippe eſt un homme que je ne connois que de nom, & un peu de vue. A l'heure qu'il eſt on le garde, & il ne voit perſonne.

HERMOCRATE.

Excuſez mon emportement, il n'eſt que trop légitime; il eſt queſtion ici de tout pour moi. Je ſens que vous me dites vrai préſentement: ce Liſippe eſt venu ſans doute faire à Argaléon quelque propoſition de mariage pour la Princeſſe?

DARÉS.

Cela ſe pourroit bien, je le crois comme vous. Argaléon a même dé-

fendu à ce Lisippe que j'ai introduit, de me parler de rien; & Argaléon de son côté garde avec moi un profond silence, contre son ordinaire.

HERMOCRATE.

Cela n'empêche pas que vous ne soyiez toujours le seul homme en qui il se confie, mon cher Darès; promettez-moi de me servir, je ne mets point de bornes à ma reconnoissance.

DARÉS.

Je ferai de mon mieux, quoique...

HERMOCRATE.

Oubliez cela, je vous en conjure; il est vrai que je suis un peu vif, mais je ne le suis jamais tant que pour reconnoître les services.

SCÈNE II.

HERMOCRATE, TÉLÉSILLE.

TÉLÉSILLE.

Et bien, Hermocrate, avez-vous tiré quelque éclaircissement de Darés?

HERMOCRATE.

Très-peu de chose. Entre le temps où il a vu Argaléon, qui certainement avoit consenti de bonne grace, & le moment où je suis entré chez lui & ai été si mal reçu, Argaléon n'a vu qu'un nommé Lisippe, homme de peu, qui l'aura fait changer par quelque vue de mariage qu'il lui aura donnée pour vous. Il n'est pas possible que cela soit autrement, j'irois bien vîte dans ce moment-ci trouver ce Lisippe, & de gré ou de force, je le ferois parler, & en saurois davantage : mais personne ne lui parle, on ne le voit point.

TÉLÉSILLE.

Hermocrate, nous voilà séparés pour jamais.

HERMOCRATE.

Pourquoi me prononcez-vous ces cruelles paroles? Je n'ai pas la force de soutenir cette idée; je me la dissimule, & je tâche à retenir, malgré toutes les apparences contraires, quelque foible reste d'espérance.

TÉLÉSILLE.

Nous ne nous verrons plus. Je sens

quelle eſt ma deſtinée ; j'y reconnois même la juſtice des Dieux, quoique ſévère. La fille d'Argaléon ne mérite pas d'être heureuſe ; & vous, Hermocrate, ces mêmes Dieux qui aiment la vertu, ne veulent pas vous laiſſer unir à la fille d'Argaléon.

HERMOCRATE.

Madame, vous me confondez, quand vous vous regardez comme une criminelle, & que vous me faites tant valoir. Je conviens que ma vie s'eſt paſſée juſqu'ici dans l'innocence : mais quelles preuves de vertu ai-je données ? Je n'en ai reconnu les ſemences dans mon cœur qu'à la vive paſſion que j'ai priſe pour vous ; le peu que je vaux tient entièrement à mon amour. Le deſir de vous plaire, la joie de m'en pouvoir flatter m'animoient, m'élevoient au-deſſus de moi-même ; je perds tout ſi je vous perds.

TÉLÉSILLE.

Hélas ! vous perdez moins que moi. vous ſurmontiez des obſtacles pour unir Votre deſtinée à la mienne, & des obſtacles qui devoient aſſez légitimement vous arrêter ; & peut-être ai-je eu tort

de

de ne vous les pas repréſenter plus fortement, de permettre que vous les ſurmontaſſiez; peut-être ai-je été ſéduite par les ſentimens de mon cœur qui me parloit trop pour vous. Mais moi, je ne ſurmontois rien: au contraire, tout me portoit vers vous; vous étiez l'aſyle où je me réfugiois contre tout ce que je vois ici, contre tout ce qui m'environne; j'allois trouver un air pur, des ſentimens conformes aux miens, la vie que je puis croire que je méritois. Vous pourrez vous conſoler par la penſée de ce que vous eût coûté la malheureuſe Téléſille: moi à qui vous faiſiez un bonheur que je n'achetois par rien, puis-je jamais me conſoler?

HERMOCRATE.

Non, vous n'avez pas l'injuſtice de croire ce que vous dites; vous ne me croyez pas capable de me conſoler jamais.

TÉLÉSILLE.

Je le crains du moins, & je vous demande pardon d'un ſentiment ſi injuſte. De quoi me ſervira que vous ſoyiez éternellement affligé auſſi-bien

que moi ? Je veux pourtant malgré moi pouvoir me flatter de la durée de votre douleur.

HERMOCRATE.

Vous ne le pouvez que trop. Je ne veux point de la vie ſans vous ; & on eſt toujours maître d'en ſortir.

TÉLÉSILLE.

Ah ! Hermocrate . . .

HERMOCRATE.

Non, Madame, je ne précipiterai rien ; j'agirai auparavant. Il faut ſavoir qui eſt celui à qui Argaléon vous deſtine.

TÉLÉSILLE.

Hélas ! c'eſt quelqu'un qui lui convient : & quelle circonſtance dans mon malheur ! Un homme qui ſera dévoué à Argaléon, qui appuiera ſon pouvoir par toutes ſortes de voies, qui ne ſongera qu'à lui ſuccéder, eſt celui qu'on préfère à Hermocrate ; & ſans doute on le préfère par ces endroits-là. C'eſt celui qu'on me donne au lieu d'Hermocrate. Quelle différence, grands Dieux ! De quelle vertu n'aurai-je pas beſoin,

& quels torrens de larmes me coûtera une vertu ſi pénible & ſi forcée !

HERMOCRATE.

Quoi ! vous accepterez cet indigne époux ?

TÉLÉSILLE.

Vous pouvez bien compter que j'apporterai toute la réſiſtance que mon devoir me permettra ; je n'ai à craindre que d'en paſſer les bornes : mais ſi enfin ...

HERMOCRATE.

Non, vous ne ſerez point ainſi ſacrifiée ; vous ne le ſerez point.

TÉLÉSILLE.

Et quels moyens avez-vous pour vous y oppoſer ?

HERMOCRATE.

Je ne ſais : mais j'ai un amour, & je me ſens un courage qui m'en fourniront.

TÉLÉSILLE.

Je n'eſpère rien de votre courage, & je crains tout de votre amour. Que pouvez-vous ici, étranger, ſans amis, dénué de tout ? Vous ne ſerez que me

causer de nouvelles larmes encore plus amères. Argaléon est tout-puissant; & vous savez combien il est terrible dans sa fureur.

HERMOCRATE.

Il n'est pas si terrible que timide. Lui & ses pareils, ils craignent encore plus qu'ils ne sont craints; & moins on les craint, moins ils sont à craindre. Un homme seul, qui parlera d'un certain ton, peut les faire trembler.

TÉLÉSILLE.

Au nom des Dieux, Hermocrate, conduisez-vous avec une extrême circonspection; pliez sous les premiers emportemens de mon père; dissimulez & attendez les occasions favorables d'agir. Nous ne sommes pas encore assez instruits de toutes les circonstances de notre malheur : tâchez de les découvrir, soit par Darés, soit par ce Lisippe.

HERMOCRATE.

Croyez-vous qu'il soit nécessaire de me rien recommander?

TÉLÉSILLE.

Je crois bien que je vous dis des

choſes inutiles. Trouvez-vous cependant qu'elles le ſoient tout-à-fait ? ne vous prouvent-elles rien ?

HERMOCRATE.

Divine Téléſille...

TÉLÉSILLE.

Allez : ne me répondez point. Il n'eſt pas à-propos qu'on nous voie ſi long-temps enſemble. Je veux pourtant vous dire encore que je ſuis fâchée d'avoir autant d'intérêt de n'être pas à l'odieux époux qu'on me deſtine. Vous pourriez croire que je ſonge principalement à détourner un coup ſi affreux : mais non ; ce qui domine dans mon cœur, c'eſt la crainte de vous perdre.

HERMOCRATE.

Que je ſerois heureux, ſi je verſois tout mon ſang !...

TÉLÉSILLE.

Allez ; vous vous arrêtez trop. Que ma malheureuſe ſituation ne vous faſſe point douter de la pureté de mes ſentimens : imaginez ceux que vous pourriez deſirer, & ſoyez ſûr que vous les trouvez.

HERMOCRATE.

Soyez bien ſure que jamais un cœur n'a été ſi rempli, ſi occupé, ſi charmé...

TÉLÉSILLE.

Allez ; vous ſerez cauſe de quelque inconvénient. J'entends mon père qui vient ; il faut que vous l'évitiez.

SCÈNE III.

ARGALÉON, TÉLÉSILLE.

ARGALÉON.

Ma fille, Hermocrate ſort d'avec vous. Je vous ai laiſſé juſqu'à préſent la liberté de le voir autant que vous avez voulu ; elle ne tiroit pas à conſéquence : mais elle y tireroit préſentement ; il n'eſt plus à-propos que vous le voyiez.

TÉLÉSILLE.

Seigneur, ce qui eſt entre Hermocrate & moi, n'eſt point de nature à vous devoir être caché. J'ai pris beaucoup d'eſtime pour lui ; & je crois que perſonne ne lui en refuſe. J'ai eu de la peine à conſentir qu'il me fît demander

à vous par Darés, quoique je ne prévisse aucune difficulté de votre part; le dessein d'Hermocrate devoit vous convenir, & rien ne le traversoit d'ailleurs: aussi Darés rapporta-t-il une réponse très-favorable; Hermocrate s'en tient-là, & ne vous croit point capable d'un manquement de parole.

ARGALÉON.

Qu'il m'en croie capable ou non, je ne m'en embarrasse guères; je n'ai point à lui rendre compte de mes actions. Le fait est que vous ne l'épouserez point.

TÉLÉSILLE.

Seigneur, vous me frappez de la plus vive douleur. Je ne vous dissimule point que j'ai été touchée des sentimens d'Hermocrate pour moi. Mon cœur s'est peut-être trop engagé: mais enfin...

ARGALÉON.

Je comprends bien tout le romanesque qui se sera mis entre vous deux: de petites cervelles comme les vôtres s'enflamment facilement; mais elles se guérissent facilement aussi. Après quelques larmes, quelques soupirs, qui ont

donné cours aux mauvaises humeurs, il n'y paroît plus.

TÉLÉSILLE.

Ne méprisez point mes larmes & mes soupirs; ils partent du fond de mon cœur. Souffrez, Seigneur, que je me jette à vos genoux. J'ai toujours senti que je n'avois pas le bonheur de vous plaire; que vous n'aviez pas pour moi toute la tendresse qu'une fille peut attendre d'un père. Je n'espérois pas obtenir de vous une grace peu importante pour moi, & qui n'iroit qu'à me procurer quelque agrément dans ma vie, dont je me pourrois passer aisément. Je n'aurois pas la hardiesse de vous en importuner. Mais celle que je vous demande ici est d'une autre nature; il n'y va pas de moins que de ma vie.

ARGALÉON.

Il y va de la mienne aussi à exécuter mon dessein.

TÉLÉSILLE.

Comment, Seigneur?

ARGALÉON.

Oui, il y va de ma vie à te donner

à celui que je te destine. Il me la sauve à cette condition.

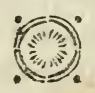
TÉLÉSILLE, *en se relevant, & s'en allant.*

C'en est assez : je l'épouserai, si je vis.

SCÈNE IV.

ARGALÉON.

VOILA donc qui est fait. J'avois bien cru que la petite difficulté que je trouvois en chemin ne m'arrêteroit pas. Je me défais de ma fille : c'est déjà un grand bien ; j'en étois embarrassé : mais, de plus, elle me vaut 600,000 francs. Par Jupiter, je ne l'évaluois pas une si grosse somme. Qu'on fasse entrer Lisippe.



SCÈNE V.

ARGALÉON, LISIPPE.

ARGALÉON.

LISIPPE, tu es le plus heureux de tous les hommes; je prends ton ſecret que je trouve bon, toutes réflexions faites. Je t'ai dit que je t'en donnerois beaucoup plus que tu ne demandois : je te donne ma fille en mariage.

LISIPPE.

La Princeſſe !

ARGALÉON.

Oui, la Princeſſe.

LISIPPE.

Avec les 600,000 francs ?

ARGALÉON.

Non. Mais tu comprends bien qu'elle vaut mieux.

LISIPPE.

Je connois de réputation ſa grande beauté, ſes charmes : mais...

ARGALÉON.

Je ne te parle pas de ſa beauté, ni de ſes charmes ; je ne fais pas grand cas de tout cela non plus que toi : mais elle eſt ma fille unique, & ma ſucceſſion vaudra bien 600,000 francs ; qu'en penſes-tu ?

LISIPPE.

Eh ! Seigneur, en conſcience, ſuis-je fait pour épouſer la Princeſſe ?

ARGALÉON.

Pourquoi non ? Tu n'es pas d'une grande naiſſance ; mais tu es un homme libre une fois : entre les Grecs, il ne s'agit que de cela ; ils ſont égaux dès qu'ils ſont libres : je ne ſuis pas orgueilleux, moi, quoiqu'on diſe tant que je le ſuis.

LISIPPE.

Je vois que vous ne l'êtes que trop peu ; mais moi, je le ſerois trop, ſi j'épouſois la Princeſſe : on ſe moqueroit de moi. Voilà un plaiſant viſage, diroit-on, pour être le mari de la Princeſſe Téléſille. Nos Meſſeniens ſont furieuſement malins ; ils me montreroient au doigt par les rues, & puis les chanſons.

ARGALÉON.

Ils en font bien contre moi : mais je punirai les tiennes avec les miennes, & auſſi ſévérement.

LISIPPE.

Nous ne ſommes point du tout faits l'un pour l'autre, la Princeſſe & moi; nous ne parlons ſeulement pas la même langue : elle a un certain langage du grand monde que je n'entendrois pas.

ARGALÉON.

Il eſt vrai qu'elle eſt quelquefois un peu ſublime, & je ne l'en eſtime pas davantage ; mais tu t'accoutumeras bientôt à ſon ſtyle : & enfin, ſi tu ne l'entends pas, elle t'entendra bien, toi; & ce ſera à elle à t'entendre, car tu ſeras le maître.

LISIPPE.

Le maître ! non, Seigneur : voilà le plus fâcheux ; je ne le ſerai point. Elle me regardera toujours du haut en bas, me traitera comme un pauvre diable que je ſuis ; je n'oſerai pas ſouffler devant elle, encore moins la gronder. Imaginez-vous ſi c'eſt vivre, que de n'oſer gronder ſa femme! Il n'y a rien

qui amuse tant dans un ménage; & sans cela on s'ennuieroit à mourir. Encore, encore autre chose : mais je suis embarrassé à vous le dire; le respect...

ARGALÉON.

Dis, dis; je te le permets.

LISIPPE.

En me mariant, je serois bien-aise d'avoir de petits Lisippes : or, pour les avoir, il y a une certaine façon; je ne sais pas comment je m'y prendrois avec la Princesse.

ARGALÉON.

Tu t'y prendrois comme avec une autre; il n'y a point de façon particulière pour les Princesses.

LISIPPE.

Je m'entends bien; c'est que je ne pourrai jamais avoir avec elle l'audace, l'insolence... Non, je ne l'aurois jamais; & puis, supposé que je l'eusse, je vois d'ici la Princesse qui prendroit des airs si dédaigneux... Adieu la lignée des Lisippes.

ARGALÉON.

Les Princesses ne sont point si dédai-

gneuſes que tu dis. Combien en vois-tu, ou autres grandes Dames, qui ne dédaignent pas même des Eſclaves ?

LISIPPE.

Oh ! quand ce ſera par fantaiſie, bon ; mais par devoir, elles n'en feroient rien. Et cela eſt ſi vrai, que je gage que le lendemain du mariage de la Princeſſe avec le malheureux Liſippe, elle auroit une fantaiſie.

ARGALÉON.

Tu ne la connois pas ; c'eſt une merveilleuſe qui ſe pique de beaux ſentimens.

LISIPPE.

A la bonne heure ; il lui faudroit quelqu'un pour ſes beaux ſentimens, car, pour moi, je n'en ai point. Elle ne feroit non plus de conſcience de m'enjoliver le front de ce que vous ſavez, que de boire un verre d'eau. Ils diroient entr'eux, le Monſieur & elle : Ce gueux-là le mérite bien ; ils en feroient des gorges chaudes ; &, ce qui eſt encore le pis, ils ne ſe cacheroient pas ſeulement de moi. Que diable leur ferois je ! Ce feroit un beau perſonnage que jouerois-là. Je conviens que de

plus honnêtes gens que moi le jouent bien : mais j'y ai de la répugnance, & une grande répugnance. Je ne sais où je l'ai prise ; ce n'est pas dans les exemples : mais enfin, pour rien au monde, je ne voudrois hasarder le paquet.

ARGALÉON.

On dit pourtant que tu veux te marier avec une Érinne.

LISIPPE.

Il est vrai, Seigneur : mais pour celle-là je la rangerai bien ; elle n'est pas Princesse. Elle est plus petite devant moi, si ce n'est quelquefois quand elle est dans ses humeurs.

ARGALÉON.

Tu la compares à ma fille.

LISIPPE.

Je la préfère, Seigneur. Premièrement, je l'aime : il n'y a point-là de tous ces beaux sentimens que je n'entends pas ; mais je l'aime. Après cela, je lui ai promis parole d'honneur que je l'épouserois : elle soutient qu'il est temps que je lui tienne ma promesse ; & si je lui manquois, c'est une créature à me tuer de sa main. Je vous dirai

bien plus, Seigneur, car il ne s'agit pas présentement de faire la petite bouche, si j'avois l'honneur & le malheur d'être le mari de Téléſille, je ne la croirois pas en ſureté.

ARGALÉON.

Ce ſeroit-là un malheur que je ne craindrois guères.

LISIPPE.

Quoi qu'il en ſoit, Seigneur, 600,000 francs, je vous en conjure, & point de Princeſſe.

ARGALÉON.

Ecoute. Il y a long-temps que je te laiſſe faire tes raiſonnemens très-bourgeois & très-plats; ils m'ont diverti quelques momens, mais, à la fin, ils me laſſent: tu vivras avec ma fille, & elle avec toi, comme vous l'entendrez tous deux; je ne m'en mets guères en peine, & ce qui ſe paſſera dans l'intérieur de ta maiſon m'importe fort peu. Il me ſuffit, & à toi auſſi, que tu ſeras mon gendre, & que tu ſuccéderas à ma place & hériteras de mes biens, & tu ſeras récompenſé du reſte.

LISIPPE.

LISIPPE.

Succéder à votre place, Seigneur ! Vous connoiſſez par vous-même les grands talens qui ſont néceſſaires pour le Gouvernement : je n'en ai aucun.

ARGALÉON.

Il n'en faut pas tant que tu penſes, ſur-tout quand le branle eſt une fois donné ; cela va tout ſeul : je te laiſſerai les Meſſeniens bien ſoumis ; & en tout cas tu n'auras qu'à leur montrer les dents.

LISIPPE.

Je ſuis le meilleur garçon du monde.

ARGALÉON.

Tu pourras l'être tant que tu voudras : ils ne ſe révolteront pas contre toi, puiſque, ſi tu m'as donné le ſecret, toi qui en es l'inventeur...

LISIPPE.

Seigneur...

ARGALÉON.

Tu héſites ; tu t'embarraſſes ! Quoi ! maraud, tu me viens donner un ſecret : tu me le fais payer bien cher ; & tu ne le crois pas aſſez bon pour t'en ſervir toi même ?

LISIPPE.

Ce n'eſt pas cela, Seigneur. C'eſt que je fais réflexion que j'aurai beau être muni du ſecret, les Meſſeniens auront beau être tranquilles, ſi les voiſins me font la guerre, je ne ſaurai où me mettre. Ils ne vous attaqueront pas ſi aiſément, vous qui êtes brave comme un Achille : mais moi, on me connoît ; ces diables de voiſins ſentiront bientôt le défaut de la cuiraſſe, & en abuſeront.

ARGALÉON.

Et ſi nous avions la guerre aujourd'hui, ne faudroit-il pas que tu y allaſſes ? ne t'enrôleroit-on pas comme un autre ?

LISIPPE.

Ce n'eſt pas de même ; on eſt dans la foule, on ſe dérobe, on s'enfuit. Mais ſi j'étois à la tête, j'y ferois une mauvaiſe figure ; je ne manquerois pas de donner quelque mauvais exemple.

ARGALÉON.

Tu feras la guerre par des Généraux, comme tant de braves Princes ; tu feras encore plus en ſureté que ſi tu étois ſimple ſoldat. Tu vois bien que toutes tes

raiſons ne valent rien ; tu n'as plus rien à repliquer. Tu épouſeras ma fille : viens me trouver dans un petit quart-d'heure, & je te menerai chez elle pour te préſenter en qualité de mari.

SCÈNE VI.

LISIPPE.

Me voilà bien loti ! Voilà un beau fruit d'un trait d'invention que je croyois ſi admirable, & dont je me ſavois ſi bon gré ! J'aurai une Princeſſe qui me fera enrager, & un Gouvernement, dont je ſuis incapable, qui me rendra ridicule, & m'attirera des accidens fâcheux. Les trois Euménides m'étoient bien entrées dans le corps, quand je ſuis venu me mêler des affaires d'Argaléon. Que ne le laiſſois-je démêler ſes fuſées comme il auroit voulu ? Il ne faut point de commerce avec ces gens-là ; & ſi je pouvois ſortir de ceci, oh ! qu'on ne m'y rattraperoit pas ! Mais je ne vois point du tout comment en ſortir. Mon idée n'a que trop ſaiſi Argaléon : mais il ſe laiſſeroit plutôt

écorcher vif que de me la payer en argent ; & malheureusement encore il ne m'en sauroit donner peu, car je le quitterois pour rien à l'heure qu'il est. Il a trouvé ce diabolique expédient de me donner sa fille dont il ne se soucie point ; & c'est ce que je n'avois point prévu ni pu prévoir. Allons, suivons ma triste aventure jusqu'au bout ; mais ayant toujours l'œil au guet, pour tâcher d'échapper, s'il est possible.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉLÉSILLE.

Je ne reverrai plus Hermocrate; & je vais voir celui à qui je suis destinée, & à qui je ne puis me refuser. Mon père dit qu'il y va de sa vie. Peut-être... Mais enfin il le dit; il ne m'est pas permis de ne pas supposer de la vérité dans ce discours. Je ne verrai plus Hermocrate; & je vais être unie à un autre aussi digne, sans doute, de mon mépris & de ma haine, qu'Hermocrate l'étoit de mon estime & de mon amour. Que fais-tu maintenant, malheureux Hermocrate? dans quelle douleur je te vois plongé! Ah! je ne t'en souhaite pas une pareille à la mienne. L'instant approche, le plus cruel de tous les instans de ma vie, celui qui me va porter le coup mortel. Dieux! est-ce ainsi que vous récompensez des sentimens que

nous avions lieu de croire vertueux? L'innocence de notre amour, nos desseins pour la liberté de Messène, n'ont donc pas mérité vos faveurs? Du moins ne me refusez pas celle d'une prompte mort qui termine mes tourmens.

SCÈNE II.

ARGALÉON, TÉLÉSILLE, LISIPPE.

ARGALÉON.

Ma fille, voici celui à qui je vous ai engagée. C'est un de nos Citoyens de Messène, Lisippe.

TÉLÉSILLE.

Lisippe! je ne connoissois point ce nom-là.

ARGALÉON.

Ce nom-là deviendra bientôt fameux par celui qui le porte: assurément il est homme d'esprit. Je t'ai dit qu'il me sauvoit la vie; rien n'est plus vrai: il m'a donné un secret infaillible qu'il a imaginé pour découvrir toutes les conju-

rations qui ſe feroient contre moi. Je défie préſentement les Meſſeniens de rien entreprendre : n'en es-tu pas tranſportée de joie ?

TÉLÉSILLE.

Seigneur, je ſuis ravie de vous voir en ſureté.

ARGALÉON.

Ce qui me plaît du moyen qu'il m'a donné, & ce qui te plaira auſſi, c'eſt que ce ne ſont point des précautions d'éclat, violentes, odieuſes, capables de révolter encore ; ce ſont des précautions inſenſibles, douces, dont perſonne ne s'appercevra, & qui contiendront pourtant tout le monde.

TÉLÉSILLE.

Cela eſt beau, s'il eſt vrai.

ARGALÉON.

Il eſt vrai & très-ſolide. Je ne ſerois pas homme à donner dans une viſion. Je ne pouvois trop récompenſer l'incomparable inventeur d'un ſecret qui m'étoit ſi néceſſaire, & que je n'euſſe cependant jamais eſpéré. Je n'ai rien de plus précieux que toi, ma fille, & je te donne à lui. Approchez, Liſippe ;

je vous laiſſe avec la Princeſſe : vous avez trop d'eſprit pour ne pas trouver le moyen de lui plaire : & vous, ma fille, vous êtes trop bien née pour manquer à votre devoir.

SCÈNE III.

TÉLÉSILLE, LISIPPE.

TÉLÉSILLE, *bas.*

Oh ! le haïſſable homme !

LISIPPE, *bas.*

Oh ! qu'elle eſt belle !

TÉLÉSILLE, *bas.*

Mon cher Hermocrate !

LISIPPE.

(*Bas.*) Érinne n'eſt qu'un chiffon. (*Haut.*) Madame .. (*Bas.*) Je ne ſuis point accoutumé à ces ſortes de perſonnes-là (*Haut.*) Madame . . . . (*Bas.*) Quelle mine elle me fait ! cela déconcerte. (*Haut.*) Madame, vous voyez bien que je ſuis fort embarraſſé.

TÉLÉSILLE.

Je vous donnerai tant de temps que vous

vous voudrez pour vous remettre ; rien ne presse.

LISIPPE.

Vous avez bien de la bonté..... (*Bas.*) Je crois que cela n'ira pas si mal. (*Haut.*) Madame, j'ai été assez heureux pour rendre au Prince Argaléon un service assez considérable.

TÉLÉSILLE.

J'en suis bien-aise : mais pourquoi faut-il que j'en sois la récompense ?

LISIPPE.

C'est un Prince très-touché des services qu'on lui rend. Il a l'ame si belle !

TÉLÉSILLE.

Beaucoup trop belle : il pouvoit vous faire d'ailleurs assez de bien.

LISIPPE.

On ne peut pas blâmer un Prince d'être trop généreux, & de récompenser trop magnifiquement. (*Bas.*) Je crois qu'à la fin je vais parler comme il faut.

TÉLÉSILLE.

Vous ne deviez pas abuser de sa générosité, & me demander à lui pour le

paiement du service que vous lui rendiez.

LISIPPE.

Ah! Madame, c'est sur cela qu'on ne peut lui donner assez de louanges : il s'en est avisé de lui-même, de son propre mouvement. Les Princes n'ont guères de propres mouvemens si généreux.

TÉLÉSILLE.

Quoi! ce n'est pas vous qui m'avez demandée?

LISIPPE.

Non, Madame; en conscience je n'y pensois pas. Ç'a été Argaléon qui, dans un transport de reconnoissance, a eu cette pensée. Je n'étois pas assez fou, assez téméraire...

TÉLÉSILLE.

Vous l'êtes du moins assez pour m'accepter.

LISIPPE.

Ce n'est pas de même. Après cela je vous dirois bien... Mais non, cela ne seroit pas à-propos.

TÉLÉSILLE.

Dites tout, Lisippe; je le veux.

LISIPPE.

Non, non, Madame ; vous y trouveriez peut-être votre compte en un ſens, mais en un autre cela vous déplairoit. Il y a de certains chapitres ſur quoi les Dames, & ſur-tout les grandes Dames, ſont ſi délicates, ſi aiſées à bleſſer . . .

TÉLÉSILLE.

Je ne ſuis point comme ces grandes Dames-là : dites.

LISIPPE.

Mais vous n'en parlerez jamais à perſonne, non pas même à moi ; c'eſt-à-dire, vous ne me le reprocherez point.

TÉLÉSILLE.

Je n'aurai garde de vous reprocher une choſe que j'ai tant de peine à obtenir de vous.

LISIPPE.

Et bien, puiſqu'il faut vous le dire, je vous ai refuſée aſſez long-temps : ne vous en fâchez point, je vous en ſupplie. Je n'avois jamais eu l'honneur de vous voir, & je ſentois entre vous & moi une certaine diſproportion qui me choquoit.

TÉLÉSILLE.

Eh ! que ne m'avez-vous toujours refusée ?

LISIPPE.

Aussi ai-je fait : mais le Prince a persisté d'autorité absolue à vouloir ce mariage. Quand il m'a amené ici, en vérité j'y venois quasi la corde au col. Je vous demande mille pardons ; il me semble que je vous manque de respect : mais je suis accoutumé à de certaines expressions populaires & naïves.

TÉLÉSILLE.

Vous ne m'offensez point ; tout au contraire, je suis très-contente de vous : vous me paroissez un honnête homme. Lisippe, accordez-moi une grace, qui me touchera infiniment. Continuez à me refuser.

LISIPPE.

Tout ce que j'y pouvois faire est fait. J'ai dit de vous pis que pendre, seulement par conjecture ; car je ne vous connoissois point. J'ai représenté, excusez la liberté excessive, les petits accidens domestiques dont je me tenois sûr avec vous, & dont je ne voulois point tâter ; enfin, que n'ai-je point

dit ? je voudrois que vous m'eussiez entendu. Tout cela n'a rien produit ; il est demeuré ferme comme un roc. Il est furieusement reconnoissant quand il s'y met.

TÉLÉSILLE.

Ne vous découragez point, mon cher Lisippe : continuez, je vous en supplie, comme vous avez commencé ; je vous en aurai une obligation éternelle. Vous me le promettez ?

LISIPPE.

Je vous l'aurois promis bien volontiers, il n'y a que quelques momens ; mais à l'heure qu'il est, je ne m'y sens plus tout-à-fait si disposé.

TÉLÉSILLE.

Est-ce que vous prétendez me dire des galanteries ? Eh ! fi, Lisippe, vous n'y songez pas.

LISIPPE.

Je ne suis point galant ; ce n'est point-là mon métier : mais il est pourtant vrai...

TÉLÉSILLE.

J'imagine un moyen de faire appuyer vos refus auprès de mon père,

il y donnera les mains ; & quand nous aurons réussi, vous pouvez compter que je suis du moins aussi reconnoissante que mon père.

LISIPPE.

Vous ne pourriez pas l'être autant.

TÉLÉSILLE.

Comment l'entendez-vous ? Je crois que vous voudriez faire encore l'agréable.

LISIPPE.

Aux Dieux ne plaise, Madame ! je n'y réussirois pas.

TÉLÉSILLE.

Tournez-vous donc d'un autre côté. Je deviendrai la meilleure de vos amies, & vous me trouverez toujours prête à vous servir dans toutes les occasions.

LISIPPE.

Beaucoup d'honneur, Madame ; mais s'il y avoit moyen...

TÉLÉSILLE.

De quoi ?

LISIPPE.

De contenter le Prince.

TÉLÉSILLE.

Vous oseriez m'épouser ?

LISIPPE.

Je ne dis pas cela.

TÉLÉSILLE.

Je le crois, vous êtes trop sensé. Mon cher Lisippe, je suis persuadée que vous aurez égard à ma prière, & que vous serez bien. J'attends tout de vous. Adieu : venez me voir le plutôt que vous pourrez, & m'apprendre le succès de vos soins.

SCENE IV.

LISIPPE.

Je demeure plus embarrassé que jamais. Je ne l'avois jamais vue, & je ne savois ce que je refusois en la refusant : ma foi, c'est un friand morceau; je me suis senti, en la voyant, tout changé, & j'ai trouvé que je n'avois pas eu raison. Manquer cela ! ce seroit une grande sottise. Il est vrai qu'elle ne me paroît pas avoir grande envie de moi : mais,

après tout, elle eſt bonne créature, fort douce ; je ne ſais pas où Argaléon l'a priſe. Elle me diſoit : Mon cher Liſippe, d'un ton ſi doux ! il m'alloit au cœur. Je ferai encore ſemblant de la refuſer, puiſqu'elle le veut : mais aſſurément Argaléon ne ſe rendra pas ; & puis, je dirai à la Princeſſe : Madame, j'ai bien fait ce que j'ai pu ; j'en ſuis au déſeſpoir : mais il faut que j'aie l'honneur de . . . Enfin, je lui ferai quelque petit diſcours bien tourné. De ſon côté, elle fera de néceſſité vertu, & s'accoutumera peu-à-peu à moi. Je ne ſuis point déſagréable ; j'ai de l'eſprit, je ſuis amuſant, je la divertirai : vous verrez qu'elle ne pourra plus ſe paſſer de moi. Il ne faut pas s'étonner pour quelques difficultés qu'on trouve d'abord en ſon chemin avec les Dames, ni pour quelques façons préliminaires, qui ſont chez elles un cérémonial réglé. Eh ! parbleu, Érinne, qui n'eſt qu'une petite je ne ſais qui, a bien fait d'abord la mijaurée avec moi pendant un temps. A-propos d'Érinne, il eſt certain qu'elle ſera un peu de vacarme ; mais il n'y a que ſon premier feu à eſſuyer, après quoi la crainte de mon beau-père la

contiendra. Ce beau-père-là n'entend pas raillerie ; & puis moi, qui ferai grand Seigneur, j'en uſerai bien avec elle ; je lui ferai des préſens : car enfin, il faut toujours avoir de l'honneur en toute ſa conduite ; & même il me ſera facile de la marier à quelqu'autre qui ſera bien-aiſe d'avoir ma faveur. Tout cela ne fait pas un petit pli ; il n'y a que cette domination qui me reviendra après la mort du beau-père, dont je ne m'accommode pas trop. Mais pourquoi me déplaît-elle ? je ſerai très-bon homme ; les Meſſeniens m'aimeront, & ils n'y auront pas grande peine au ſortir des griffes d'Argaléon ; & puis le ſecret. En tout cas, ſi tout ce tracas m'ennuie, ou s'il y a guerre, j'en ſerai quitte pour laiſſer tout-là. Les Meſſeniens en ſeront très-contens, & très-contens auſſi que je me retire avec la caſſette du beau-père, qui ne ſera pas mauvaiſe ; il ſe trouvera que j'aurai eu mon compte, & par-delà : de plus, ma couche nuptiale, ornée de quelque choſe de bien joli. Ma foi, il n'y a pas à délibérer ; je m'en vais bien vîte trouver Argaléon, faire ce que j'ai promis, & n'y point réuſſir. Miſéricorde ! je vois Érinne.

SCENE V.

LISIPPE, ÉRINNE.

ÉRINNE.

BONJOUR, mon cher Lisippe : que j'ai eu de peine à te trouver ! La plupart des gens à qui je me suis informée de toi ici, ne te connoissent point. Il y a seulement deux ou trois Officiers du Tyran, qui m'ont dit qu'il t'avoit donné de longues audiences dans un grand particulier; mais que pour toi on ne te voyoit point.

LISIPPE.

On me voit présentement.

ÉRINNE.

Qu'est-ce que tu veux dire ? je crois que tu fais l'important?

LISIPPE.

Tu as bien fait de ne pas venir plutôt.

ÉRINNE.

Est-ce que tu étois en prison ? car c'est-là tout ce qu'il y a à gagner ici. Ah ! que j'aurois été affligée !

LISIPPE.

Non; mais tu ne ſais pas comment ſe mènent les affaires d'Etat. Il y a de certaines furetés, de certaines précautions à prendre...

ÉRINNE.

Tu me fais trembler : tout cela aboutira à te faire mettre dans une bonne priſon.

LISIPPE.

Ne crains rien : mais je ne puis pas t'en dire davantage.

ÉRINNE.

Ouvre-moi ton cœur, je te prie, mon cher Liſippe; tu ſais que je t'adore, mon petit Liſippe : auras-tu les 500,000 francs ?

LISIPPE.

Je les aurai en quelque façon.

ÉRINNE.

Il me ſemble qu'il n'y a que deux façons : l'une, de les avoir; l'autre, de ne les point avoir.

LISIPPE.

Cela eſt bientôt dit : mais les choſes ne vont pas comme ta tête. Quelque-

fois à la Cour on veut faire une affaire, & au lieu de celle-là on en fait une autre qui vaut peut-être mieux. Au lieu d'une petite fortune qu'on se proposoit, on se trouve porté je ne sais comment à une plus grande à quoi on ne pensoit pas. C'est un drôle de pays que ce pays-ci.

ÉRINNE.

Quel galimatias est-ce-là ?

LISIPPE.

Quelquefois même, quand on a fait plus de fortune qu'on ne pensoit, on en est fâché : mais il faut prendre patience.

ÉRINNE.

C'est une patience bien aisée à prendre. Mais que veux-tu dire ?

LISIPPE.

En ce cas-là quoique nous soyions fâchés, ceux qui s'intéressent à nous, doivent être bien-aises.

ÉRINNE.

Ah ! maraud ! double chien ! tu me trompes ! tu en épouses une autre !

LISIPPE.

Érinne, ne t'emporte point : je suis

un homme d'honneur ; tu ſeras contente de moi.

ÉRINNE.

Non : tu me trahis ; tu épouſes quelqu'un qui fait ta fortune. Qu'auroient donc voulu dire tes chiennes de ſentences ?

LISIPPE.

C'eſt qu'ici, à la Cour, on a l'eſprit extrêmement plein de réflexions : on en fait à tout moment ; car il faut avoir bon pied, bon œil. Et puis, à te dire le vrai, les réflexions que je faiſois avoient bien quelque petit rapport à moi, à ma ſituation préſente.

ÉRINNE.

Dis-moi cette ſituation, ſi tu veux que je te croye.

LISIPPE.

Ce ſeroit un long narré que je ne puis te faire à préſent ; il faut que j'aille parler à Argaléon pour une affaire très-preſſée. Adieu, Érinne.

ÉRINNE.

Non, non ; demeure : tu n'échapperas pas ainſi. Quoi ! tu aurois le front d'en épouſer une autre, après ?...

LISIPPE.

Laisse-moi finir mon affaire, & dans quelques momens tu sauras la vérité de tout.

ÉRINNE.

Pourquoi m'abandonnes-tu, traître ? Dis-le-moi tout-à-l'heure : tu ne me réponds rien ?

LISIPPE.

Voici un Seigneur qui vient ici, & qui veut me parler. Adieu. (*Bas.*) Il a paru bien à-propos pour me tirer d'embarras.

ÉRINNE.

Il te parlera devant moi, s'il veut ; je ne te quitte point.

SCÈNE VI.

DARÉS, LISIPPE, ÉRINNE.

DARÉS.

LISIPPE, Argaléon vous demande.

LISIPPE, *à Érinne.*

Je te le disois bien : tu vois que je ne mens pas.

ÉRINNE.

J'irai avec toi : je veux voir ce que c'eſt que tout ceci. Il y a quelque anguille ſous roche.

DARÉS.

Qui eſt cette femme-là ?

LISIPPE.

C'eſt une femme avec qui j'ai quelques liaiſons d'amitié, quelques petits engagemens.

ÉRINNE.

De petits engagemens, ſcélérat ! Ah ! Seigneur, je m'en vais vous conter...

DARÉS.

Je n'ai pas le loiſir d'écouter ces ſortes d'hiſtoires-là ; je vois d'ici ce que c'eſt. Allez, Liſippe ; ne faites pas attendre le Prince.

ÉRINNE.

Je te ſuivrai par-tout.



SCÈNE VII.

DARÉS.

Ce nouveau venu que j'ai introduit ici, me donne de l'inquiétude. Il inſtruit Argaléon à me faire des myſtères. Je n'ai jamais pu tirer de lui ce que c'étoit que ce ſecret contre les conjurations. Ce n'eſt pas là mon compte. Je crois qu'il s'entête de plus en plus de ce compagnon-là : & que feroit-ce donc, s'il devenoit le gendre de mon Maître ? il me joueroit bien vîte quelque mauvais tour. Je ſens qu'il me déplaît naturellement ; il eſt trop intrigant & trop adroit. J'ai fait pour un Courtiſan une lourde faute, de donner ici de l'accès à quelqu'un ; & qui diable auſſi ſe fût défié d'un homme comme celui-là ? Mais le mal eſt fait ; il faut tâcher d'y remédier, & traverſer ce beau mariage de Liſippe avec la Princeſſe. Heureuſement elle m'en eſt venue prier les larmes aux yeux : je couvrirai mes intérêts des ſiens, & elle me ſera obligée de tout ce que je ferai pour moi. Il eſt vrai que l'affaire eſt bien

bien avancée, & que je ne vois point du tout ce que j'y pourrai faire. Mais il n'importe ; on revient quelquefois de plus loin. Allons veiller à ce qui se passe, & saisir les occasions, s'il s'en présente.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMOCRATE, TÉLÉSILLE.

HERMOCRATE.

Au nom des Dieux, Madame, daignez me parler un moment.

TÉLÉSILLE.

Il ne m'eſt plus permis. Laiſſez-moi mourir ſans avoir rien fait contre mon devoir.

HERMOCRATE.

Vous voyez l'état où je ſuis, & vous me refuſez un mot. Je ne ſais rien de ma deſtinée, depuis que vous m'avez fait ſavoir que Liſippe vous avoit promis de vous refuſer. L'a-t-il fait ?

TÉLÉSILLE.

Je vous parlerois ſi j'avois cela à vous dire ; je croirois devoir ce ſoulagement à votre douleur : mais je ne puis vous parler pour l'augmenter.

HERMOCRATE.

Quoi ! Lisippe ?

TÉLÉSILLE.

Voyez si on ne nous observe point... Lisippe ne m'a point refusée, ou si foiblement, qu'enfin tout est perdu pour nous, mon cher Hermocrate.

HERMOCRATE.

Et vous y consentez ?

TÉLÉSILLE.

Vous ne voyez pas que je meurs ! Allez ; je n'ai plus rien à vous dire : allez, & fuyez même pour jamais d'un lieu si funeste ; mais conservez la mémoire de la malheureuse Télésille. Elle vous aimoit.

HERMOCRATE.

Je ne puis vous parler moi-même : je suis dans une agitation, dans un trouble... Je perds Télésille : je n'ai plus d'espoir ! Mais Argaléon n'a pas encore vu vos larmes ; il n'y résistera pas.

TÉLÉSILLE.

Il est pour moi plus que pour Messène le plus cruel de tous les... Ah ! quel mot a pensé m'échapper ! vous

l'auriez désapprouvé vous-même. Allez ; un pareil entretien ne peut plus être innocent pour moi : allez, je vous en conjure ; donnez-moi cette dernière marque de déférence ; je veux conserver jusqu'au dernier soupir des sentimens que vous trouviez vertueux, & qui me sont d'autant plus chers qu'ils vous attachoient à moi.

HERMOCRATE.

Quoi ! cet attachement le plus vif, le plus tendre, le plus violent attachement du monde, qui devoit être favorisé de tous les Dieux, n'aura qu'un succès si fatal ? Madame, j'ai encore une vie à perdre, & j'en ferai usage. On est bien fort quand on ne la ménage point.

TÉLÉSILLE.

Ah ! si vous m'aimez, je vous défends... Mais j'apperçois l'odieux Lisippe, qui me cherche apparemment. Adieu, Hermocrate ; adieu pour jamais. Gardez-vous bien de me suivre.



SCÈNE II.

HERMOCRATE, LISIPPE.

LISIPPE.

VOILA la Princeſſe avec un jeune homme bien fait, qu'elle quitte bruſquement dès qu'elle m'apperçoit, & elle eſt toute en pleurs; il me ſemble que cela ne ſignifie rien de bon pour le futur & prochain mariage.

HERMOCRATE.

Approchez, Liſippe. Vous épouſez la Princeſſe?

LISIPPE.

Je ne ſais quel intérêt vous y prenez, ni pourquoi...

HERMOCRATE.

Quel intérêt j'y prends? Ecoutez-moi bien.



SCÈNE III.

HERMOCRATE, LISIPPE, ÉRINNE.

ÉRINNE.

Eh ! je te retrouve donc ? Dis-moi enfin quelle trahiſon tu me fais ?

LISIPPE.

Seigneur, il faut que je parle dans le moment à Érinne que vous voyez-là. Érinne, il faut que je parle à ce brave Seigneur.

HERMOCRATE.

Non, Liſippe; vous m'écouterez : je n'ai qu'un mot.

ÉRINNE.

Non; tu me répondras dans l'inſtant.

HERMOCRATE.

Laiſſez-nous un moment, Érinne; je vous le rends auſſi-tôt.

ÉRINNE.

Seigneur, il veut nous échapper.

HERMOCRATE.

Je vous réponds qu'il ne m'échappera pas. (*A Lisippe.*) Vous voulez donc épouser la Princesse ?

ÉRINNE.

La Princesse ? Ah ! je respire. Cela n'est pas possible.

HERMOCRATE.

Comment l'entendez-vous ?

ÉRINNE.

J'entends qu'il n'épouse pas la Princesse. Eh ! fi ; ce seroit là un bel assortiment. Vous me rafraîchissez bien le sang en m'apprenant cette nouvelle-là ; il y a certainement du mal-entendu.

HERMOCRATE.

Cela est ridicule, & n'est pourtant que trop vrai.

ÉRINNE.

Non, non ; il n'en est rien. Parle donc, toi : pourquoi ne dis-tu mot ?

LISIPPE.

Tu vois bien avec ton bon esprit...

HERMOCRATE.

Il vous trompe ; il épouse la Princesse : ce n'est pas-là la question.

LISIPPE.

Seigneur, vous ſavez qu'à la Cour on ne dit pas les choſes qui ne ſont point déclarées. Celle-là ne l'eſt point.

ÉRINNE.

Ah ! traître, il eſt donc vrai . . .

HERMOCRATE.

Un moment de patience, Érinne. (*A Liſippe.*) Si vous êtes aſſez hardi pour perſiſter dans cette penſée, vous ne mourrez que de ma main.

ÉRINNE.

Et de la mienne auſſi, bien ſurement.

SCÈNE IV.

DARÉS, HERMOCRATE, LISIPPE, ÉRINNE.

LISIPPE.

Seigneur Darés, j'implore votre ſecours contre un Étranger que vous voyez, qui me menace de me tuer, ſous prétexte que j'épouſe la Princeſſe.

ÉRINNE.

Pourquoi ne me comptes-tu pas ? je

te

te tuerai auſſi. Tu avoues donc que tu épouſes la Princeſſe ?

DARÉS.

Seigneur, car je crois que c'eſt vous qui êtes le plus à craindre, je vous prie de ſonger qu'il faut reſpecter davantage le choix d'Argaléon.

ÉRINNE.

Ne molliſſez pas, Seigneur, je vous en conjure.

HERMOCRATE.

Un pareil choix d'Argaléon n'eſt point à reſpecter; & peut-être ſera-t-il bien-aiſe lui-même de n'en avoir pas long-temps la honte. Enfin, vous ſavez qu'il m'a promis la Princeſſe par votre bouche : je ne ſuis point homme à ſouffrir un manque de parole.

ÉRINNE.

Seigneur, que je vous ſuis obligée ! vous parlez divinement.

HERMOCRATE.

Liſippe me répondra de la parole d'Argaléon, je m'en prendrai à lui.

LISIPPE.

Hélas ! Seigneur, eſt-ce ma faute s'il

vous l'avoit donnée ? je ne le ſavois ſeulement pas.

DARÉS.

Seigneur, vous jugez bien que le gendre d'Argaléon en ſera protégé, & que ſa mort ſeroit bien vengée.

LISIPPE.

Je ne me ſoucie point d'être vengé; je ne me ſoucie que d'être mort.

HERMOCRATE.

Et moi, je ſerois vengé auſſi. J'ai des amis à Corinthe qui trouveroient bien le chemin de Meſsène, & à qui cet homme-là n'échapperoit pas.

ÉRINNE.

Tu le mériteras bien, infame que tu es; & moi, j'en ſerai à la joie de mon cœur.

LISIPPE.

Ma chère Érinne, ne m'inſulte point; je t'aime toujours : je ſens que je m'attendris pour toi plus que jamais.

ÉRINNE.

Oui, tu t'attendris, parce que tu meurs de peur. Tu t'es venu mettre-là en beaux draps blancs pour me trahir.

DARÉS.

Érinne a raiſon. De quoi s'aviſoit auſſi un petit Bourgeois de Meſsène de venir à la Cour avec un deſſein auſſi ambitieux que celui d'épouſer la Princeſſe? S'il s'en étoit ouvert à moi, qui l'introduiſois, je l'aurois bien guéri de ſa folie, & lui en aurois fait voir les conſéquences: mais il n'a eu garde; il s'eſt bien caché de moi, & s'eſt conduit à ſa fantaiſie. Je l'ai laiſſé faire, parce que je ne ſuis point curieux d'entrer dans les manéges de Cour. Seigneur Liſippe, vous vous trouvez dans un petit embarras; vous vous en tirerez bien: vous avez tant d'eſprit!

LISIPPE.

Ah! ne m'abandonnez pas, Seigneur Darés; vous êtes mon unique protecteur.

DARÉS.

Non, je ne le ſuis point. Vous avez fait votre affaire ſans moi; je ne m'en mêle point.

HERMOCRATE.

Vous me faites un ſenſible plaiſir, Darés, de retirer votre protection d'un fourbe qui ne la méritoit pas.

ÉRINNE.

Il en auroit abusé, comme il a fait d'un penchant un peu trop tendre que j'avois pour lui.

LISIPPE.

Hélas! me voilà bien maltraité; & je n'ai point de tort. Je voudrois être hors d'ici avec..... je ne dirai pas quoi, & ma pauvre Érinne.

ÉRINNE.

Avec ta pauvre Érinne? Est-ce que tu t'imagines que je te reprendrois si facilement, après ce que tu m'as fait?

DARÉS.

Mais, Seigneur, il me semble que Lisippe se met à la raison. Il veut bien quitter la partie: n'est-ce pas tout ce que vous desirez?

HERMOCRATE.

Sans doute. Vous renoncez nettement à la Princesse, & vous le déclarerez tout-à-l'heure à Argaléon?

LISIPPE.

J'y renonce nettement, & je le déclarerai tant que vous voudrez.

HERMOCRATE.

Tout eſt donc fini ; je deviens le meilleur de vos amis à ce prix-là.

LISIPPE.

Voilà une amitié bien ſujette aux accidens : mais, écoutez-moi, Seigneur; je ne vous réponds pas qu'Argaléon s'en tienne à ma renonciation la plus nette, & qu'il ne me faſſe pas épouſer la Princeſſe malgré moi.

ÉRINNE.

Tu l'aurois donc enſorcelé ?

HERMOCRATE.

Malheureux ! vous prenez un tour pour vous dédire, un faux-fuyant. Va ; ſouviens-toi de ce que je t'ai dit : ce ſera de ma main.

LISIPPE.

J'en ſuis aſſez fâché, Seigneur : mais il y a de certaines occaſions où l'on n'eſt point le maître de ne point épouſer.

HERMOCRATE.

Comment donc ? Que veut dire ce maraud-là ?

DARÉS.

Seigneur, il y a dans tout ceci quelque chose que je n'entends point.

LISIPPE.

Ah ! oui, il y a quelque chose.

HERMOCRATE.

Dis-le-nous donc tout-à-l'heure.

LISIPPE.

Attendez que j'y fasse un peu réflexion. Je ne le puis dire qu'au Seigneur Darés en particulier. Il saura au vrai où j'en suis ; & il verra que je suis un pauvre garçon injustement accablé.

DARÉS.

(Darés & Lisippe se retirent un peu à l'écart.)

Venez donc pour me parler.

LISIPPE.

Seigneur Darés, j'ai donné au Prince un secret admirable contre les conjurations, & qui l'a ravi. Je ne songeois non plus à lui demander la Princesse pour récompense, qu'à m'aller pendre ; je lui demandois seulement 600,000 francs, dont j'en destinois cent à avoir l'honneur de vous marquer ma très-humble reconnoissance. Argaléon ne

lâche pas volontiers ſon argent, & je ne l'en blâme pas: mais il a trouvé l'invention de me donner la Princeſſe au lieu d'argent.

DARÉS.

Il n'y a pas grande difficulté à cela. Vous ne voulez point de la Princeſſe réſolument; il en eſt quitte après vous l'avoir offerte: vous vous retirerez avec le plaiſir de lui avoir rendu gratuitement un grand ſervice.

HERMOCRATE.

Je meurs d'impatience de ſavoir le réſultat de cette converſation.

ÉRINNE.

Moi, je ſuis plus morte que vive.

LISIPPE.

Il faut qu'Argaléon me donne. Poſez cela en fait.

DARÉS.

Il le faut? Eſt-ce que vous lui ferez la loi?

LISIPPE.

Quand je dis qu'il le faut, j'entends qu'il le veut, & le voudroit même en dépit de moi.

DARÉS.

Et bien, il vous donnera peu : cela facilitera l'affaire ...

LISIPPE.

Il ne peut vouloir me donner que beaucoup, l'équivalent de la Princeſſe : poſez encore cela en fait. Autrement il ne me l'eût pas offerte au lieu d'une petite ſomme ; & même je refuſois d'abord la Princeſſe abſolument.

HERMOCRATE.

Ils ne finiſſent point.

ÉRINNE.

Voilà un furieux verbiage.

DARÉS.

Mais comment avez-vous mis Argaléon dans la néceſſité d'une alternative ſi fâcheuſe ?

LISIPPE.

Ce n'eſt pas ma faute : mais il vous le dira ; il a toute confiance en vous.

DARÉS.

Vous épouſerez la Princeſſe, ſi vous ne me le dites.

LISIPPE.

Je l'épouſerois plutôt ; il y va de ma tête.

DARÉS.

Du moins quel eſt le ſecret que vous avez donné à Argaléon ?

LISIPPE.

Vous le ſaurez de lui : je vous ai dit tout ce qu'il m'étoit poſſible de vous dire, à vous que je me flatte qui ſerez toujours mon protecteur. Tâchez, je vous en ſupplie, de faire entendre raiſon à Hermocrate & à Érinne.

DARÉS, *en retournant à Hermocrate.*

Seigneur, je vois bien, en rappellant tout ce qui s'eſt paſſé ici ſous mes yeux, que Liſippe ne me trompe pas : mais préſentement que je ſais mieux l'affaire, je ſuis bien fâché de vous annoncer que votre malheur eſt ſans remède, & que Liſippe épouſera la Princeſſe.

HERMOCRATE.

Je vous répète qu'il ne l'épouſera point, moi vivant ; & que moi mort, il trouvera à qui parler.

ÉRINNE.

Je ne ſuis qu'une femme : mais j'ai du cœur auſſi-bien que ce brave Seigneur-là ; & nous verrons beau jeu.

LISIPPE.

Quels enragés ! Ne ſortirai-je point de leurs pattes ?

DARÉS.

Je vous proteſte, Seigneur, que je voudrois de tout mon cœur vous pouvoir ſervir ; je vous avoue que je ne trouve pas moi-même ce mariage-là trop convenable : mais je tenterois inutilement auprès d'Argaléon de le rompre. Je vous en ferai juge, ſi vous voulez. Le Prince ſe trouve engagé, il ne vous importe comment, à donner à Liſippe ſa fille, ou une groſſe ſomme; & cette groſſe ſomme, il ne l'a pas.

HERMOCRATE.

Et quelle eſt cette ſomme ?

DARÉS.

600,000 francs : n'eſt-ce pas, Liſippe ?

LISIPPE.

Oui. (*A Érinne.*) Tu vois bien que je voulois te faire une grande fortune.

HERMOCRATE.

Il tient à cela abſolument?

DARÉS.

Abſolument.

LISIPPE.

Très-abſolument.

HERMOCRATE.

La ſucceſſion que je viens de recueillir dans l'Etat de Meſsène, me vaut plus de 600,000 francs : allez, je vous en conjure, mon cher Darés, dire à Argaléon que je la donne à Liſippe.

LISIPPE.

Seigneur, quelle joie !...

ÉRINNE.

Oh ! le brave homme !

DARÉS.

Seigneur, penſez-y bien auparavant; vous pourriez vous repentir.

HERMOCRATE.

Non, non, je ne me repentirai point.

DARÉS.

Je pars donc ſur votre parole. Mais quand j'aurai fait réuſſir votre propoſition auprès du Prince, n'allez pas après cela y mettre des modifications, des reſtrictions qui ſeroient déſagréables,

ſur-tout pour moi, qui aurai négocié de bonne foi.

HERMOCRATE.

Non, non, point de modifications, point de reſtrictions. Allez, ne perdez point de temps; je vous attends ici.

DARÉS.

Il m'étonne.

SCÈNE V.

HERMOCRATE, LISIPPE, ÉRINNE.

HERMOCRATE.

CROYEZ-VOUS, vous deux, que notre affaire ſe faſſe?

ÉRINNE.

Pour moi, je ne ſaurois m'imaginer que ce gueux-ci ſe trouve tout-d'un-coup avec un ſi gros bien.

LISIPPE.

Quoi qu'il en arrive, Seigneur, je

vous prie de remarquer que je marche de bon pied, & même de vouloir bien le mander à Meſſieurs vos amis de Corinthe.

HERMOCRATE.

Vous ne me répondez pas. J'ai de l'inquiétude ſur le ſuccès de notre affaire. Argaléon eſt quelquefois aſſez étrange; il peut, par un mauvais honneur, ne pas vouloir ſe déſiſter de ſa première réſolution ; il peut même avoir quelque raiſon ou quelque prétexte pour ne le pas faire. Qu'en penſez-vous, Liſippe, vous qui êtes plus que perſonne dans le fond de tout ceci?

LISIPPE.

Je n'y ſuis que trop, comme vous voyez. Si je l'avois prévu, je ne ſerois pas dans tout ce tracas-ci; mais je ſuis sûr que ni Calchas, ni Tiréſie, ne l'auroient prévu. Toutes réflexions faites, j'eſpère pourtant un bon ſuccès. Pour ce qui me regarde, je vous dirai bien ſincèrement que je ſuis bien revenu de la Princeſſe : je vois que vous en êtes furieuſement amoureux, puiſ-

que vous l'achetez ſi cher ; & pour rien au monde je ne m'irai mettre entre vous deux. Il n'y feroit pas bon pour moi.

ÉRINNE.

Qu'eſt-ce que tu dis-là à l'oreille au Seigneur Hermocrate ? c'eſt encore quelque trahiſon que tu me fais.

LISIPPE.

Non, ma chere Érinne, tu as toujours eu mon cœur ; & s'il a paſſé en l'air quelques petits nuages...

ÉRINNE.

Ne crois pas m'appaiſer par de beaux diſcours. Si tu ne reviens à moi, là, de la bonne manière ... Je m'y connois bien.

LISIPPE.

Tes grands connoiſſances feront ſatisfaites.

ÉRINNE.

Prends-y bien garde, je t'en avertis.

HERMOCRATE.

Quelles gens vous êtes ! Vous vous amuſez à des diſcours de bagatelles, &

vous n'êtes point frappés de l'importance du moment où nous ſommes. Dans ce moment Argaléon décide de ma deſtinée & de la vôtre. Si l'affaire manquoit, Dieux ! quel ſeroit mon déſeſpoir ! Mais je vois revenir Darès ; que je me ſens d'émotion & de trouble !

SCÈNE VI.

HERMOCRATE, DARÉS, LISIPPE, ÉRINNE.

DARÉS.

SEIGNEUR, Argaléon a fait de la difficulté...

HERMOCRATE.

Ah ! voilà ce que j'imaginois. Je ſuis perdu.

DARÉS.

Daignez m'écouter, Seigneur. Le Prince a fait de la difficulté de payer ſes dettes à vos dépens ; il eſt fort délicat ſur ces matières-là, fort chatouilleux ſur ce qui touche ſon honneur

& pourroît le faire paroître intéressé.

HERMOCRATE.

Achevez vîte, je vous supplie.

DARÉS.

Je sais comment il faut le prendre, j'ai levé la difficulté. Il vous donne la Princesse, & consent que Lisippe ait vos biens de Messène. Il déclare hautement qu'il lui accorde une si prodigieuse récompense, pour un moyen qu'il lui a donné de découvrir toutes les conjurations.

HERMOCRATE.

Je suis le plus heureux de tous les hommes. Darés, vous ne vous plaindrez pas de mon ingratitude. Lisippe, nous consommerons l'affaire entre vous & moi. dès aujourd'hui.

LISIPPE.

J'ai aussi quelque scrupule; mais il faut que j'en passe par-là. J'attendrai vos ordres, Érinne, qu'en dis-tu?

ÉRINNE.

Je ne sais où j'en suis, je ne me possède pas.

pas. 600000 francs, mon cher petit Lisippe !

LISIPPE.

C'est à moi à faire le fier présentement. Viens, viens, je te ferai bien acheter ta grace.

HERMOCRATE.

Darés, menez-moi chez Argaléon, que je lui fasse mes remerciemens.

SCÈNE DERNIÈRE.

HERMOCRATE, TELESILLE.

TÉLÉSILLE.

J'APPRENDS ce que vous venez de faire, & ne puis assez vous dire...

HERMOCRATE.

Madame, ne me dites, rien, si ce n'est pour prendre part à ma joie. Elle est digne de ce que j'obtiens.

TÉLÉSILLE.

Vous l'obtenez par un sacrifice si généreux...

HERMOCRATE.

Vous avez l'ame trop noble pour croire qu'il le ſoit. Laiſſez penſer au commun du monde que c'eſt-là une action. Je cours chez Argaléon, & vous rejoins.

NOTES.

1. J'ai oui dire que Cromwel avoit vingt Chambres différentes où il couchoit.

2. Je me ſouviens d'avoir lu dans quelque Ancien, que Denis le Tyran ſe faiſoit faire la barbe par ſa fille.



ABDOLONIME,

ROI DE SIDON,

COMÉDIE.

1725.

NOMS DES PERSONNAGES.

ABDOLONIME, Jardinier de Sidon.

NARBAL, Fils d'Abdolonime.

BARSINE, Fille d'Abdolonime.

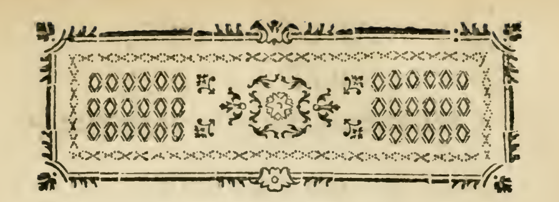
HANNON, l'un des principaux Citoyens de Sidon.

ÉLISE, Sœur de Hannon.

AGÉNOR, autre Sidonien, des plus considérables de la Ville.

Un Soldat de la Garnison Macédonienne.

La Scène est à Sidon.



ABDOLONIME, ROI DE SIDON, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABDOLONIME, HANNON.

HANNON.

APPROCHEZ, mon bon voiſin Abdolonime ; j'ai à vous parler. Comment s'appelloit votre père.

ABDOLONIME.

Il s'appelloit Micipſal.

HANNON.

(*Bas.*) Bon. (*Haut.*) Et votre grand-père ?

ABDOLONIME.

Pour mon grand-père . . . Attendez un peu, s'il vous plaît, Seigneur. Je n'ai pas ſon nom ſi préſent; c'étoit pourtant . . . Oui, c'étoit Hiarbahal.

HANNON.

(*Bas.*) Cela eſt juſte. (*Haut.*) Et pourquoi avez-vous héſité ſur le nom de votre grand-père?

ABDOLONIME.

C'eſt que je ne l'ai jamais vu, ni même mon père. J'étois enfant quand mon père mourut; & j'ai oui dire qu'il étoit enfant auſſi quand ſon père mourut. C'eſt du plus loin qu'il me ſouvienne que d'avoir entendu parler de ces gens-là. Je me trouve ici comme un champignon de mon jardin : je ne ſais preſque pas qui m'y a mis. Mais, Seigneur, permettez-moi de vous demander pourquoi vous vous embarraſſez de mon père & de mon grand-père, dont je ne m'embarraſſe pas,

moi qui ſuis leur fils & leur petit-fils ?

HANNON.

Ne ſavez-vous pas que j'aime les généalogies, & que j'en ai toujours été curieux ?

ABDOLONIME.

Les généalogies ! Et à quoi cela eſt-il bon ? que me ſerviroit-il de ſavoir qui eſt le père & le grand-père de chacun de mes choux & de mes artichaux ? Il me ſuffit qu'ils ſoient de bonne graine.

HANNON.

Et bien, j'ai voulu ſavoir, en connoiſſant votre père & votre grand-père, ſi vous étiez de bonne graine auſſi, vous.

ABDOLONIME.

J'eſpère qu'oui, Seigneur. On m'a toujours dit que c'étoient d'honnêtes-gens, qui alloient droit en beſogne, loyalement. Mais à propos de graine, j'aurois bien une petite prière à vous faire. Je n'ai qu'un fils & une fille...

HANNON.

Elle eſt toute des plus jolies, votre fille.

ABDOLONIME.

Par Jupiter, il me le ſemble. Par deſſus cela, c'eſt une bonne enfant, ſans malice, comme mon père & mon grand-père, puiſque père & grand-père y a.

HANNON.

Vous pourriez vous mettre du nombre.

ABDOLONIME.

Je ne vous en dédirai pas, cela ne fait tort à perſonne. Barſine n'eſt pourtant pas ſotte, non; elle a un petit entendement bien gentil, qui me divertit à merveille : auſſi je l'aime de tout mon cœur. Mais ce n'eſt pas elle dont je veux vous parler.

HANNON.

Pourquoi? J'aimerois autant que vous me parlaſſiez d'elle, que de quelqu'autre.

ABDOLONIME.

Je ne ſuis pas en peine d'elle, ſa fortune eſt faite.

HANNON.

HANNON.

Comment, faite? Et par où?

ABDOLONIME.

Vous le ſavez bien, puiſque c'eſt Madame votre ſœur elle-même qui l'a priſe auprès d'elle depuis trois ou quatre ans. Elle l'aime, elle la traite quaſi comme ſon égale, elle ne la laiſſe manquer de rien; & quand elle ſe mariera, elle a promis à ma fille de la garder toujours.

HANNON.

Oui, mais ce n'eſt pas-là un établiſſement.

ABDOLONIME.

Pardonnez-moi, Seigneur. Eliſe a un établiſſement, puiſque vous êtes tous deux d'une des plus puiſſantes & des plus riches maiſons de notre Ville de Sidon. Barſine a donc auſſi un établiſſement. Pour moi, je n'ai que mon jardin au monde; mais j'en donnerois la moitié à quelqu'un que j'aimerois bien.

HANNON.

Soit. Mais dites-moi encore une

chofe fur votre fille, avant que d'en venir à ce que vous voulez me dire; n'a-t-elle point quelque Amant?

ABDOLONIME.

Je ne le crois pas. Elle n'eft point coquette, celle-là. Vous voyez qu'elle ne s'amufe point à fe pimpelocher, comme font vos Dames de Sidon. Elle eft faite à-peu-près comme je l'ai faite, & s'en tient-là. Elle n'ira point courir fans faire femblant de rien après tous ces beaux amoureux. Elle leur diroit: Meffieurs, paffez votre chemin, il n'y a rien à faire ici; & en les renvoyant elle ne les retiendroit point. Je ne dis pourtant pas que fi elle avoit mis fon affection à quelqu'un, le petit cœur n'allât fon train; mais que voulez-vous? Cela eft bien naturel.

HANNON.

Enfin, vous ne lui connoiffez point d'Amant?

ABDOLONIME.

Non; mais, Seigneur, vous n'avez qu'à le demander à Elife, qui le faura encore mieux que moi.

HANNON.

Il ſuffit, venons à votre affaire. C'eſt votre fils dont il s'agit ?

ABDOLONIME.

Juſtement, Seigneur; le pauvre garçon, qui n'a pas pu ſe réſoudre à vivre dans mon jardin, s'eſt fait ſoldat; tous ſes camarades en diſent mille biens : il a fait des merveilles dans le ſiége que notre Ville de Sidon vient d'eſſuyer; mais malheureuſement ç'a été contre ce diable d'Alexandre, qui eſt venu de bien loin, de je ne ſais où, pour faire enrager tout le monde, pour abymer tout, pour engloutir tout. Si nous avions pu faire lever le ſiége, Narbal auroit été récompenſé; je n'en ſais pourtant rien, car on ne tient pas grand compte des ſimples ſoldats : quand ils ſont tués, c'eſt pour eux; quand ils font bien, c'eſt pour leurs Officiers. Quoi qu'il en ſoit, Narbal meurt d'envie de s'avancer, & il n'y a plus rien à faire ici : il a toujours l'oreille au guet pour attraper quelqu'occaſion, & il ne trouveroit rien de trop chaud ni de trop froid. Ces jours-ci, qu'on

dit que Sidon doit envoyer à Carthage pour y chercher des gens de la race de notre dernier Roi Straton, s'il y en a, il vouloit aller à Carthage; mais il s'eſt rabattu ſur quelque choſe de plus raiſonnable. Il veut entrer dans les Troupes d'Alexandre, dont nous ſommes devenus Sujets; mais il y voudroit être Capitaine d'Entrée-de-Jeu. Pour moi, je ne me réſoudrois pas à quitter de bonnes gens d'ici, mes compatriotes, avec qui j'ai paſſé ma vie, & m'en aller avec des viſages inconnus, pour tuer qui bon leur ſemblera : mais lui, cela ne l'embarraſſe pas; il ira au bout du monde pour être Capitaine.

HANNON.

Cela peut s'obtenir, & je l'y ſervirai de la bonne ſorte auprès d'Epheſtion, qui diſpoſe de tout ici pour Alexandre. Je pourrai même faire mieux. S'il arrive que nous retrouvions quelqu'un de la race royale de Sidon, qui eſt ce qu'Epheſtion cherche préſentement pour s'accommoder à nos anciennes Loix, je trouverai moyen que votre fils ſoit bien placé auprès

du nouveau Roi ; cela vaudroit mieux que d'aller au bout du monde.

ABDOLONIME.

Je ne le ſais pas trop, le bout du monde plairoit bien à Narbal. Mais enfin il ſuffit que vous lui accordiez votre protection.

HANNON.

Je vous la promets ; je le vois qui vient, vous pouvez l'en aſſurer.

SCÈNE II.

ABDOLONIME, NARBAL.

ABDOLONIME.

NARBAL, tes affaires vont bien ; tu ſeras Capitaine pour le moins. Voilà Hannon qui ſort ; il m'a promis monts & merveilles pour toi.

NARBAL.

Mon père, que je vous ſuis obligé !

ABDOLONIME.

Oui, tu m'es bien obligé, car je

n'aime point à demander aux grands: je ne ſuis point accoutumé à ce métier-là; je me ſuis toujours bien paſſé d'eux avec mon jardin. Je ſais bien que je ne ſuis qu'un pauvre homme, & que je ne dois pas être ſi fier; il faut pourtant que je le ſois dans le fond, & plus que les grands Seigneurs, que j'entends dire qui demandent toujours.

NARBAL.

Mais, mon père, il faut bien demander à ceux qui ſont maîtres des graces, quand on veut faire quelque choſe dans le monde.

ABDOLONIME.

Qu'appelles-tu faire quelque choſe? Eſt-ce que je n'ai rien fait quand j'ai cultivé mon jardin, & que je l'ai rendu d'un ſi bon rapport, que j'en ai ſubſiſté avec ta mere, ta ſœur & toi, & qu'à préſent que je ſuis ſoulagé de vous tous, je me trouve dans l'abondance?

NARBAL.

En vérité, mon père, avec le reſpect

que je vous dois, ce n'eſt pas là ce qui s'appelle . . .

ABDOLONIME.

Oh! ne te fâche point, je ne prétends pas te contredire. Va, tu ſeras Capitaine; grand bien te faſſe!

SCÈNE III.

ABDOLONIME, NARBAL, BARSINE.

BARSINE.

Eh! bonjour, mon cher père; j'ai ſu que vous étiez ici, & je ſuis accourue bien vîte pour vous embraſſer.

ABDOLONIME.

Bonjour, ma chère enfant. En vérité je trouve que tu embellis tous les jours.

BARSINE.

Ne me louez pas ſur la beauté, mon père, car vous vous loueriez vous-même. On dit que j'ai tous vos traits.

ABDOLONIME.

Eh bien, cela ne gâte rien; reſſemble-moi auſſi par le contentement dont je ſuis dans mon petit & très-petit état. N'es-tu pas toujours bien contente du tien?

BARSINE.

Oui, toujours. Eliſe a toujours les mêmes bontés pour moi, & je ne ſaurois jamais lui en marquer trop de reconnoiſſance. Il eſt vrai qu'elle eſt, ſi vous voulez, un peu fière: mais comme nous n'avons rien à démêler enſemble, & que je ne ſuis faite que pour lui obéir, cela ne m'incommode pas.

ABDOLONIME.

Sur trois que nous ſommes, nous voilà donc deux contens, c'eſt beaucoup. Pour ce pauvre garçon-ci, il n'eſt pas des nôtres; il ſe ronge le cœur, & je parie que dans le fond de ſon ame il eſt bien fâché d'être mon fils.

NARBAL.

Ah! mon père.

ABDOLONIME.

Va, va, je te le pardonne. Je ſuis bien fâché auſſi que tu le ſois; j'aimerois mieux que tu fuſſes celui de quelque grand Seigneur, puiſque je ne puis pas être grand Seigneur moi-même : mais tout cela eſt comme il peut, il faut prendre patience. Du moins, ma fille, nous l'allons faire Capitaine. Hannon le fera entrer en cette qualité dans les Troupes d'Alexandre; & comme ces Meſſieurs-là pillent & ravagent à gogo, il aura bientôt fait fortune.

NARBAL.

En ce cas-là, mon père, je vous prierois bien de quitter votre jardin.

ABDOLONIME.

Quitter mes couches de melons, mes figuiers, & tout le reſte à quoi je dois la vie, & toute ma joie! Non pas, non pas, je ne ſuis pas ſi ingrat; mais ce n'eſt pas-là la queſtion. Barſine, il faut que tu parles à Eliſe, afin qu'elle faſſe agir ſon frère Hannon avec encore plus de vivacité. Narbal, tu vois que je m'intéreſſe à ton affaire, &

que je ne laiſſe pas de bien entendre comment il faut la conduire. Adieu, mes enfans; je retourne à mon jardin, dont il y a long-temps que je ſuis ſorti, & qui a peut-être beſoin de ma préſence. Nous ne ſaurions nous paſſer l'un de l'autre, mon jardin & moi.

SCÈNE IV.

NARBAL, BARSINE.

NARBAL.

Nous avons là un père qui eſt aſſurément un homme de bien, un honnête homme; mais il eſt bien ſingulier.

BARSINE.

C'eſt la faute des autres, s'il l'eſt. Ils devroient tous, s'il avoient du bon ſens, être faits comme lui, & il ne feroit plus ſingulier.

NARBAL.

Certainement il n'a pas une certaine élévation de ſentimens.

BARSINE.

Que veux-tu dire avec ton élévation de ſentimens? Il n'y a point de Satrape à la Cour de Perſe, ni de Général à celle d'Alexandre, qui ne fît une baſſeſſe plutôt que lui. Ils en feroient, tous tant qu'ils ſont, cent des mieux conditionnées pour le plus petit intérêt, & il n'en feroit pas la moindre pour une couronne.

NARBAL.

Tu diras tout ce que tu voudras, ma ſœur; ce n'eſt point avoir les ſentimens élevés, que d'aimer tant ce malheureux jardin, & de s'y borner abſolument comme il fait. Pour moi j'y ſuis né; mais par Jupiter, par Hercule, par tous les Dieux, je n'y mourrai pas. Aide-moi à devenir quelque choſe, ma chère ſœur, parle en ma faveur à Eliſe.

BARSINE.

Cela eſt arrêté, je le ferai, & de la bonne ſorte.

NARBAL.

Mais tâche à lui dire beaucoup de bien de moi.

BARSINE.

Je n'aurai pas besoin d'un grand effort.

NARBAL.

Mais j'entends un certain bien...

BARSINE.

Comment, un certain bien?

NARBAL.

Oui.

BARSINE.

Ah! malheureux, seroit-il possible?...

NARBAL.

Je te l'avoue, j'en suis désespéré; mais il n'y a pas de remède, j'y ai fait tout ce que j'ai pu Ai-je tort, quand je voudrois être d'une naissance considérable, ou parvenir du moins à quelque rang? Je ne serois pas dans la cruelle situation où je me trouve. Mais, après tout, Elise doit avoir entendu parler avantageusement de moi en plusieurs occasions, pendant tout le cours de notre siége. Je suis aussi-bien, ce me semble, de ma figure, que la plupart de nos jeunes gens les

plus qualifiés de Sidon; je n'ai point l'air de ma naiſſance non plus que toi, ni que notre père même qui a plus vécu dans l'obſcurité que nous. J'ai plus d'amour qu'on n'en a jamais eu, ma ſœur : pourquoi m'ôter toute eſpérance?

BARSINE.

Je ne te l'ôte point, je ne t'ai encore rien dit.

NARBAL.

Tu crois donc que je puis lever les yeux jusqu'à Eliſe ? Tu dis vrai. L'amour ne regarde pas de ſi près à l'égalité des conditions, & il a bien fait des aſſortimens plus extraordinaires.

BARSINE.

Je te répète que je ne t'ai encore rien dit. Tu parles, tu réponds; je ne vois que trop l'état où tu es, & je te plains beaucoup. Tu ſais quelle eſt la fierté d'Eliſe: peux-tu penſer qu'elle s'abaiſsât jamais juſqu'à toi? Tu veux aller ſervir dans l'armée d'Alexandre; va, & guéris-toi par l'éloignement.

NARBAL.

Je n'y veux aller que pour tâcher d'y

faire des actions qui me rendent digne d'elle.

BARSINE.

Et bien, va les faire, & quand elles seront faites, nous verrons.

NARVAL.

Mais il faut auparavant qu'Elise ait quelque connoissance de mes sentimens pour elle : ma chère sœur, c'est à toi de m'y servir; il n'est point question de me rien représenter.

BARSINE.

Je ne te puis rien promettre; car peut-être ne trouverois je pas en un an l'occasion qu'il faudroit : mais si je la trouve, je te servirai autant qu'il sera possible.

NARBAL.

Tu ne m'y parois pas aussi-bien disposée que je le desirois.

BARSINE.

En vérité tu te trompes. Va, & laisse-moi faire.



SCÈNE V.

BARSINE.

Je n'entrois que foiblement dans toutes ses vues d'ambition, & je sens que son malheureux amour m'intéresse beaucoup davantage. Hélas ! je ne sais que trop quelle est la cause de cette différence. Mais me voici seule, & Agénor ne vient point. Il est vrai qu'il n'a pas encore beaucoup manqué. Ah ! je le vois.

SCENE VI.

AGÉNOR, BARSINE.

AGÉNOR.

Me voici donc arrivé, aimable Barsine, au moment que j'attends depuis deux jours entiers, que je desirois avec tant d'ardeur. Quel supplice d'être ici en même lieu que vous, & de ne vous voir seule que si rarement ; d'être obligé de vous parler

ſans ceſſe avec une différence dont mon cœur me refuſe toutes les expreſſions ; de chercher toujours vos regards, & de craindre toujours de les rencontrer ! Non ; vous ne concevez point aſſez la cruelle violence que je me fais.

BARSINE.

Vous êtes trop injuſte. Eſt-ce que dans ces occaſions-là je vous parle, moi, comme je voudrois ? eſt-ce que j'agis naturellement ? Je vous aſſure que quoique je ſois fille, il n'y auroit rien au monde que j'aimaſſe tant que de ne point jouer la Comédie, & de dire tout ce que j'ai dans le cœur.

AGÉNOR.

Y gagnerois-je quelque choſe ?

BERSINE.

Oh ! que vous n'en doutez pas ! Dès que j'ai été ſenſible à votre amour, ne vous l'ai-je pas avoué, ou à-peu-près avoué ? Je ne ſuis que trop vraie, & n'entends que trop peu tout le petit manége de diſſimulation des femmes.

AGÉNOR.

AGÉNOR.

Et c'eſt une des choſes que j'adore le plus en vous, belle Barſine ; quelle comparaiſon de vous aux autres ! Mais je veux imiter votre franchiſe, & vous déclarer nettement que pendant les deux jours que j'ai eu à faire des réflexions, j'ai pris la réſolution de vous déſobéir, de ſortir de l'état où je ſuis, d'aller me déclarer à Abdolonime, & vous demander à lui.

BARSINE.

Ah! ſi vous m'aimez, ne le faites pas, Agénor.

AGÉNOR.

Eſt-ce que mon empreſſement vous déplaît ?

BARSINE.

Oui, il me déplaît.

AGÉNOR.

Il vous déplaît?

BARSINE.

Non, il ne me déplaît point, puiſqu'il faut vous le dire ; mais je ne veux pourtant pas le ſuivre. Vous ſavez aſſez

mes raiſons. Nos naiſſances & nos fortunes ſont trop diſproportionnées ; je veux être bien sûre que vous ne vous repentirez pas un jour d'un mariage ſi inégal, & je ne vous ai pas encore aſſez éprouvé. Repréſentez-vous bien que vous êtes un des premiers Citoyens de Sidon, & que moi je ne ſuis que la fille d'un Jardinier ; que vos parens, vos amis, tout Sidon me reprochera à vous ; que la gloire que vous venez d'acquérir pendant le ſiége...

AGÉNOR.

Je ne puis vous laiſſer pourſuivre un diſcours qui offenſe tout ce que j'ai de plus cher au monde. Non, non ; votre beauté, & ne parlons pas même de la beauté, ſi vous ne voulez, les qualités de votre eſprit & de votre ame que le monde commence à connoître, & qu'il connoîtra encore mieux, juſtifieront aſſez mon choix ; que dis-je ? juſtifier ! le feront louer, le feront envier des plus orgueilleux, des plus entêtés de leur rang.

BARSINE.

Je m'aſſure bien du moins que ma conduite à votre égard, mes ſentimens

pour vous n'entreroient pour rien dans les reproches qu'on vous feroit: mais croyez-moi, on vous en feroit encore; & s'ils vous faisoient la moindre impression, que devindrois-je, grand-Dieux? Je ne me sens point de courage pour soutenir un si affreux malheur.

AGÉNOR.

Quelle opinion vous avez de moi! Est-ce là tout ce que j'ai mérité par un amour si tendre?

BARSINE.

Il faut que j'aie eu bonne opinion de vous, pour me résoudre seulement à vous écouter: j'ai cru que vous pouviez être capable de préférer aux avantages de la naissance & de la fortune, un caractère qui vous conviendroit, de la fidélité, de la tendresse; je l'ai cru d'autant plus facilement, que je sens en moi de quoi en faire autant; je ne balancerois pas un moment entre ce que j'aimerois & un Trône: & que je ne suis-je en votre place pour vous le prouver! Que ne puis-je!...

AGÉNOR.

Adorable Barsine, vous me transpor-

tez de joie; je meurs d'impatience de faire voir à tout le monde combien je ſuis touché d'un caractère tel que le vôtre. C'eſt par vanité, auſſi-bien que par amour, que je veux m'unir à vous. Loin de craindre des reproches, c'eſt de la gloire que je cherche.

BARSINE.

Ce que je viens de vous dire vous transporte trop. Ce n'eſt qu'un diſcours qui ne peut jamais avoit d'exécution, qui ne m'engage à rien, & que pourroit vous tenir, auſſi-bien que moi, une perſonne artificieuſe qui voudroit vous enflammer encore; ne comptez cela pour rien. Je ſais ce que je ſerois capable de faire pour vous, je ſais quelle ſeroit la fermeté de mes ſentimens; je ſuis bien sûre de moi : mais je crains de ne l'être pas encore autant de vous, & j'attends que je le ſois, pour vous permettre de me demander à mon père, de qui vous aurez l'aveu dans l'inſtant. Je veux que vous aiez eu tout le temps de faire vos réflexions ſur une démarche auſſi hardie que celle de m'épouſer.

AGÉNOR.

Toutes mes réflexions ſont faites, & elles ſont toutes pour vous.

BARSINE.

Je veux vous laiſſer le loiſir de faire auſſi les réflexions contraires; elles viendront peut-être à leur tour.

AGÉNOR.

Je les cherche moi-même, & je ne les trouve point. Où voulez-vous que je les prenne? Je vous en fais juge vous-même: mais parlez-moi de bonne foi; dites-moi ce que je vois en vous qui ne doive pas me charmer, me ravir, me combler d'amour.

BARSINE.

Vous me faites bien repentir d'avoir été trop ſincère avec vous. Si je vous avois caché ce qui eſt dans mon cœur, vous ne ſeriez pas en droit de me preſſer tant, & je vous éprouverois bien plus à mon aiſe: mais n'importe; vous n'en ſerez pas plus avancé. Je vous ai laiſſé connoître mes ſentimens; je ſais que le plaiſir d'être aimé vous donne plus de paſſion que vous n'en euſſiez eu peut-

être ſans cela ; je vous en éprouverai avec plus de rigueur, & plus longtemps.

AGÉNOR.

Mais pendant ce temps-là, il me viendra des rivaux.

BARSINE.

Des rivaux ! Vous m'offenſez, Agénor.

AGÉNOR.

Je tremble que Hannon ne le ſoit déjà.

BARSINE.

Il ne m'a jamais rien dit ; & d'ailleurs, je vous garantis qu'il ne ſeroit pas homme à vouloir, comme vous, épouſer la fille d'un Jardinier.

AGÉNOR.

Mais je m'apperçois que de jour en jour il vous regarde avec plus d'attention, & je démêle de l'amour dans ſes regards. De plus, il ne me parle jamais de vous ; & comme je ne lui en parle pas non plus, & que je ſais pourquoi, cela m'eſt ſuſpect.

BARSINE.

Je n'ai que faire d'entrer dans des discussions si délicates, elles ne vous intéressent en aucune façon. Adieu, Agénor ; il y a peut-être déjà trop long-temps que nous sommes ensemble, on se douteroit de notre intelligence.

AGÉNOR.

Encore un mot, de grace. Ce mystère-là même que vous voulez qui soit observé avec tant de soin, croyez-vous qu'il puisse durer encore long-temps ?

BARSINE.

Il faut bien qu'il dure. Je consens à vous écouter sans en avoir parlé à mon père, parce que je ne veux pas pour votre honneur que personne sache que vous m'ayiez aimée jusqu'au moment que je me résoudrai à être à vous, & que s'il arrivoit que je ne m'y résolusse pas, je croirois vous laisser une tache. Continuons à nous conduire comme nous avons commencé ; il y va trop de votre intérêt.

AGÉNOR.

Et bien, je vous avertis que dans le

fond de mon cœur je ne crains point que ce ſecret-là éclate; que je ne me contrains autant que je fais pour le garder, que par ſoumiſſion pour vous; que malgré tous nos ſoins. ou Hannon, ou Éliſe, où quelqu'un enfin le découvrira; que vous avez tout à craindre des traits involontaires de paſſion qui m'échapperont, de mes yeux qui me trahiront, de mon attention indiſpenſable pour vous, de mon empreſſement invincible à vous chercher; & ne vaudroit-il pas mieux ſortir d'une ſituation ſi cruelle & ſi dangereuſe, où vous ne nous retenez que par un vain ſcrupule? Cruelle Barſine, pourquoi voulez-vous différer tout le bonheur de ma vie? Vous me flattiez de quelque ſenſibilité pour mon amour. Hélas! quelle ſenſibilité!

BARSINE.

Vous abuſez de ma foibleſſe pour vous. Adieu, Agénor; faites ce que vous voudrez.

AGÉNOR.

Ah! je ſuis le plus heureux de tous les hommes. Je cours chez Abdolonime.

ACTE II.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, BARSINE.

ÉLISE.

Tu m'en vois encore toute en colère. Il m'eſt venu remercier de ce qu'a ta prière j'ai bien voulu parler à mon frère pour lui ; je crois que ſon affaire ſe fera, & il en eſt dans un grand tranſport de joie.

BARSINE.

Il n'y a pas de mal à cela.

ÉLISE.

Non : mais en me parlant du violent deſir qu'il a de s'élever, il m'a inſinué que ce n'étoit pas ſeulement l'ambition qui en étoit la cauſe; qu'il étoit ſuſceptible de certains ſentimens qui ne ſerviroient qu'à le tourmenter, à moins qu'il ne fût dans quelque poſte

qui lui donnât la hardiesse de les découvrir.

BARSINE.

Il n'y a pas encore de mal.

ÉLISE.

Il y en a. Pourquoi me vient-il tenir de pareils discours? Qu'ai-je affaire, moi, de ces certains sentimens qu'il a, ou qu'il n'a pas?

BARSINE.

Il est vrai qu'il auroit aussi-bien fait de les garder sans en rien dire; mais, au fond, ce n'est qu'un discours mal placé.

ÉLISE.

Il étoit mal placé; mais pourtant je suis bien trompée, s'il ne le plaçoit à dessein. Quand il m'auroit voulu faire une déclaration d'amour, il ne m'auroit par parlé d'une autre manière, ni jetté des regards plus passionnés.

BARSINE.

Ah! Madame...

ELISE.

Cela est ainsi. Je sais bien ce qui le

rend ſi audacieux. Il eſt bien fait, ce garçon-là ; car vous êtes une belle race, vous autres. Il a du courage, & il s'eſt fait une bonne réputation ; tout cela peut lui donner de la témérité.

BARSINE.

Elle ſeroit trop grande, ſi vous en étiez l'objet ; auſſi je ne le crois pas. Apparemment il a quelqu'autre paſſion qui eſt encore téméraire, quoiqu'elle le ſoit moins.

ÉLISE.

Eſt-ce que tu le ſais ?

BARSINE.

Non : mais je le préſume ſur tout ce qu'il vous a dit.

ÉLISE.

Si tu ne ſais pas poſitivement qu'il ait de l'amour pour quelqu'autre, c'eſt à moi qu'il en vouloit tout-à-l'heure. Comment te parle-t-il de moi, quand vous n'êtes que vous deux en pleine liberté ?

BARSINE.

Ah ! Madame, s'il ne tenoit qu'à cela,

la chofe feroit bien furement décidée. Il vous trouve la plus charmante perfonne du monde, & la plus accomplie. Il ne parle de vous qu'avec une efpèce de tranfport. Je ne me fuis pourtant pas apperçue qu'il oubliât ce que nous fommes nés tous deux.

ÉLISE.

Je fuis véritablement fâchée que le Ciel ne vous ait pas mieux traités.

BARSINE.

Pour moi, je ne me plains pas; je fuis plus glorieufe d'être fille d'un homme de bien tel qu'Abdolonime, que fi j'étois celle d'un Roi haï ou méprifé: mais lui, je crois qu'il aimeroit autant être fils d'un Roi à tout hafard.

ÉLISE.

Il penfe noblement; je lui en fais bon gré. Tu vois que je ne fuis pas injufte: mais avec tout cela il ne faut pas qu'il s'imagine qu'il n'y a qu'à venir faire des déclarations à des perfonnes comme moi.

BARSINE.

Je vous réponds que je lui dirai bien tout ce qu'il mérite.

ÉLISE.

Non, il ne lui faut rien dire. Je n'ai eu garde de m'appliquer tout ſon beau diſcours ; je n'y ai rien entendu : je l'ai renvoyé fort froidement ; & à l'heure qu'il eſt, j'ignore ſon extravagance. N'oublie pas que je l'ignore au moins ; tu irois lui faire une querelle qui gâteroit tout : cela ne doit pas avoir laiſſé de tracè. Mon frère vient ; tu peux le ſolliciter encore pour Narbal.

SCÈNE II.

HANNON, BARSINE.

HANNON.

Je ſuis ravi qu'elle me laiſſe ſeul avec vous, Barſine : j'ai bien des choſes à vous dire, & des choſes qui vous ſurprendront certainement. Je vais fermer la porte de ce ſallon, afin qu'on ne vienne point nous interrompre, & qu'on ne puiſſe nous écouter.

BARSINE.

Mais, Seigneur, cela n'eſt point du tout dans les règles.

HANNON.

Non, non ; ne craignez rien. Vous ſavez qu'on n'a jamais manqué ici à la conſidération que demandent votre beauté & votre vertu ; & d'ailleurs vous allez apprendre que je vous dois beaucoup de reſpect.

BARSINE.

Reſpect ! le mot eſt bien fort : je vais ouvrir la porte.

HANNON.

Le mot de reſpect eſt très-ſérieux. Vous n'êtes pas ce que vous penſez, Barſine ; vous vous croyez d'une naiſſance très-obſcure, & vous êtes du ſang des Rois de Sidon.

BARSINE.

Eh ! Seigneur, quel plaiſir prenez-vous à me venir conter de pareilles fables ?

HANNON.

Écoutez-moi, je vous prie, juſqu'au bout. J'ai toujours eu la paſſion d'étudier les généalogies, l'hiſtoire des grandes maiſons, ne fût-ce que pour pou-

voir, dans les occaſions, réprimer la vanité de je ne ſais combien de petits faux Seigneurs qui s'en font accroire. Je trouvois qu'il ſortoit de la Maiſon royale de Sidon, il y a juſtement deux cents ſoixante-dix-ſept ans, une branche qui diſparoiſſoit, & que je ne voyois plus. J'ai été curieux de la ſuivre, s'il étoit poſſible; & à force de déterrer de vieux actes avec beaucoup de peine, je-la tenois, mais non pas encore tout-à-fait, lorſque notre dernier Roi Straton a été tué dans le ſiege ſans laiſſer nulle poſtérité. La circonſtance étoit preſſante; j'ai redoublé mes recherches, & enfin j'ai retrouvé ma branche entière: Abdolonime eſt le ſeul qui en reſte; car je ne vous compte pas, vous qui êtes ſes enfans. Pour plus d'aſſurance, je lui ai demandé aujourd'hui le nom de ſon père & de ſon grand-père; il m'a dit juſtement ceux qu'il me falloit. Tout eſt bien prouvé par de bons titres que j'ai entre les mains.

BARSINE.

Je demeure interdite de ſurpriſe. Seigneur, parlez-vous ſérieuſement?

HANNON.

Très - férieufement. Depuis la prife de notre Ville, Epheftion, qui eft demeuré ici pour régler tout, a fongé à nous donner un Roi qui releveroit d'Alexandre, parce que les Sidoniens font extrêmement attachés au Gouvernement royal. Comme ma recherche n'étoit pas encore entièrement finie, & que je craignois qu'Epheftion ne choisît trop vîte un Roi, j'ai fous-main répandu le bruit qu'il reftoit une branche inconnue de la Maifon royale de Sidon. Nos anciennes loix défendent qu'on prenne jamais des Rois hors de cette Maifon tant qu'elle fubfiftera. Epheftion a bien voulu y avoir égard, & attendre. Les bruits les plus vrais fe chargent toujours de mille fauffetés : on s'eft avifé de dire, fans nul fondement, que cette branche inconnue étoit à Carthage, & on eft prêt d'y envoyer. J'ai eu le loifir de finir mes preuves ; & en les portant dès aujourd'hui à Epheftion, tout eft fait, Abdolonime eft Roi.

BARSINE.

Je demeure dans le filence, parceque

je ne trouve point d'expreſſions dignes de ce que vous faites pour nous. Comment vous remercier d'un Trône que vous nous donnez ? Eſt-ce un bienfait dont on puiſſe s'acquitter par des paroles ?

HANNON.

Je vous avoue que je ſuis ravi que ce ſoit moi qui rende à Abdolonime ſa naiſſance & ſon rang, & qui remette ſa vertu & vos charmes dans la place qui leur étoit due : j'eſpère auſſi que Narbal ne ſera pas mécontent de moi.

BARSINE.

Seigneur, il en mourra de plaiſir ; pour moi, que l'ambition ne poſsède pas tant, je me ſens une autre eſpèce de joie. Dans l'état où j'étois, j'ai reçu mille marques de bonté ; j'ai été chargée de mille obligations que je ne pouvois jamais reconnoître ; Eliſe, principalement, m'en a comblée. Maintenant que je me trouve, en vérité je n'oſe encore dire Princeſſe, je ne puis en prononcer le mot ; enfin, dans le nouvel état où vous me mettez, je pourrai m'acquitter de ce que je devois, & prouver combien je reſſentois

vivement ce qu'on faiſoit pour moi : j'en ſuis dans un tranſport que je ne puis vous exprimer.

HANNON.

Que vous me charmez d'avoir l'ame ſi bien faite & ſi reconnoiſſante ! Je puis donc vous dire qu'il y a long-temps que je vous obſerve chez ma ſœur, & que je ſuis toujours plus vivement touché de vos charmes & de votre mérite : je voyois ſouvent en vous des preuves de cette naiſſance que je ſoupçonnois ; & peut-être que, ſans rien découvrir, j'ai un peu contribué aux égards que ma ſœur a eus pour vous. Je ne vous ai point prévenue par de petits ſoins, par des procédés ordinaires d'Amant : j'ai attendu à me déclarer à vous-même, que je puſſe vous apporter une couronne pour Abdolonime.

BARSINE.

Seigneur...

HANNON.

Vous vous troublez ! Qu'eſt devenue cette reconnoiſſance que vous me vantiez dans le moment ? Je conviens du prix dont eſt votre main, & qui le ſent

comme moi ? Mais trouvez-vous que je vous demande trop, en vous la demandant pour récompenſe d'une couronne ? ou croyez-vous ne me plus rien devoir, depuis que vous ſavez que je vous aime ?

BARSINE.

Seigneur, j'ai cru que ce n'étoit que par généroſité que vous vouliez rendre à une famille entièrement déchue ſes droits & ſon premier éclat : mais quel qu'aït été votre motif, nous vous devrons toujours infiniment. Sur l'engagement que vous me propoſez, je n'ai rien à vous répondre ; c'eſt à mon père à diſpoſer de moi.

HANNON.

Il vous aime paſſionnément, & ne voudra que ce que vous voudrez.

BARSINE.

Il pourra avoir des raiſons particulières, ſur-tout quand il ſera Roi...

HANNON.

Ne vous flattez pas qu'il le ſoit, ſi vous ne le déterminez à vous unir à moi J'ai ſeul les titres de votre naiſſance : vous n'êtes rien ſi je ne les

montre ; & je ne les montre qu'à cette condition.

BARSINE.

Seigneur, vous ne m'aimez point ; vous voulez être gendre d'un Roi.

HANNON.

J'ai cru, quand je suis venu vous parler, que vous n'aimiez rien ; votre embarras commençoit à me faire soupçonner que vous aimiez en secret : mais je le vois sûrement, puisque vous vous emportez contre moi. Ingrate que vous êtes, voilà donc le prix... Mais je ne veux ni vous faire des reproches, ni approfondir un mystère que vous me désavoueriez. Ou je vous enleverai à mon rival, ou vous demeurerez ce que vous êtes : votre sort dépend de vous ; choisissez entre être la fille d'un Jardinier ou d'un Roi. J'attends votre réponse. Jusques-là je garde un profond silence, & le garderai toujours si vous m'y obligez.



SCÈNE III.

BARSINE.

DANS quel trouble, dans quelle agitation je demeure ! quelle joie j'ai d'abord sentie de pouvoir annoncer à Agénor ce que j'étois, & de récompenser la générosité de son amour en lui donnant la fille d'un Roi, au lieu de la malheureuse Barsine qu'il devoit épouser ! Mais je ne puis plus être fille d'un Roi qu'à une condition que je déteste : tout est changé, tout est renversé, tout est tombé dans une confusion où je ne vois plus rien. Je ne sais ni quel parti j'ai à prendre, ni ce que le sort peut me préparer : toutes mes pensées sont en désordre, & j'entrevois seulement des suites funestes & des malheurs qui m'accableront. Fatale naissance, que ne t'ai-je toujours connue, ou toujours ignorée ? Agénor a t-il vu mon père ? oui, sans doute. Mais quand il l'aura vu, quand il m'aura obtenue de lui, puis-je m'assurer sur rien ? Je ne puis plus répondre que de mes sen-

timens pour Agénor ; tout le reſte eſt incertain, & abandonné à la fortune. O Dieux ! je ne crois pas m'être rendue digne de vos rigueurs. Dieux ! ſecourez-moi. Quelqu'un vient ; hélas ! ce n'eſt pas Agénor, à qui j'aurois tant de beſoin d'apprendre ma triſte ſituation : c'eſt Narbal ; quel horrible contre temps.

SCÈNE IV.

BARSINE, NARBAL.

NARBAL.

Ma ſœur, je viens de voir Hannon qui ſortoit d'avec toi aſſez ému, à ce qu'il m'a ſemblé. Je le conjurois avec inſtance de vouloir bien s'intéreſſer pour moi, & lui repréſentois que toute ma fortune dépendoit de lui. Il m'a quitté bruſquement, en me diſant : Ne me tourmentez point ſur votre fortune ; elle dépend de votre ſœur, adreſſez-vous à elle.

BARSINE.

Il ſe moquoit ; il a voulu ſe défaire

de toi, parce que tu l'importunois. Auſſi tu es inſupportable, & tu perſécutes toujours les gens, à les déſeſpérer.

NARBAL.

Ce n'eſt que par les perſécutions que l'on obtient, & je perſécuterai tant, que j'obtiendrai. Mais j'entends bien ce que Hannon m'a voulu dire; & tu prétends en vain me le cacher. Aſſurément il t'aime; il vient de te parler d'amour, & s'il vouloit t'épouſer, ce ſeroit un furieux avantage pour moi en toutes façons. Combien cela m'approcheroit d'Éliſe! Ne pourrois-tu pas même exiger de Hannon un double mariage?

BARSINE.

Oh! que tu vas vîte, mon pauvre frère!

NARBAL.

Les affaires vont quelquefois bien vîte auſſi, & celle-ci peut être de cette nature. Je t'avouerai que comme j'ai cru que le ſecours que tu me prêterois auprès d'Éliſe étoit incertain, & ſeroit lent pour le moins, je lui ai parlé moi-même d'une manière à lui

faire entendre ce que je ſens pour elle, & je ne m'en repens point.

BARSINE.

Comment, elle t'a bien reçu?

NARBAL.

Oui, elle ne m'a rien dit; c'eſt beaucoup qu'un premier pas dans une paſſion de cette eſpèce. Je compte que le plus difficile en eſt fait.

BARSINE.

Si elle ne t'a rien dit, c'eſt qu'elle ne t'a pas entendu. Elle ne t'a pas cru aſſez fou pour oſer lui parler d'amour.

NARBAL.

Je parierois qu'elle m'a entendu. Je n'en ai pas de preuves bien sûres, mais j'en ſuis pourtant sûr.

BARSINE.

Et bien, ſi elle t'a entendu, elle aura conté ta folie à ſon frère; & il te renvoie à moi par raillerie, afin que je te ſerve dans ta belle paſſion : c'eſt-là ce qu'il aura voulu dire.

NARBAL.

Tu veux me donner le change, &

& je ne le prends pas. Il ne tient qu'à toi de nous tirer tous de l'obſcurité & de la baſſeſſe où nous ſommes. Eſt-il poſſible que tu en délibères un inſtant? Tu n'as peut-être pas de goût pour Hannon, je le veux: mais eſt-ce par goût que l'on fait de grands établiſſemens ſi avantageux à toute une famille? C'eſt ton propre intérêt que je te repréſente. Veux-tu être toute ta vie une ſuivante d'Éliſe, pendant que tu peux être une des premières Dames de Sidon? Et moi, te ſuis-je ſi indifférent? As-tu ſi peu d'amitié pour moi, que tu refuſes une élévation qui ſeroit auſſi la mienne, & qui me mettroit en droit de prétendre à Éliſe?

BARSINE.

Mais ſur quoi eſt fondé tout ce beau diſcours?

NARBAL.

Sur ce que Hannon t'a fait des propoſitions.

BARSINE.

Et s'il m'en faiſoit d'une certaine eſpèce qui convinſſent à la condition où

je ſuis née, mais qui ne me convinſſent pas à moi?

NARBAL.

Il ne faudroit pas encore le refuſer tout-à-fait, mais l'engager inſenſiblement, & le mener enſuite plus loin.

BARSINE.

Tu es bien enragé!

NARBAL.

Je ſuis enragé, parce que j'ai de l'ambition, de grands ſentimens.

BARSINE.

Si tu n'as de grands ſentimens, tu as du moins les ſentimens des grands. Tu ne te ſoucies point comment tu arrives à tes fins, & tu n'aimes que toi.

NARBAL.

Ma ſœur, tu as de l'humeur dans ce moment-ci; je ne te trouve point ta douceur ordinaire. Cela me confirme encore dans la penſée que Hannon t'a dit quelque choſe.

BARSINE.

Il m'a dit, il ne m'a point dit, ce n'eſt point ton affaire.

NARBAL.

Mais, ma sœur, songe bien...

BARSINE.

Va, laisse moi en repos, tu m'impatientes.

SCÈNE V.

AGÉNOR, BARSINE.

BARSINE.

VOILA Narbal qui sort d'ici & nous observe; allez, Agénor, ne me parlez point.

AGÉNOR.

Quoi! vous ne voulez pas savoir que je suis transporté de joie; qu'Abdolonime vous accorde à moi?

BARSINE.

Hélas!

AGÉNOR.

Que veut dire un soupir si triste? Ah! que vous m'alarmez!

BARSINE.

Je suis au désespoir. Ne me suivez point, & tâchez de me rejoindre au plutôt.

SCÈNE VI.

AGÉNOR.

QUEL coup inprévu ! Je ſuis au comble de mes voeux ; je crois que Barſine va partager mon bonheur ; & quand je lui en apprends la nouvelle, elle me dit qu'elle eſt au déſeſpoir ! Je ne puis me défier de ſa conſtance ; non, je ne le puis Mais il eſt donc arrivé à mon amour quelqu'autre malheur auſſi affreux ? que ſeroit-ce, ô Ciel ! que ſeroit-ce ? Je n'imagine rien, & n'en ſuis que plus agité. Quel tourment, quel effroyable tourment juſqu'à l'inſtant où je pourrai lui parler ! Et dans cet inſtant que j'aurai tant deſiré, j'apprendrai ſans doute ma mort. Où dois-je, en l'attendant, porter mes pas & mon inquiétude ? Où trouverai-je l'occaſion de parler en ſecret à Barſine ?



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABDOLONIME, BARSINE.

ABDOLONIME.

Il me ſemble que je rêve, ou que tu me fais un conte à dormir debout. Je ſuis né Prince, & je pourrois être Roi de Sidon! Mais, ma fille, es-tu bien aſſurée que tour cela ſoit vrai?

BARSINE.

Je vous rapporte bien exactement, mon père, tout ce que Hannon m'a dit. Comptez que vous ſavez notre converſation comme ſi vous y aviez été préſent; j'en ſuis embarraſſée, affligée au dernier point, & je ſuis venue prendre vos ordres, afin qu'ils me règlent une conduite, & que je ſache à quoi m'en tenir. Je n'aurai

plus de peine à rien quand je vous obéirai.

ABDOLONIME.

Pourquoi es-tu si affligée, si embarrassée ?

BARSINE.

Vous m'avez promise à Agénor, & Hannon vient traverser tout ce qui faisoit le bonheur d'Agénor & le mien ; car vous savez que j'ai été touchée de son amour.

ABDOLONIME.

Il est vrai que cela est ridicule à Hannon ; que ne dit-il ce qu'il sait franchement, sans barguigner ; & puis on l'épousera si on veut. Je n'aime point toujours ces lanterneries là.

BARSINE.

Il est bien aisé de voir quel a été le fond de sa conduite. Je lui plaisois peut-être un peu ; il n'avoit pas un amour dont il ne fût bien le maître, & il ne m'en a rien découvert qu'il n'ait été bien sûr de ne se pas mésallier, & au contraire d'être gendre d'un Roi. Pour Agénor...

ABDOLONIME.

Je te vois venir.

BARSINE.

Eh! voyez, mon cher père, eſt-ce que je prétends vous rien cacher? Je veux ſeulement que vous ſachiez que tout me parle pour Agénor, & rien pour Hannon; que je n'ai pu ne pas ſentir la reconnoiſſance que je devois à l'un, & que je n'en dois aucune à l'autre.

ABDOLONIME.

Quand tu lui en devrois auſſi, il n'en feroit peut-être guère mieux auprès de toi.

BARSINE.

Non, non, ſi je n'avois que de l'amour pour Agénor, & que je duſſe une certaine reconnoiſſance à Hannon, Hannon l'emporteroit, je m'en flatte du moins; mais je n'en ſuis pas là. Mon père, ſi vous ſaviez quelle eſt la paſſion d'Agénor pour moi, avec quels égards, avec quel extrême reſpect il m'a toujours traitée, moi qu'il ne croyoit être que Barſine! il m'auroit preſque fait deviner que j'étois née

Princesse. Mais je ne veux pas vous toucher trop en vous représentant ses procédés & son caractère. Je sais combien vous m'aimez, & vous auriez trop d'attention à mes intérêts. Il s'agit des vôtres; vous pouvez être Roi.

ABDOLONIME.

Non, je ne puis pas l'être: il faudroit que tu épousasses Hannon; je t'ai promise à Agénor, je n'irai pas manquer de parole.

BARSINE.

Il est question d'un Trône.

ABDOLONIME.

D'un Trône, soit; il faut tenir sa parole, voilà tout ce que je sais; & puis, pour te dire le vrai, je n'y ai pas grand regret à ce Trône. Je suis content comme un Roi dans mon jardin: c'est mal dit, comme un Roi, car je crains bien que, dès que je serois Roi, je ne fusse plus content. Notre dernier Roi Straton, qui étoit donc notre cousin, quelle vie a-t-il menée? Ses Ministres le pilloient, & il n'avoit pas un sol; ses Maîtresses le trompoient, & il n'osoit rien voir; les Sidoniens

Sidoniens le tourmentoient de leurs plaintes, & il n'y pouvoit rien faire ; &, au bout de tout cela, il vient un Alexandre qui vous lui rafle son Royaume sans cérémonie. Heureusement pour lui il a été tué dans le siége ; c'est ce qu'il a fait de mieux. Pour moi, pendant qu'il étoit si mal à son aise sur son Trône, j'étois dans mon jardin à travailler joyeusement, & à chanter tant que les jours duroient.

BARSINE.

J'admire votre grandeur d'ame, d'être si peu touché de ce qui fait la plus violente passion de tous les autres hommes.

ABDOLONIME.

Est-ce là de la grandeur d'ame ? j'en suis bien aise ; je n'ai pourtant pas été chercher cela bien loin. Je suis même ravi d'avoir donné ma parole, car il est vrai que tout le monde fait grand cas de ces Trônes ; & à l'heure qu'il est qu'il m'en seroit tombé un du Ciel, que je n'aurois eu qu'à ramasser, j'aurois peut-être eu peur de passer pour fou en le laissant là, &

j'aurois été tenté de faire une sottise : mais, Dieu merci, je suis bridé. Et toi, dans le fond de l'ame, n'as-tu point de regret de n'être point Princesse ? car, quoiqu'en épousant Agénor, tu deviennes une des grandes Dames de Sidon, ils disent pourtant tous qu'il y a bien de la différence entre une grande Dame & une Princesse.

BARSINE.

Plus il y en a, plus je suis satisfaite. Agénor s'abaissoit pour moi, & j'ai le bonheur, j'ai la gloire de m'abaisser pour lui. Je ne serai point Princesse; mais il saura que c'est pour lui que je ne le serai point.

ABDOLONIME.

Je suis ravi de te voir un si bon petit cœur, mon enfant ; nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau, j'en ferois autant à ta place. Certainement Agénor mérite qu'on en use bien avec lui. Mais il y a à tout ceci une difficulté. S'il n'y avoit que toi & moi, l'affaire seroit bientôt finie : mais il y a ce diable de Narbal qui n'est pas de notre

humeur. Si j'étois Roi, il feroit fils de Roi, il feroit Roi quelque jour, & cela feroit friand pour lui; prends garde que nous lui faifons grand tort.

BARSINE.

Il eft vrai, mon père, & j'en fuis très-fâchée. Il y a long-temps que cette réflexion me tourmente.

ABDOLONIME.

Après tout, il n'y a pas de remède, ma parole eft donnée. Je me paffe bien de la royauté; qu'il s'en paffe auffi, lui. Il fe gâteroit peut-être, s'il étoit Roi, ou feulement fils de Roi; il en vaudra mieux de n'être qu'un fimple Particulier, plus obligé à être honnête homme.

BARSINE.

Je puis toujours vous affurer que mon frère, dans l'état de fimple Particulier, recevroit de grands fecours pour s'avancer. Sur ce qu'il foupçonnoit tantôt que Hannon m'aimoit, il me preffoit vivement de l'époufer, regardant comme une fortune confidérable pour lui, ou comme un degré à la fortune, d'être beau-frère de Han-

non. Agénor n'eſt pas moins que Hannon; & vous ne devez pas douter que du caractère dont eſt Agénor, & après ce que vous & moi nous aurions fait pour lui, il n'aidât Narbal de tout ſon crédit, de tous ſes amis; qu'il ne lui donnât ſon bien & ſon ſang, s'il le falloit.

ABDOLONIME.

Cela eſt bon, & je compterai là-deſſus. Je crois effectivement qu'Agénor ſera un bon beau-frère, & que Narbal s'en trouvera bien. Je fais encore un raiſonnement qui me met l'eſprit en repos ſur ce point-là; attends que je te le faſſe comprendre. Il eſt impoſſible d'accorder ici tes intérêts & ceux de ton frère, & il faut que toi ou lui vous n'ayiez pas votre compte. C'eſt toi, c'eſt ton joli minois qui nous fait Princes, car au fond ce n'eſt que cela. Hannon veut que nous le ſoyions, pour t'avoir; au diable le mot qu'il en eût dit ſans toi. C'eſt donc toi qui fais le grand perſonnage dans tout ceci; c'eſt toi qu'il faut qui aies ton compte plutôt que ton frère. Voilà qui eſt fait, je n'ai

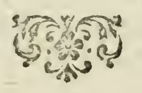
plus d'embarras : va trouver Hannon, dis-lui que je lui ſuis bien obligé, mais que je ne puis manquer de parole, ni être Roi. Il ne dira mot, ni nous non plus, & tu épouſeras Agénor dès aujourd'hui, ſi tu veux. Narbal ne ſaura rien, & nous garderons notre Principauté entre nous deux & Agénor, ſans en faire ſemblant; nous en rirons quelquefois tous trois enſemble dans notre petit particulier.

BARSINE.

Ah ! mon père, je me jette à vos genoux pour vous marquer...

ABDOLONIME.

Tu me traites de Prince, je penſe. Va, je ne ſuis que ton père, & un père qui t'aime bien tendrement.



SCÈNE II.

BARSINE.

QUEL père ! quelle fortune que d'être sa fille ! & j'ai Agénor pour Amant, & je vais être unie à lui. Quel Trône pourroit jamais me rendre aussi heureuse ?

SCÈNE III.

AGÉNOR, BARSINE.

BARSINE.

AGÉNOR, vous voyez la personne du monde la plus contente. Notre bonheur étoit traversé, & il ne l'est plus. Vous pouviez être alarmé de ce que je vous ai dit de l'amour de Hannon, dans le moment où j'ai pu vous parler en liberté. Il n'y a plus rien à craindre : je viens de voir mon père, il s'en tient à la parole qu'il vous a donnée ; il veut que le secret de sa naissance

demeure ignoré, & je ſuis toujours à vous.

A G É N O R.

Belle Princeſſe!...

B A R S I N E.

Vous ne m'entendez donc point? Je ne ſerai point Princeſſe, mais je ſerai à vous.

A G É N O R.

Ah! moins vous ſerez Princeſſe pour le reſte du monde, plus vous l'êtes pour moi. Vous me comblez de la plus vive joie qu'un Amant ait jamais reſſentie. Quoi! il eſt poſſible que je reçoive de ce que j'adore une preuve ſi rare & ſi héroïque de la plus parfaite tendreſſe!

B A R S I N E.

Je n'euſſe pas mérité vos ſentimens, ſi je n'avois été capable de les imiter. Vous vouliez bien vous unir à Barſine ſans naiſſance & ſans fortune. Il eſt bien juſte que, pour vous en récompenſer, Barſine ſe réſolve à l'être toujours, & vous ſacrifie le rang de Princeſſe. J'aime à demeurer dans la

condition où j'ai commencé à vous plaire.

AGÉNOR.

Madame, car il m'eſt impoſſible de vous traiter autrement, vous ſurpaſſez bien tout ce que je faiſois. Je ne perdois rien en vous épouſant, je demeurois ce que je ſuis : mais vous perdez votre naiſſance en épouſant Agénor ; vous ne ſerez pas ce que vous devriez être.

BARSINE.

Vous expoſiez pour moi votre gloire, la choſe du monde la plus précieuſe, & même vous l'expoſez encore, puiſque je ne ſerai pas connue. Il eſt vrai cependant que la ſatisfaction ſecrète de ſavoir qui je ſuis, doit vous ſoutenir, & moi-même : parce que je le ſais, je ne me ſens plus ſur cela aucun ſcrupule.

AGÉNOR.

Vous en devez être bien éloignée. Mais moi, au milieu des plaiſirs dont je ſuis tranſporté, je ſens le regret de ne plus rien faire pour vous, de ne vous élever plus, & au contraire de vous abaiſſer infiniment.

BARSINE.

Vous vouliez que je vous dusse tout, & moi je suis ravie que vous me deviez. Pourquoi faut-il que vous ayiez tout l'avantage?

AGÉNOR.

Parce que c'est à moi à vous adorer ; parce que le don de votre cœur est une grace que je ne puis jamais assez reconnoître ; parce qu'il est d'un prix que vous ne savez pas vous-même. Vous ne sauriez me rien devoir, & ce n'est point à vous à me sacrifier vos intérêts. Au nom des Dieux, songez-y.

BARSINE.

Quand je n'étois que Barsine, je vous ait dit cent fois aussi d'y songer; je vous réponds à présent ce que vous me répondiez. Plus j'y songe, plus je m'affermis dans ma résolution.

AGÉNOR.

Vous me charmez, Madame ; & cependant je me sens toujours je ne sais quoi qui s'oppose à une entière satisfaction. Souffrez que je vous découvre

toute mon ame. Je n'ai jamais aimé que vous ; & je me flatte de vous avoir prouvé mon amour. Je ne vis que pour vous ; je n'ai point de bonheur à espérer sans vous : mais je me reproche de vous coûter trop ; je ne puis supporter la pensée que je vous prive de l'éclat de votre naissance. Ce sentiment-là est en moi, presque malgré moi ; c'est la délicatesse de mon amour qui le produit, tout contraire qu'il est aux intérêts de mon amour.

BARSINE.

Vous voulez donc que j'aille dire à Hannon que j'accepte sa main ?

AGÉNOR.

Ah ! plutôt mourir mille fois.

BARSINE.

Que voulez-vous donc enfin ?

AGÉNOR.

Vous dire tout ce que je sens, m'en plaindre avec vous, vous demander conseil à vous-même.

BARSINE.

Je vais aussi vous en demander un.

Mettons l'amour à part. Quelqu'un a eu pour moi un procédé généreux, dont j'ai été touchée; je puis à mon tour en avoir un pour lui, qui feroit encore plus généreux, si vous voulez: me conseilleriez-vous d'en manquer l'occasion?

AGÉNOR.

Il faut mourir d'amour à vos pieds, divine Princesse.

BARSINE.

Non, sans amour, & uniquement par reconnoissance, ne serois-je pas obligée à ce que je fais?

AGÉNOR.

Mais moi que vous engagez à la plus vive reconnoissance qui ait jamais été, je crains aussi de manquer à ce que je vous dois. Je manque du moins à votre maison, non pas à Abdolonime, qui a l'ame assez grande pour mépriser la royauté; mais à Narbal, qui certainement ne la mépriseroit pas.

BARSINE.

Narbal ne peut avoir de droit à la royauté que par Abdolonime; & Ab-

dolonime, qui y renonce pour lui, y renonce aussi pour ses enfans.

AGÉNOR.

Abdolonime est le maître de disposer de leur destinée : mais je suis cause, moi seul, qu'il en dispose à leur préjudice. Narbal seroit un jour mon Roi légitime, & je l'empêche de l'être. Puis-je lui ravir une couronne qu'il étoit destiné à porter ? Il l'ignore, je l'avoue : mais je le ferai vivre sous la domination d'un Maître qui étoit naturellement son sujet ; & je le saurai. Il en essuiera peut-être des injustices, des vexations ; & j'en serai coupable.

BARSINE.

S'il étoit Roi, il feroit peut-être aussi des vexations & des injustices ; il vaut mieux qu'il en essuie.

AGÉNOR.

Si vous n'approuvez pas mon scrupule, n'en parlons plus. Il est peut-être outré : mais un Amant que vous honorez de votre tendresse ne peut guères outrer la vertu. Il faut, avant tout, être digne de vous, s'il est possible : mais je

ne puis mieux apprendre de perſonne que de vous, ſi ma délicateſſe eſt fondée ou non; & je ſerai trop heureux que vous m'y faſſiez renoncer.

BARSINE.

Non, non, elle n'eſt que trop fondée; & je ne la ſens que trop. Je me reproche même de ne l'avoir pas ſentie plutôt, quoique mon père m'autoriſât à n'y avoir point d'égard. Hélas! je ſais bien ce qui m'a ſéduite, & vous le devinez ſans peine : on n'aime point impunément.

AGÉNOR.

Vous en repentez-vous?

BARSINE.

Non; car je n'en ferai pas moins ce que je dois. Il faut inſtruire mon frère au péril de tout ce qui pourra en arriver.

AGÉNOR.

Quoi! ne ſera-t-il point touché d'un procédé tel que le nôtre? de plus, toute ma fortune ſera à lui plus qu'à moi.

BARSINE.

Quel dédommagement pour lui!

Il lui faudroit celle d'Alexandre. Nous riſquons tout, Agénor; mes larmes, qui coulent malgré moi, vous l'annoncent.

AGÉNOR.

Je ne puis les ſoutenir; & la cauſe qui les produit eſt ſi flatteuſe pour moi, que je n'oſe plus m'expoſer à aucun péril. J'ai eu trop de ſcrupule ſur Narbal : ne parlons point.

BARSINE.

Il n'eſt plus temps de me le propoſer; vous m'avez trop éclairée ſur mes devoirs. Je veux bien que mes larmes vous prouvent ma tendreſſe; mais je ne veux pas que vous m'en croyiez plus foible. Je vais trouver mon père. Il faut du moins que ce ſoit lui qui annonce à mon frère la funeſte nouvelle : peut-être ſon autorité l'amènera-t-elle à ce que nous deſirons; je ne l'eſpère pourtant pas. Adieu, Agénor : ſi je vous perds, vous l'avez voulu; mais je ne vous en aimerai pas moins.

AGÉNOR.

Vous me pénétrez de douleur. Adorable Barſine, demeurez.

BARSINE.

Vous avez eu des ſentimens qui ne ſauroient me déplaire, quelque cruel qu'en puiſſe être l'effet. Ceſſons de nous affliger; il ne faut pas avoir regret à ce que coûte la vertu. Adieu : ne me retenez point. Mais je vois Éliſe qui ſemble me chercher : allez, il ne faut pas qu'elle ſoupçonne rien. J'irai dans un moment chez mon père.

AGÉNOR.

Ah ! vous n'irez que trop tôt.

SCÈNE IV.

ÉLISE, BARSINE.

ÉLISE.

BARSINE, j'ai une inquiétude que je viens te confier. Mon frère m'eſt venu parler de Narbal d'une certaine manière où je n'entends rien. Il eſt venu de loin; il pris des tours pour tomber enfin ſur Narbal. Il m'en a dit beaucoup de bien, en me cachant qu'il affectât d'en dire; il m'a demandé même, le

plus adroitement qu'il a pu, ce que j'en pensois, comment je le trouvois. Pourquoi tout cela ? Je suis trop sûre de ta discrétion pour soupçonner que tu lui eusses rien dit ce qui s'est passé entre Narbal & moi.

BARSINE.

En honneur, Madame, pas un mot, un seul mot.

ÉLISE.

Il m'est venu une pensée sur tout ce discours entortillé qu'il m'a fait.

BARSINE.

Mais, Madame, pourquoi y pensez-vous tant ?

ÉLISE.

On est bien-aise de pénétrer ce que les gens ont dans l'ame ; c'est une connoissance qui peut quelquefois être utile. J'ai pensé que Hannon pouvoit être amoureux de toi. S'il l'est, il te connoît trop pour songer à autre chose qu'à t'épouser, & peut-être en t'épousant voudroit-il me donner ton frère : ce seroit-là bien de la mésalliance à la fois. Mais sait-on ce qui peut arriver de l'amour ?

BARSINE.

Madame, vous me faites envisager des choses qui me sont nouvelles, qui me frappent...

ÉLISE.

Elles te frappent beaucoup, Barsine; mais je doute qu'elles te soient nouvelles.

BARSINE.

En vérité, Madame, elles me le sont, quoique je voie présentement qu'elles tiennent à d'autres qui ne me le sont pas. Je ne suis point propre à dissimuler : tout ce que j'ai à cacher pour mes intérêts me pèse; cependant il ne m'est pas permis de vous parler avec toute la sincérité que je vous devrois en toute autre occasion. Peut-être un jour vous saurez tout, & vous ne me condamnerez pas. Je me flatte que vous êtes persuadée de mon inviolable attachement pour vous ; je vous dois infiniment, & je ne suis pas née ingrate. Je vous demande deux graces, qui peut-être vous paroîtront étranges : l'une, de ne m'interroger point, ou de souffrir que je ne vous réponde pas ; l'autre, de

permettre que je vous interroge, moi; & de me répondre ſincèrement. Comptez, je vous en ſupplie, qu'il y va de votre intérêt; & que quand tout vous ſera connu, s'il vient à l'être, vous ſerez contente de moi. Je ne me riſquerois pas à des événemens qui pourroient vous apprendre que je vous euſſe manquè le moins du monde.

ÉLISE.

Il y a ici quelque myſtère fort enveloppé: Barſine, je te promets tout ce que tu veux; interroge-moi.

BARSINE.

Si Hannon vous propoſoit Narbal; que feriez-vous ?

ÉLISE.

Je le refuſerois.

BARSINE.

Mais s'il vouloit vous y forcer?

ÉLISE.

Il n'en a pas le droit; il n'eſt que mon frère.

BARSINE.

S'il vous en preſſoit très-vivement ?

ÉLISE.

S'il m'en preſſoit très-vivement ? Ce ſeroit donc toi qui l'exigerois ?

BARSINE.

Vous m'interrogez, Madame, & vous vous en êtes ôté le pouvoir : mais je veux bien vous répondre que ni moi, ni perſonne du monde ne l'exigeroit. S'il vous preſſoit donc beaucoup ?

ÉLISE.

Je ne puis pas te répondre bien préciſément. L'autorité d'un frère que je dois fort conſidérer ; que ſais-je ? d'autres circonſtances que tu ne veux pas me dire, & qui ſeroient tournées d'une certaine façon ; tout dépend beaucoup des circonſtances.

BARSINE.

Vous n'avez donc pas une répugnance invincible pour Narbal ?

ÉLISE.

Pourquoi l'aurois-je ? C'eſt ton frère déjà, & je t'aime beaucoup.

BARSINE.

Je répondrai à vos bontés, Madame : c'en eſt aſſez ; je ſuis inſtruite de tout ce que j'ai à ſavoir. Laiſſez-moi agir, & ſoyez sûre que tout ce qui vous conviendra ſera fait.

ÉLISE.

J'ai une queſtion à te faire, ſi cela ſe peut, ſans ſortir de nos conventions. Sais-tu certainement ſi, quand ton frère m'a parlé tantôt, il a prétendu me faire une déclaration ?

BARSINE.

En vérité, j'ai bien peur qu'il ne l'ait prétendu.

ÉLISE.

Adieu, Barſine ; je te laiſſe. Souviens-toi des promeſſes que tu me fais.

SCÈNE V.

BARSINE.

ELLE aime Narbal, peut-être autant qu'elle en eſt aimée. Ah ! Narbal eſt trop intéreſſé à ſavoir qui il eſt, & je ne pourrois le lui laiſſer ignorer ſans trahiſon. Dieux ! dans quelle faute l'amour m'alloit faire tomber ! Je ne vois que trop les funeſtes ſuites qui m'attendent. Il eſt ſans doute du projet de Hannon d'unir Éliſe & Narbal, & de donner ſa ſœur au fils d'un Roi dans le même temps qu'il en deviendra le gendre; & l'amour d'Eliſe & de Narbal ne s'accorde que trop bien avec ce projet. Quand Narbal ſe connoîtra, tout eſt perdu; la reconnoiſſance que je dois à Éliſe, & dont il faudroit m'acquitter au péril de ma vie, ſe tournera encore contre moi. Je ne vois plus que des abymes de maux : mais il n'importe; il faut ſatisfaire à mes devoirs, & mourir contente de moi-même. Je ſuis sûre de l'être auſſi d'Agénor, quoi qu'il arrive; & n'en ſera-ce pas aſſez ?

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABDOLONIME, NARBAL.

NARBAL.

J'AVOUE que je ne me ſens pas de joie. Je verrai mon père ſur le Trône, & je ſerai Prince de Sidon ! Quelle différence de cette condition à celle d'un malheureux Soldat tel que j'étois ! quel changement dans ma fortune ! quel Dieu en auroit été cru, s'il me l'avoit prédit ?

ABDOLONIME.

Où prends-tu tout ce que tu dis-là ? ne t'ai-je pas déclaré que je ne voulois point être Roi ?

NARBAL.

Non, Seigneur, vous n'y penſez pas.

ABDOLONIME.

Je ne ſuis point Seigneur ; je ne ſuis

qu'un Jardinier, qui eſt ton père; & j'y penſe.

NARBAL.

Encore une fois, Seigneur, vous n'y penſez pas. On ne refuſe point un Trône.

ABDOLONIME.

Que tu m'impatientes avec ton Seigneur & ton Trône ! Je te répète que je ne veux ni de l'un ni de l'autre.

NARBAL.

Vous en voudrez, quand vous aurez fait un moment de réflexion. Y a-t-il quelque comparaiſon de votre état préſent à celui où vous ſerez ?

ABDOLONIME.

Non, il n'y en a pas; mais c'eſt mon état préſent qui a tout l'avantage.

NARBAL.

Eh ! mon père, ne tenez pas de ces diſcours-là; perſonne au monde ne penſe ainſi. Voyez les plus grands Hommes; ils raviſſent des Trônes plutôt que d'en manquer. Alexandre n'en avoit-il pas un par ſa naiſſance ?

Il en prend encore par-tout où il en trouve.

ABDOLONIME.

Ces grands Hommes-là ſont de grands vauriens, & ton Alexandre n'eſt pas un bon homme.

NARBAL.

Soit. Mais vous, vous ne raviſſez point de Trône. Il s'en préſente un qui vous appartient, & vous n'avez qu'à l'accepter.

ABDOLONIME.

J'y ferois une belle figure! Les Sidoniens ſeroient les grenouilles de notre bon Eſope, & moi le ſoliveau. N'eſt-ce pas un métier comme un autre que la royauté? n'y a-t-il pas quelque choſe à faire quand on eſt Roi? Et bien, je n'en ſais pas un mot.

NARBAL.

On a bientôt appris à faire tout ce que l'on veut.

ABDOLONIME.

J'en ſais aſſez pour ſavoir qu'on ne le fait pas; & puis, je vois bien qu'il ne le

faudroit

faudroit pas non plus : vraiment, on feroit de belle befogne ; on mettroit tout fens deffus-deffous.

NARBAL.

Mais, mon père, cela ne vous regarde point : certainement vous n'abuferez point de votre pouvoir ; vous ferez un très-bon Roi, & vous aurez le plaifir d'être aimé de vos Peuples.

ABDOLONIME.

Cela me tenteroit plus que tout le refte, quoiqu'il n'y fallût pourtant pas trop compter. Les Sidoniens font de méchantes bêtes, & ils pourroient bien fe moquer de moi au lieu de m'aimer. Mais qu'ils m'aimaffent ou fe moquaffent, il n'importe ; je ne puis pas être Roi, puifqu'il faudroit manquer de parole à Agénor.

NARBAL.

Voilà une belle difficulté !

ABDOLONIME.

Oui, elle eft belle.

NARBAL.

Les Trônes font exceptés de toutes les paroles qu'on donne.

ABDOLONIME.

Et pourquoi ?

NARBAL.

Pourquoi ? parce que ce ſont des Trônes, & que tout le monde en connoît le prix.

ABDOLONIME.

Il faudroit donc auſſi, ſelon mon goût, excepter les jardins. Mais je n'entends point ces exceptions-là, qui ſe font ſans qu'on les faſſe. C'eſt un malheur, ſi tu veux, que j'aie donné ma parole un moment avant que je ſuſſe que nous étions Princes : mais je l'ai donnée, il en faut paſſer par-là.

NARBAL.

Mais ſi Agénor vous rend votre parole, vous n'avez plus rien à dire.

ABDOLONIME.

Il ne me la rendra pas ; il eſt paſſionnément amoureux de ta ſœur.

NARBAL.

Il ne vous la rendroit pas ! Il auroit affaire à moi, tout Agénor qu'il eſt ; &

je vous réponds que nous verrions beau jeu.

ABDOLONIME.

Voilà ce que je ne veux pas. Ma prétendue Royauté me tracasse déjà plus qu'elle ne vaut, & tu acheverois bien de m'en dégoûter par tout ce vacarme-là.

NARBAL.

Et bien, mon père, je vous promets que j'agirai avec toute la douceur possible : mais laissez-moi agir. Agénor est fort honnête homme ; ma sœur est pleine de raison.

ABDOLONIME.

Elle n'en a que trop, la pauvre enfant. C'est elle qui a voulu que tu fusses instruit de tout ceci ; elle a eu peur qu'on ne te fît tort en te le laissant ignorer.

NARBAL.

Vous voyez bien qu'elle se rend d'elle même à ce qui est raisonnable.

ABDOLONIME.

Elle s'y rend en se désespérant. Si tu l'avois vue, elle te feroit pitié à toi-

même. Elle ſeule nous fait Princes, afin que tu le ſaches ; car ſans elle Hannon ne ſe ſeroit guères ſoucié d'aller déterrer notre naiſſance. Elle aime Agénor de tout ſon cœur, &, en vérité, elle le doit ; & elle ſeroit la ſeule malheureuſe dans cette affaire-là ! Non, cela n'eſt pas juſte.

NARBAL.

Il eſt juſte que vous ſoyiez ce que vous êtes : une petite amourette de ma ſœur vous ſera-t-elle perdre la Royauté ? Mais puiſque l'amour vous touche tant, j'ai de l'amour auſſi. J'aime Éliſe ; & je n'oſois me déclarer à elle, à cauſe de la grande diſtance qui étoit entre nous. Quand vous ſerez Roi, ce ſera tout le contraire, & Éliſe ne me refuſera pas.

ABDOLONIME.

Cela me plairoit aſſez ; ce ſeroit un moyen de marquer à Hannon la reconnoiſſance que nous lui devrions, du moins toi : car pour moi, je ne lui aurois pas grande obligation, & la pauvre Barſine encore moins.

NARBAL.

Vous en revenez toujours à Barſine. Il n'y a que ſes intérêts qui vous touchent.

ABDOLONIME.

Elle le mérite bien ; elle a les meilleurs ſentimens ! Je me ſens tout glorieux d'être ſon père.

NARBAL.

Je l'aime beaucoup auſſi, & je ſerois bien fâché de lui donner le moindre ſujet de plainte : mais laiſſez-moi faire ; elle entendra raiſon, & Agénor & elle vous rendront votre parole.

ABDOLONIME.

Tu ne la violenteras pas au moins ?

NARBAL.

Non, mon père, non ; je vous le promets. Je vous rends mille graces de ce que vous entrez enfin dans les intérêts d'un fils qui n'étoit pas indigne de votre tendreſſe. Seigneur, car enfin vous allez l'être, je donnerois ma vie, tout mon ſang...

ABDOLONIME.

Mon pauvre garçon, j'ai peur que tu ne ſois pas un trop bon Prince ; tu en as trop d'envie : & ſi tu ne voulois que faire du bien aux autres, il me ſemble que tu ne t'en tourmenterois pas tant.

NARBAL.

Il faut faire du bien aux autres ; mais il faut commencer par avoir ce qui nous eſt dû.

ABDOLONIME.

Ecoute : ſi tu me forces à être Roi, tu m'aideras à gouverner ; car, pour moi, je ſuis perſuadé que je n'y entendrai pas grand'choſe. Ce n'eſt qu'à cette condition-là que je puis accepter.

NARBAL.

Vous n'aurez pas beſoin de mon ſecours : mais ſi vous jugez quelquefois que je vous puiſſe être utile, je ſerai toujours prêt à ſuivre vos ordres.

ABDOLONIME.

Quand je te parle de m'aider à gouverner, c'eſt que je ſoupçonne que

dans la Royauté il y a bien du tracas. Je ne te laisserai pas passer tout ton temps à te divertir & à ne rien faire : je t'avertis que je te ferai bien travailler ; il me restera encore assez d'embarras.

NARBAL.

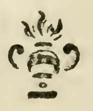
Je vous épargnerai tout celui que vous voudrez.

ABDOLONIME.

Et quand il faudra être méchant, tu le feras pour moi. Tu refuseras les uns & les autres ; tu puniras : les graces, je les ferai bien tout seul. Adieu : retiens bien tout cela, sans quoi rien de fait.

NARBAL.

Ah ! j'apperçois Élise. Quel bonheur ! je puis commencer à agir utilement auprès d'elle.



SCÈNE II.

ÉLISE, NARBAL.

NARBAL.

Madame, je vous ai tenu tantôt des discours qui ont pu vous paroître audacieux, & vous offenser.

ÉLISE.

Vous ne m'en avez point tenu, Narbal; & si vous l'aviez fait, j'aurois bien su vous répondre comme vous l'auriez mérité.

NARBAL.

Je vous en ai tenu, Madame; & j'avoue que j'étois alors trop téméraire.

ÉLISE.

Je ne les ai point entendus; mais je n'ai que faire de cette discussion. Allez; je vous abandonne aux reproches que vous vous ferez vous-même.

NARBAL.

Je ne m'en ferai point, Madame; je

vous ai fait entendre que je mourois d'amour pour vous.

ÉLISE.

Vous avez eu cette insolence?

NARBAL.

Elle est présentement justifiée.

ÉLISE.

Comment, justifiée? vous l'augmentez encore en y persistant. Vous voulez absolument m'avoir fait une offense que je ne pourrois vous pardonner.

NARBAL.

Daignez, Madame, m'écouter un moment sans colère. Je ne suis point ce que je vous paroissois alors, & ce que je vous parois encore, un malheureux Soldat, fils d'un Jardinier. Ce Jardinier est de la race royale de Sidon; Hannon votre frère l'a découvert, & il en a entre les mains toutes les preuves.

ÉLISE.

Vous me donnez beaucoup à penser, Narbal. Attendez que je repasse dans ma tête de certaines choses que j'ai en-

trevues . . . . . Oui, vous pourriez dire vrai.

NARBAL.

Rien n'eſt plus vrai, Madame. Je me ſentois toujours un cœur au-deſſus de ma condition apparente, & l'audace ſeule de vous aimer prouvoit ma naiſſance. Avec quel tranſport de joie j'apprends que je ne ſuis plus indigne de vous, & que je puis vous offrir l'eſpérance d'une couronne! Tout ſeroit déjà terminé; Abdolonime ſeroit Roi; vous pourriez monter à la place la plus proche du Trône, ſi ma ſœur épouſoit Hannon : il ne demande qu'elle pour prix de la bonté qu'il a de nous rendre notre naiſſance.

ÉLISE.

Ah! voilà le myſtère qu'elle me cachoit; & elle aime quelqu'un?

NARBAL.

Elle aime Agénor, à qui mon père l'a malheureuſement promiſe. Vous avez, Madame, beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit; & les bontés que vous lui avez toujours marquées vous donnent des droits ſur elle : faites-lui entendre ſes

véritables intérêts & ceux de sa famille. Vous servirez en même temps l'amour de Hannon ; & je n'ose dire que vous-même...

ÉLISE.

Ne parlons que de votre intérêt ; il me fera assez bien agir. Je serai ravie de vous voir Prince de Sidon.

NARBAL.

J'ai le cœur pénétré de votre bonté, Madame. Mais permettez-moi de me plaindre de ce que vous n'agissez que par générosité. Si vous daigniez être un peu plus intéressée, si dans mon élévation vous vouliez bien envisager aussi quelque avantage pour vous, j'en serois & beaucoup plus satisfait, & même plus reconnoissant.

ÉLISE.

Vous êtes trop difficile à contenter depuis que vous êtes Prince. Vous ne l'êtes pas même encore assez ; du moins vous n'êtes pas assez sûr de l'être, pour avoir droit de me demander plus que ce que je ferai pour vous. Je suis encore toute surprise de votre changement

d'état : laissez-moi le temps de m'y accoutumer.

NARBAL.

Quoi ! vous doutez peut-être ? . . .

ÉLISE.

Non ; mais nous verrons ce qui arrivera.

NARBAL.

Ah ! voici heureusement Hannon qui vous rendra témoignage de tout.

SCÈNE III.

ÉLISE, NARBAL, HANNON.

NARBAL.

SEIGNEUR, ayez la bonté d'attester à Élise que je ne lui impose pas. Mon père Abdolonime n'est-il pas de la race royale de Sidon ?

HANNON.

Abdolonime est de la race royale de Sidon ? Voici une nouvelle fort

ſurprenante : je vous en fais mon compliment.

NARBAL.

Comment, Seigneur ? il ſemble que vous ne le ſachiez pas ; & c'eſt par vous qu'on le ſait : c'eſt vous qui vous êtes donné la peine...

HANNON.

Ma ſœur, & où prend-il tout cela ?

ÉLISE.

Je n'en ſais rien ; mais il parle pourtant d'un air fort aſſuré.

NARBAL.

Je ſuis au déſeſpoir ; je ne me poſsède pas. Madame, ayez la bonté de croire que je n'extravague point. Seigneur, je ſais tout. Si ma ſœur vous épouſe, mon père eſt Roi, & il ne tiendra qu'à Éliſe d'être un jour Reine de Sidon. Pouvons-nous mieux marquer la reconnoiſſance que nous aurons pour vous ?

HANNON.

Le projet eſt beau ; il ne s'agit que de ſavoir ſur quoi vous le fondez. Allons, ma ſœur, allons ; il faut le laiſſer avec ſes chimères.

NARBAL.

Encore un mot, Seigneur, je vous en ſupplie. Je vois ce que c'eſt ; vous ne voulez pas parler que vous ne ſoyiez sûr de ma ſœur : mais vous allez l'être ; & Éliſe même vient de me promettre qu'elle uſera de tout ſon pouvoir ſur elle.

HANNON.

Éliſe, Barſine feront ce qu'elles voudront. Allons, ma ſœur.

NARBAL.

Madame, je ſuis dans un chagrin mortel. Au nom des Dieux, ne croyez pas que j'aie pu ...

ÉLISE.

Adieu, Narbal.



SCÈNE IV.

NARBAL.

QUEL affront je viens de recevoir, & en préſence d'Éiſe ! J'en ſuis tranſporté de fureur Je ne ſerois point Prince, & je redeviendrois Narbal ! Non, il n'eſt pas poſſible que tout ce qu'on m'a raconté ne ſoit qu'une fable. Mais il faut forcer le ſilence de Hannon, & détacher ma ſœur d'Agénor. Je ne ſais ſi je me flatte ; il me ſemble qu'Éliſe n'eſt point mal diſpoſée pour moi, & que je n'en ſerois point maltraité ſi j'étois Prince. Elle vient de me dire : Adieu, Narbal, d'un certain ton qui ne me déſeſpère point. Quelle félicité ! être Prince & poſſéder Éliſe ! Il y faut parvenir à quelque prix que ce ſoit. Je vois Agénor : c'eſt lui principalement à qui j'ai affaire.



SCÈNE V.

AGÉNOR, NARBAL.

NARBAL.

Vous ſavez qui je ſuis, Agénor?

AGÉNOR.

Oui, je le ſais; & je doute que vous le ſuſſiez ſans moi.

NARBAL.

Ah! permettez que je vous embraſſe; car j'en puis préſentement prendre la liberté. Venez donc rendre témoignage à Hannon de ce que vous ſavez; il affecte de n'en pas convenir.

AGÉNOR.

Vous n'y penſez pas; mon témoignage n'en ſeroit pas un. C'eſt Hannon ſeul qui a la clef de tout. Votre nouvel état vous tranſporte trop.

NARBAL.

Vous dites vrai; je vous en demande pardon.

pardon. Faites donc que Hannon ſorte de ſon ſilence en épouſant ma ſœur.

AGÉNOR.

Quoi ! j'adore Barſine ; & ce ſeroit moi qui lui ferois épouſer mon rival ! Pouvez-vous me le propoſer ?

NARBAL.

Oui, je vous le propoſe, puiſque c'eſt à cela qu'il tient qu'Abdolonime ne ſoit Roi, & moi fils de Roi.

AGÉNOR.

J'ai voulu qu'on vous apprît qui vous êtes ; car ſi je n'avois conſulté que mes intérêts, vous deviez l'ignorer : je connoiſſois bien votre caractère, & je ſavois à quel péril je m'expoſois. Je l'ai voulu cependant : & c'eſt ainſi que vous m'en payez ! Vous ne faites pas la moindre attention ſur ce qui me regarde, après que je me ſuis ſacrifié pour vous !

NARBAL.

On vous récompenſera quand Abdolonime ſera ſur le Trône.

AGÉNOR.

Vous ne ſerez plus en état de me ré-

compenſer ; j'aurai perdu Barſine. Ce ſeroit à préſent qu'il faudroit me récompenſer par une action généreuſe qui répondît à celle que j'oſe dire que j'ai faite; laiſſer Hannon dans ſon ſilence, me donner Barſine qui m'eſt promiſe, & accepter toute ma fortune que je vous offre avec joie.

NARBAL.

Je ne ſais que faire de votre fortune, quand je puis être fils de Roi, & peut-être Roi quelque jour. Vous convenez donc que vous empêchez ma ſœur d'accepter la main de Hannon ? Je ſaurai bien la réduire ; & quand je ſerai où je dois être, attendez-vous que je me ſouviendrai du paſſé.

AGÉNOR.

Vous m'embraſſiez tout-à l'heure, & vous me menacez préſentement ? Fuſſiez-vous Prince reconnu, vous n'iriez pas loin avec moi par cette voie-là. Mais je veux bien vous dire, en vous aſſurant que ce n'eſt point la crainte qui me fait parler, que je n'empêche point Barſine d'accepter la main de Hannon, & que je lui en ai repréſenté vivement

tous les avantages, & pour elle & pour vous.

NARBAL.

Ah ! vous me charmez, Agénor; excuſez quelque léger emportement, dont vous devez trouver vous-même la cauſe aſſez légitime.

AGÉNOR.

Mais je veux vous dire en même temps que Barſine eſt plus généreuſe que vous, & plus touchée de mes procédés.

NARBAL.

Nous mettrons ſa généroſité à la raiſon, pourvu que vous m'aidiez, & que nous agiſſions de concert. Agénor, je vous en aurai une obligation éternelle, & je ſerai toute ma vie dévoué à toutes vos volontés. Déclarez à ma ſœur que vous renoncez à elle abſolument.

AGÉNOR.

Voilà ce que je ne lui déclarerai jamais.

NARBAL.

Qu'eſt-ce donc que cette grande généroſité que vous vantez tant ?

AGÉNOR.

Je vois bien que vous n'en voulez que dans les autres, & qu'elle n'y peut être pouſſée trop loin. Mais moi, je n'en ai pas jusques-là.

NARBAL.

Si vous ne voulez pas faire cette déclaration à ma ſœur, je vous déclare, moi...

AGÉNOR.

Ne revenez point à la menace; vous ne me feriez pas peur. Ecoutez-moi bien. Je n'abuſerai point de ce que Barſine croit me devoir, pour exiger d'elle un trop grand ſacrifice; elle eſt abſolument maîtreſſe de prendre ſon parti. Il y en a un dont je mourrai : mais il n'importe; elle peut le prendre. Si elle prend l'autre, j'attendrai votre colère. Je vous conſeille de lui laiſſer la même liberté; & vous le devez, ſi vous ne voulez pas être envers elle, & même envers moi, d'une ingratitude inexcuſable. Je vous parle ſincèrement, au haſard de ce qui pourra en arriver, ſi vous êtes jamais mon maître. Adieu.

NARBAL.

Vous vous en tiendrez exactement à ce que vous venez de me dire?

AGÉNOR.

Oui, je vous le promets.

NARBAL.

Voilà déjà un grand point de gagné; il ne me reste plus qu'à voir ma sœur.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGÉNOR.

Quoi ! je ne puis voir Barſine ! Elle s'eſt enfermée après avoir vu Narbal en préſence d'Abdolonime. Ah ! je ne devine que trop quel a été le réſultat de ce fatal entretien : elle a cédé aux inſtances de Narbal, elle ſe donne à Hannon ; & cette douleur, qui lui a fait chercher la ſolitude, marque aſſez combien elle s'étoit fait d'effort. J'y reconnois ſa tendreſſe pour moi, dont je ne puis pas un moment être en doute : mais enfin, elle a cédé ; & je la perds. Puis-je m'en plaindre ? n'a-t-elle pas fait ce qu'elle a dû, ce que je lui ai moi-même inſpiré ? elle l'a dû, & je lui ai inſpiré : mais je ne voulois point la perdre ; je ne voulois que lui marquer tout mon amour. Que dis-je ? Etoit-ce le lui marquer, que lui tenir un

discours que je voulois qui fût sans effet ? Hélas ! que je suis peu d'accord avec moi-même ! Mais qu'importe de savoir ce que je veux, ce que j'ai voulu ? ne me suffit-il pas de savoir que je mourrai de la perte de Barsine ?

SCÈNE II.

ABDOLONIME, AGÉNOR.

AGÉNOR.

Ah ! je vous vois heureusement, Abdolonime. Vous étiez présent à la conversation de Barsine & de Narbal. S'est-elle résolue à épouser Hannon ?

ABDOLONIME.

Je m'en vais vous conter tout cela.

AGÉNOR.

Mais épouse-t-elle Hannon ?

ABDOLONIME.

Je vais vous conter tout, vous dis-je, & au plus juste. Narbal est venu comme j'étois avec ma fille. Vous

jugez bien tout ce qu'il a dit ; car je ne veux pas vous faire languir. Il a jetté feu & flamme, il a querellé, grondé, tempêté. Ce garçon-là ne fait ce qu'il fait : au lieu de gagner les gens par la douceur, il eſt comme un diable ; cela prend le monde à rebrouſſe-poil. Il m'a mis en colère ; & ſa ſœur que j'ai laiſſée maîtreſſe de dire & de faire ce qu'il lui plairoit, lui a déclaré nettement qu'elle avoit fait ſon devoir, en lui apprenant ce qu'elle ſavoit de notre naiſſance ; qu'il fît ce qu'il jugeroit à propos ; que pour elle, elle n'épouſeroit point Hannon.

AGÉNOR.

Ah ! je reſpire.

ABDOLONIME.

Je ne ſais comment elle fait, cette fille-là, mais elle a toujours raiſon.

AGÉNOR.

Elle eſt ce qu'il y a de plus parfait au monde, & je retrouve tout votre caractère dans le ſien. Votre naiſſance vous a donné des ſentimens nobles, & peut-être l'ignorance de votre naiſſance vous

vous les a conſervés ſans aucune altération.

ABDOLONIME.

Ignorons-la donc toujours ; car l'ignorer ou la laiſſer-là, c'eſt tout de même. A la manière dont ceci ſe tourne, vous êtes toujours mon gendre, & j'en ſuis tout-à-fait aiſe. M'aimerez-vous bien, vous, quand je ſerai votre beau-père ?

AGÉNOR.

Jugez-en par l'amour que j'ai pour Barſine, par celui qu'elle a pour vous, par tout ce que je lui dois, par tout ce que je vous devrai, par la connoiſſance que j'ai de votre cœur.

ABDOLONIME.

Il n'y aura que ce Narbal qui nous fera enrager ; je ne ſais pas où j'ai pris ce fils-là. Je ſuis bien fâché qu'il ſache le ſecret ; auſſi je ne le voulois pas, j'avois bien raiſon.

AGÉNOR.

A propos de Narbal, comment eſt-il ſorti d'avec vous ? Qu'a-t-il dit ?

ABDOLONIME.

Il eſt ſorti comme un furieux.

AGÉNOR.

Et où eſt-il allé ?

ABDOLONIME.

Je ne ſais, il eſt peut-être allé prendre Hannon à la gorge.

AGÉNOR.

Hannon lui a nié net ce qu'il ſavoit, & le niera toujours. Il n'avanceroit de rien.

ABDOLONIME.

Tant mieux.

AGÉNOR.

Nous n'avons donc rien à faire que d'aller trouver Barſine. Mon cher beau-père, je me hâte de vous appeller de ce nom, faites la moi voir malgré les meſures qu'elle a priſes pour être ſeule ; je meurs d'impatience de me jetter à ſes genoux avec un cœur pénétré d'amour, de reconnoiſſance & de joie.

ABDOLONIME.

Allons. Mais quel eſt ce viſage inconnu qui vient ſe préſenter à nous?

SCÈNE III.

ABDOLONIME, AGÉNOR, UN SOLDAT de Sidon.

LE SOLDAT.

ABDOLONIME n'eſt-il pas ici?

ABDOLONIME.

Oui, c'eſt moi.

LE SOLDAT.

Seigneur, ayez la bonté de me ſuivre; nous allons vous faire Roi de Sidon, ou peu s'en faut.

ABDOLONIME.

Que veut-il dire, Agénor?

AGÉNOR.

Je devine, ce me ſemble.

LE SOLDAT.

Allons, allons, Seigneur, il n'y a pas

de temps à perdre; il faut battre le fer tandis qu'il eſt chaud.

ABDOLONIME.

Je veux perdre du temps, moi; & ſavoir ce que c'eſt que tout ceci.

LE SOLDAT.

Seigneur, vous n'avez qu'à commander; mais il vaudroit mieux que je vous contaſſe tout en chemin.

ABDOLONIME.

Non, non, ici.

LE SOLDAT.

Et bien, Seigneur, votre fils Narbal nous a aſſemblés d'abord dix ou douze bons garçons bien réſolus, & nous a dit, tout échauffé, tout hors de lui, que vous étiez de la race royale de Sidon, que c'étoit à vous à régner, & qu'on vous faiſoit une injuſtice criante en vous retenant les preuves de votre naiſſance.

ABDOLONIME.

Et vous l'avez cru ſans autre façon?

LE SOLDAT.

Pourquoi ne l'aurions-nous pas cru?

Narbal eſt un brave homme, avec qui nous avons ſervi. Il nous a bien aſſuré que quand il ſeroit Prince, nous ſerions toujours ſes Camarades, que nous vivrions de pair à compagnon, que nous ferions la vie enſemble. Nous avons crié : Vive Abdolonime, vive Narbal, vous nommant toujours le premier. D'autres Soldats ſont accourus au bruit, qui l'ont crié auſſi ſur notre parole ; car, graces aux Dieux, nous ſommes fort unis entre nous. D'autres ſont encore venus groſſir notre peloton, qui ont eu l'honnêteté de ne nous pas dédire, & qui ont même crié plus fort que nous. Enfin, pour obſerver toutes les règles, nous avons tenu Conſeil ; & nous avons réſolu, à la pluralité des voix, que nous irions tous trouver Epheſtion, le Prince Narbal à notre tête. Lui, comme un fils bien reſpectueux, & cela nous a fort édifiés, a dit qu'il falloit que vous y vinſſiez auſſi, qu'il porteroit la parole pour vous, s'il en étoit beſoin; & il m'a fait l'honneur de me détacher vers vous par préférence, parce que je ſuis ſon ancien ami, & que nous avons beaucoup chambré en-

ſemble. Allons, Seigneur; quand vous ſerez Roi, ayez la bonté de vous ſouvenir que j'ai été le premier...

ABDOLONIME.

Si j'étois Roi, je ne te conſeillerois pas de venir demander ta récompenſe.

LE SOLDAT.

Le prenez-vous par-là? J'ai ordre de vous déclarer que ſi, vous ne voulez pas venir, Narbal le Prince ira bien ſans vous trouver Epheſtion. Je m'en vais lui rendre compte. Vous ne voulez pas venir, Seigneur?

ABDOLONIME.

Non; va, & dis à mon fils qu'il eſt un extravagant, & que je le déſavoue de tout.

AGÉNOR.

Permettez-moi d'aller voir ce que c'eſt que tout cela. Je tâcherai de faire entendre raiſon à Narbal. Enfin vous êtes bien sûr que je ſuivrai vos intentions, puiſque je les connois.

ABDOLONIME.

Allez, mon cher Agénor; vous me faites un ſenſible plaiſir.

SCÈNE IV.

ABDOLONIME.

C'EST un beau début de Royauté, que la ſotte Ambaſſade que je viens de recevoir! De moment en moment je me dégoûte davantage des grandeurs. Je ne ſuis encore rien, ni ne ſerai, s'il plaît aux Dieux; & ſous ombre que je pourrois être Roi, voilà déjà un tintamarre effroyable. Je ne ferois goutte de bon ſang, ſi je l'étois. O mon jardin! mon jardin!

SCÈNE V.

ABDOLONIME, ÉLISE.

ÉLISE.

Abdolonime, vous ſavez tout ce qui ſe paſſe, & moi je ſuis préſentement au fait de tout. On m'a fait des myſtères, mais ils ſont éclaircis ; je vois où tout aboutira, je vous annonce que vous ſerez Roi.

ABDOLONIME.

Et pourquoi, Madame ? Hannon eſt le ſeul qui ait nos titres ; & aſſurément de la manière dont Narbal ſe conduit, il ne l'engage pas à les montrer. Il eſt allé comme un fou, & ſans lui en demander la permiſſion, qu'il n'auroit pas eue, divulguer tout ce qu'il ſavoit, & faire une bagarre. D'ailleurs, & c'eſt là le principal, Barſine refuſe l'honneur d'épouſer Hannon.

ÉLISE.

Je ne trouve pas, moi, que Narbal

aït mal fait; il a coupé au plus court, on l'auroit traîné cent ans. Comptez que ſa naiſſance connue ſera impreſſion, & que mon frère ſera obligé de parler. Pour Barſine, je ne ſais pas quel ajuſtement on trouvera; mais il en faudra bien trouver pour quelqu'un.

ABDOLONIME.

Je renonce à tout, & de bon cœur, plutôt que de ſouffrir qu'on faſſe la moindre violence à Barſine.

ÉLISE.

Mais ſi vous avez ſi peu de goût pour la Royauté, il y a un expédient. Vous êtes le maître de penſer comme il vous plaît. Vous aimez la tranquillité dont vous avez pris l'habitude, à la bonne heure, je ne vous en blâme pas; tout au contraire je vous admirerai. Mais vous n'êtes pas le maître de priver votre fils des droits de ſa naiſſance; vous lui feriez un tort dont tout le monde ſeroit indigné contre vous. Si vous ne voulez pas être Roi, il le ſera.

ABDOLONIME.

Ce n'eſt pas-là mon compte.

ÉLISE.

Ah ! vous avez donc plus d'ambition qu'on ne penſoit ? J'en ſuis ravie.

ABDOLONIME.

Non, non, il n'y a point à cela d'ambition. Si le malheur vouloit que je fuſſe Roi, je le ſerois, & ne céderois point ma place à mon fils; premièrement pour le punir de l'incartade qu'il me fait aujourd'hui; après cela, parce que je vois qu'il a encore la tête trop verte, & que les pauvres Sidoniens auroient trop à ſouffrir ſous ſon Gouvernement. Je voudrois le matter, afin qu'il fût quelque jour un bon Roi; & je le ſerois tout le plus long-temps que je pourrois, pour avoir le loiſir de le réduire.

ÉLISE.

Le tour que vous prenez-là eſt aſſez adroit pour un homme auſſi ſimple

que vous prétendez l'être : mais il n'importe ; je voudrois que vous fussiez déjà en état de réduire & de matter votre fils.

SCENE VI.

ABDOLONIME, HANNON, ÉLISE.

HANNON.

VENEZ, Abdolonime; suivez-moi ; je vous prie.

ABDOLONIME.

Est-ce encore pour me mener être Roi, comme ce Soldat vouloit faire tout-à-l'heure ?

HANNON.

Non, c'est pour tout le contraire. Je puis le dire devant ma sœur qui ne me trahira pas ; c'est pour me voir mettre dans le feu tous vos titres, afin qu'il ne soit plus question de rien.

Venez dans mon cabinet, où ils ſont; je veux que vous ſoyiez témoin de la vengeance que je vais prendre de vous tous.

ABDOLONIME.

Très-volontiers, Seigneur; allons, brûlons, je vous y aiderai; je ſerai trop heureux d'être hors de tout ce tintamarre-ci.

ÉLISE.

Ah ! mon frère, quel eſt votre deſſein ?

HANNON.

Punir l'ingratitude de Barſine, & l'inſolence de Narbal qui veut régner malgré moi, & excite contre moi des ſéditieux qu'il ramaſſe de tous côtés. Ne le ſavez-vous pas ?

ÉLISE.

Oui, je le ſais : mais gardez-vous bien de brûler ces titres; il dira que vous les avez brûlés; il ſera une hiſtoire qui ſera très-vraiſemblable, puiſqu'entre nous elle ſera vraie : on la croira, & toute la Ville de Sidon,

attachée comme elle eſt à la Maiſon royale, vous regardera avec horreur. Le ſecret a éclaté, c'en eſt fait; vous n'en ſauriez plus empêcher les ſuites.

ABDOLONIME.

Qu'aura-t-on à dire quand je ne me plaindrai pas, quand je ſerai content? C'eſt mon affaire une fois.

ÉLISE.

Ce n'eſt pas votre affaire à vous ſeul; Narbal y eſt trop intéreſſé.

HANNON.

Quoi! ma ſœur, ſouffrirai-je? ...

ABDOLONIME.

Non, Seigneur, ne le ſouffrez pas; allons brûler. Je veux voir une fin. J'aimerois quaſi mieux être Roi bien vîte, que d'être ballotté comme je ſuis.

SCÈNE VII.

ABDOLONIME, BARSINE, HANNON, ÉLISE.

BARSINE.

MON père, je viens me jetter entre vos bras, & vous ſupplier d'ordonner abſolument de ma deſtinée. Je ne puis ſoutenir tout le trouble, tout le déſordre dont je ſuis malgré moi la première cauſe.

HANNON.

Oui, vous l'êtes, ingrate, & ce n'eſt point malgré vous. C'eſt vous qui avez armé votre frère; c'eſt vous...

BARSINE.

De quoi m'accuſez-vous, Seigneur? Je ne viens point ici pour rien diſſimuler; je ſuis bien innocente du crime que vous m'imputez.



SCÈNE VIII.

ABDOLONIME, BARSINE, HANNON, ÉLISE, AGÉNOR.

AGÉNOR.

ABDOLONIME, je reviens pour vous apprendre . . . Ah ! Ciel ! je vois Barſine : annoncerai-je cette nouvelle en ſa préſence ?

BARSINE.

Dites, dites, Seigneur, il n'y a rien à ménager ; c'eſt moi qui vous en prie.

AGÉNOR.

On eſt venu arrêter Narbal de la part d'Epheſtion. Ces Soldats ſi zélés pour lui, ſi pleins d'ardeur, l'ont laiſſé enlever tranquillement.

ÉLISE.

Hélas !

HANNON.

Il le mérite bien.

ABDOLONIME.

J'en ſuis fâché; mais il eſt vrai qu'il le mérite.

AGÉNOR.

Je ne puis vous cacher, Abdolonime, que je crains auſſi pour vous.

BARSINE.

Ah! Ciel!

ABDOLONIME.

Qu'on me donne mon jardin pour priſon, je ne demande pas mieux.

BARSINE.

Agénor, retirez-vous, je vous en ſupplie; laiſſez-moi ici.

AGÉNOR.

Pourquoi me chaſſez-vous? Je pourrois voir avec vous quelles meſures...

BARSINE.

Non, ayez cette déférence pour moi, je vous la demande inſtamment; allez.

AGÉNOR.

Je ne ſais que vous obéir. Mais dans quelle inquiétude vous me jettez !

SCÈNE DERNIÈRE.

ABDOLONIME, BARSINE, HANNON, ÉLISE.

BARSINE *à Hannon.*

SEIGNEUR, je vous demande en grace de m'écouter ſans m'interrompre. Je n'étois que la fille du Jardinier Abdolonime, & Agénor m'a fait l'honneur de m'eſtimer aſſez pour vouloir m'unir à lui. J'y ai long-temps réſiſté, quoique vivement touchée de ſon mérite & de ſon amour, mais incertaine de la conſtance d'une ſi grande paſſion. Enfin j'ai cédé ; & il étoit chez mon père pour m'obtenir de lui, dans le moment même que vous êtes venu m'apprendre le ſecret de la naiſſance d'Abdolonime, & me faire les propoſitions que vous

ſavez. J'ai conſulté mon père, qui a pris la réſolution de tenir à Agénor la parole qu'il venoit de lui donner, & de cacher à Narbal ce qu'il étoit. Agénor, car je lui dois cette juſtice & cet honneur, n'a pas voulu laiſſer Narbal dans cette ignorance. Vous en voyez les ſuites. Mon frère eſt arrêté, & mon père va l'être; il faut que leur naiſſance ſoit prouvée pour les ſauver. Seigneur, je ſuis à vous, ſi vous perſiſtez encore dans votre première penſée. Qu'un amour que je ne vous cache point ne vous faſſe pas croire que je ſuis indigne de vous; j'oſe vous dire que cet amour même étoit accompagné d'une vertu qui doit vous répondre de moi. Je viens de voir Agénor pour la dernière fois de ma vie. Si vous daignez accepter ma main, comptez, mais comptez comme ſur la choſe du monde la plus sûre, que jamais nulle occaſion, nul prétexte ne me le fera revoir. Je le fuirai mieux que vous ne me le feriez fuir. Je ſens bien que mes larmes coulent; elles coulent, mais elles ne me trahiſſent point; je ne prétends pas vous les cacher. Puiſque je

vous fais voir mon cœur tel qu'il eſt, vous voyez du moins combien le devoir y domine ſur tous les autres ſentimens.

ABDOLONIME.

Qu'on faſſe de moi tout ce qu'on voudra, mais je ne puis voir la pauvre Barſine malheureuſe. Ma chère enfant, tu me perces le cœur. Seigneur Hannon, ſeroit-il poſſible que vous euſſiez le courage?...Oh! que je ne l'aurois pas, moi, qui ne ſuis point accoutumé à contraindre perſonne!

ÉLISE.

Mon frère, je vois que vous délibérez en vous-même; mais vous n'avez qu'un parti à prendre. Vous ne pouvez plus cacher leur naiſſance, je vous l'ai déjà dit, & vous ne devez pas l'épouſer.

HANNON.

Je vois que ce conſeil s'accorde du moins avec vos intérêts; Narbal vous feroit bientôt Princeſſe de Sidon.

ÉLISE.

Si je vous ſuis ſuſpecte...

HANNON.

Cela ne fera rien. J'exigerois moi-même ce mariage, s'il falloit l'exiger. Seigneur, & vous, Madame, allons chez Epheſtion ; je vais lui porter vos titres, & délivrer Narbal. Vous épouſerez l'heureux Agénor, Madame, & je ne vous demande qu'un peu de bonté pour prix de ce que je fais.

BARSINE.

Seigneur, vous me feriez preſque repentir de n'être pas maîtreſſe de mon cœur. Mon père, vous ne dites rien ?

ABDOLONIME.

J'en demande pardon au Seigneur Hannon ; certainement nous lui avons une obligation extrême, & moi je ne ſuis pas ingrat. Il ſera tout ce qu'il voudra dans Sidon ; Miniſtre, premier Miniſtre, il n'aura qu'à dire.

HANNON.

Ah ! Seigneur, quelles graces...

ABDOLONIME.

Ne voilà-t-il pas déjà des complimens? Je n'en veux point. Quand je serai Roi, je me contenterai qu'on fasse bien, & qu'on m'aime.

Fin du septième Tome.

TABLE
DES PIECES

Contenues dans ce Volume.